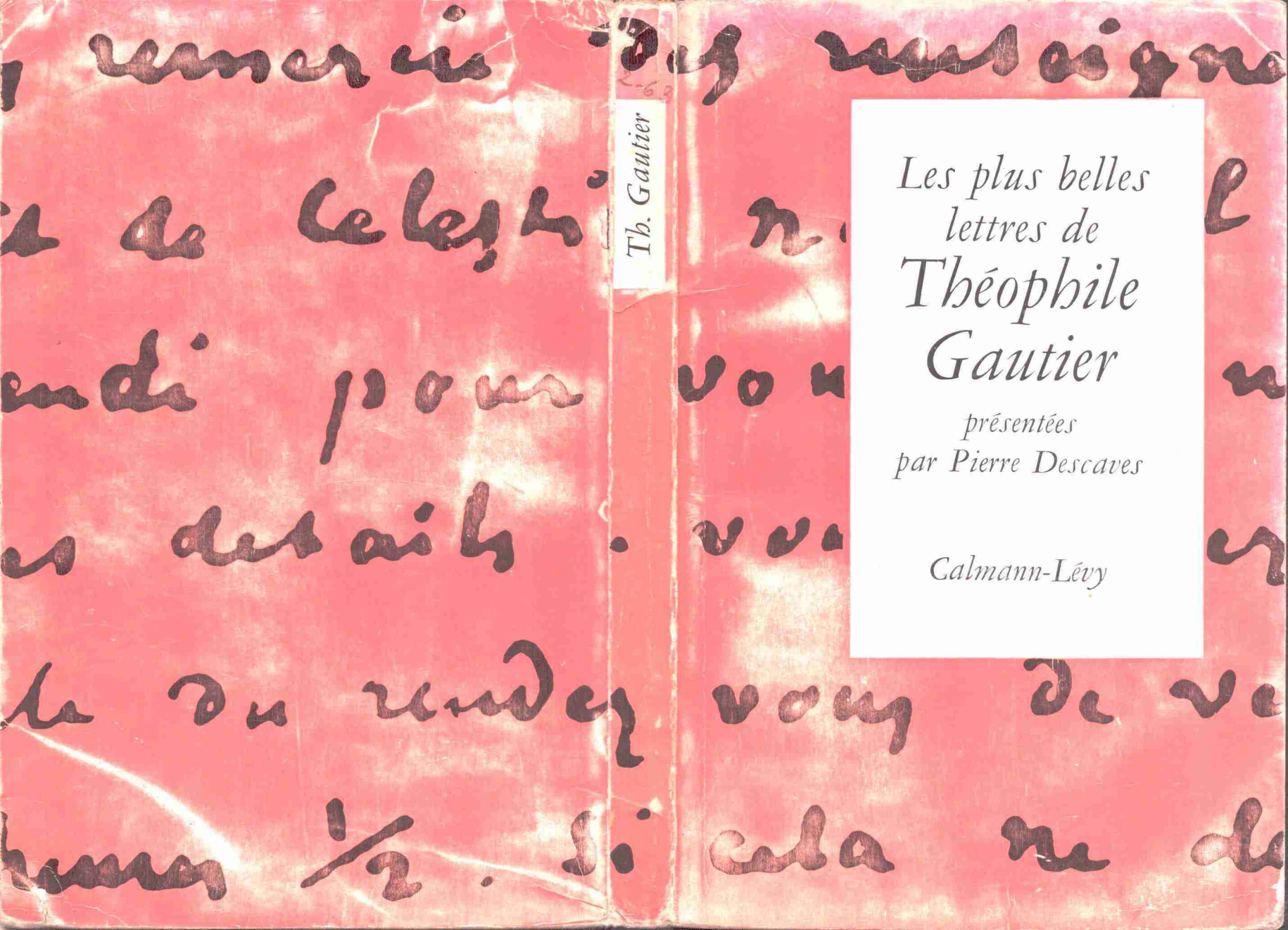

Th. Gautier

Les plus belles lettres de Théophile Gautier

présentées par Pierre Descaves

Calmann-Lévy

Les plus belles lettres de Théophile Gautier

DANS LA MÊME COLLECTION

Parus :	*Présentés par :*
VOLTAIRE —	*Marcel Jouhandeau*
SAINT VINCENT DE PAUL —	*Robert Sabatier*
COLOMB —	*Marianne Mahn-Lot*
LACORDAIRE —	*Pierre Gombert*
LYAUTEY —	*Pierre Lyautey*
CATHERINE II —	*Georges Oudard*
FLAUBERT —	*Françoise d'Eaubonne*
HENRI IV —	*Philippe Erlanger*
STENDHAL —	*Jean Dutourd*
ROUSSEAU —	*Pierre Sipriot*
SAINTE-BEUVE —	*André Billy*

A paraître :	
Mlle DE LESPINASSE —	*Claude Roy*
MUSSET —	*Gérard Bauer*
VIGNY —	*Francis Ambrière*
VERLAINE —	*Henri Thomas*
BAUDELAIRE —	*Michel Butor*
MOZART —	*Gérard Mourgue*
DELACROIX —	*Édouard Roditi*
G. DE NERVAL —	*Yves Bonnefoy*

Les plus belles lettres de
Théophile Gautier

présentées par
Pierre Descaves

Calmann-Lévy
Paris

© CALMANN-LÉVY, 1962
Imprimé en France

APERÇU CHRONOLOGIQUE

30 août 1811. Naissance à Tarbes de Pierre-Jules-Théophile Gautier.

1814. Installation de la famille à Paris.

1822. « Interne », au collège Louis-le-Grand, puis « externe », au collège Charlemagne, où il se lie d'amitié avec Gérard de Nerval.

1829. Il veut être peintre. Fréquente l'atelier Rioult.

1830. Bataille d'*Hernani*. Présentation de Gautier à Hugo. Premier recueil de vers : *Poésies*.

1832. Édition de l'*Albertus*, légende théologique. Adhésion enthousiaste au « Petit Cénacle », qui groupe les théoriciens de l'Art pour l'Art.

1833. Publication des *Jeunes-France*, roman goguenard.

1834. Rue du Doyenné, près de Nerval, Houssaye.

1835. *Mademoiselle de Maupin*, prix critique d'art.

1836. Journaliste à *la Presse*. Eugénie Fort lui donne un fils. Carlotta Grisi danse pour la première fois à Paris. Les habitants du Doyenné se dispersent.

1840. Premier article sur Carlotta Grisi. Voyage en Espagne. Débuts dans le journalisme « actif ».

1841. Création à l'Opéra, par Carlotta Grisi, de *Giselle* (livret de Théo.).

1843. *Tra los montes*, recueil des notes sur l'Espagne. En juillet, Carlotta Grisi danse *La Péri*, à l'Opéra (livret de Théo.).

1844. Début de sa liaison avec Ernesta Grisi, sœur de Carlotta. Publication de *Les Grotesques*.

1845. Voyage en Algérie. Naissance de sa fille Judith. *Poésies complètes* chez Charpentier.

1847. *Militona* et les *Roués innocents*. Au vaudeville *Pierrot Posthume*. Naissance de sa fille Estelle.

1852. Première édition de « *Emaux et Camées* ». Voyages : Constantinople, Athènes et Venise.

1855. Mort de Gérard de Nerval et de Delphine de Girardin. Entrée au *Moniteur Universel.*

1857. Gautier s'installe à Neuilly, 32, rue de Longchamp. Michel Lévy édite *Avatar* et *Jettatura.* Baudelaire lui dédie *Les Fleurs du Mal.*

1859. Voyage en Russie. Envoi de chroniques au *Moniteur.*

1861. Second voyage en Russie, avec son fils. Séjour chez Carlotta.

1863. Élu au dîner Magny. Réédition des *Poésies.* Publication du *Capitaine Fracasse.*

1867. Mort de Baudelaire. Séjour à Saint-Gratien, chez la princesse Mathilde.

1868. Nommé bibliothécaire de la princesse. Échec à l'Académie.

1869. Voyage en Égypte. Deuxième échec à l'Académie.

1870. Guerre Franco-Allemande.

1872. Lutte contre la maladie et la « misère ». Mort de Théophile Gautier. Le 22 octobre, Hugo écrit : « Ce grand poète, ce grand artiste, cet admirable cœur, le voilà donc parti. Des hommes de 1830, il ne reste plus que moi. » Le 25 : Funérailles officielles.

1873. Lemerre publie le *Tombeau de Théophile Gautier.*

PRÉFACE

Allons, Gautier, qui êtes-vous? Il n'est plus là pour nous éclairer. Il a répondu cependant à la question cinq ans avant sa mort. Invité à écrire quelques lignes pour accompagner son portrait dans *l'Illustration*, il découvre, à son embarras, qu'il n'est pas aussi informé sur son propre compte qu'il se l'imaginait, puisque le visage qu'on regarde le moins est son visage à soi. Il s'aperçoit bien vite qu'il n'a rien de très particulier à révéler, en dehors « d'une quantité innombrable d'articles sur toutes sortes de sujet » : — « En tout quelque chose comme trois cents volumes, ce qui fait que tout le monde m'appelle paresseux; et me demande à quoi je m'occupe. » Pratiquement, jamais écrivain ne connut, dans sa production ou courante ou méditée, pareille dispersion. Peintre, Jeune-France, poète, théoricien, romancier fracassant, illustrateur, auteur dramatique, créateur de ballets, critique d'art, critique littéraire, critique dramatique, critique musical, conteur, feuilletoniste, mémorialiste sur les bords, historien d'un romantisme déjà glacé, voyageur, « grand reporter » en Espagne, en Algérie, en Turquie, en Italie, en Grèce, en Égypte, et même en Russie !

En vérité, et à l'examen rapide, ce maniaque de

l'écriture serait un extraordinaire touche-à-tout, si quelque génie, très supérieur à cette condition de production forcenée, ne l'avait habité. Aux Goncourt, qui s'extasient sur sa facilité, il gasconnera : « J'écris posément comme un *écrivain public*. Je ne vais pas très vite, mais je vais toujours parce que, voyez-vous, je ne cherche pas le mieux. Un article, une page, c'est une chose du premier coup, c'est comme un enfant, il est ou il n'est pas. » Et pour blouser davantage les deux mémorialistes déjà laborieusement attelés à leur « journal » et avides de la copie des autres, il ajoute : « Je ne pense jamais à ce que je vais écrire. Je prends une plume et j'écris. Je suis *homme de lettres*, je dois savoir mon métier. Me voilà devant le papier : c'est comme un clown devant le tremplin ! Et puis j'ai une syntaxe très en ordre dans ma tête. Je jette mes phrases en l'air; comme des chats, je suis sûr qu'elles retomberont sur leurs pattes. C'est bien simple, il n'y a qu'à avoir une bonne syntaxe. Tenez, voilà de ma copie : pas de rature ! ». Écrire, « tartiner » est pour lui un besoin physique, besoin qui coïncide avec les tâches auxquelles le condamnent les difficultés de la vie. *Écrivain, homme de lettres !* Il ne revendique pas le beau nom de poète, sans doute parce que la poésie n'est pas un « métier », mais un acte de beauté et de foi dans l'art, dont il entend préserver les secrets. Pas davantage, il ne se réclamera de la profession de journaliste, dont toute son œuvre rehausse le prestige. Ainsi, lui-même n'arrive pas à se situer. Il se tient pour un déclassé. Il ne le clamera pas. Çà et là, se manifeste pourtant le véritable drame du créateur, qui sait fort bien qu'il « vaut mieux que ça ». Il dira à Maxime Du Camp : « Le forçat du feuilleton a demandé au Journalisme ce que ne lui donnait pas la Poésie. » Il aura sûrement fait sienne la ronflante formule du directeur de *la Revue de Paris :* « Képler faisait des livres d'astrologie pour gagner de quoi manger et

poursuivre ses travaux d'astronomie; il demandait à la fille bâtarde de nourrir la fille légitime. » Gautier comprenait bien qu'il se condamnait à fabriquer « des livres d'astrologie »; il n'avait pas suffisamment de ressort pour réagir; c'est un résigné; fougueux seulement par la plume. A Flaubert, à son « Flaub' », il confiera : « L'écrivain vend sa copie comme un marchand de blanc vend ses mouchoirs; le calicot se paie plus cher que les syllabes et c'est un tort. » Un tort qu'il ne cherchera pas à redresser, pris comme il le sera, happé, dévoré, « mangé » par la nécessité de la *copie* à pondre et à caser. Si heurtée, si malaisée que soit sa carrière, il ne cessa de demeurer dans le mouvement, dans le train, dans ce que l'on peut nommer le peloton de tête. Il lança au vent, sans les compter, des pages qui seraient l'honneur d'un livre. Ses livres, on les comptera, hélas, à la sortie, aisément sur les dix doigts de la main.

D'accumuler jour après jour, nuit après nuit, suant, soufflant, galopant, de la copie galopante (avec les déplacements qu'elle nécessite, théâtre, expositions, voyages), il enrage : « Le livre seul a de l'importance; le journal disparaît et s'oublie. » Il ne méprise pas son état d'infortune qui le freine et le stoppe. Il se tourne vers la Poésie comme vers une Terre promise, inaccessible !

Est-il équitable, dans sa longue plainte? Voire ! La presse l'a nourri. Et plutôt bien que mal. La presse, dans les rangs de laquelle il a rapidement gagné ses galons, lui aura procuré cet avantage de pouvoir accéder à une notoriété rapide, de procurer à une production multiforme (d'une diversité et d'une forme exceptionnelles) une diffusion, une force de pénétration immédiate dans le public que beaucoup d'écrivains de sa génération n'auront pas connues. Ses quelques romans, ses contes, ses récits de voyage, ses « salons », ses chroniques bénéficient ainsi d'une publicité que plus d'un lui enviera ! En contrepartie,

il aura confié à la presse, manipulée par un Girardin et par des « effrontés », une prose de rare valeur d'art; il lui aura accordé de la dignité, de véritables lettres de crédit et de noblesse. Il se montra toujours honnête, courageux. Ne fallait-il pas un vrai courage pour prendre, dans un feuilleton dramatique, cette position de combat, lorsqu'il demande l'abolition de la censure, « sous quelque forme que ce soit? » : — « Que l'humanité puisse dire sa pensée et son rêve à ses risques et périls : — Après six mille ans de silence, il est bientôt temps que le monde se décharge le cœur. *Ayons confiance au verbe;* l'univers a été fait d'un mot, une parole a créé la lumière : telle phrase que le censeur biffe de son encre rouge, c'est peut-être l'avenir, rayé d'un trait de plume, l'idée nouvelle, le salut de la civilisation peuvent disparaître sous un coup de ciseau... » Il ajoute bravement à ce brave morceau de bravoure : « Couper une pensée, c'est un crime plus grand que de couper une tête. Mutiler l'âme d'un peuple, émasculer son intelligence, qu'y a-t-il de plus honteux, de plus horrible, de plus impie ! » A la *Presse*, au *Moniteur*, il ne tirera aucun profit, aucun parti de positions enviées et enviables. — « C'est un imbécile », tranchera Émile de Girardin (interrogé par Maxime Du Camp)... « Je lui ai mis une fortune entre les mains, son feuilleton aurait dû lui rapporter quarante mille francs par an; il n'a jamais su lui faire produire un sou ! » Tout se passe comme si l'intéressé lui-même avait voulu en rabattre sur la qualité de son prodigieux apport journalistique. Faut-il sous-estimer une telle production? A distance, avec le recul, ses chroniques résistent magnifiquement; et encore des monographies, des pièces en vers, des comptes rendus. Les contemporains, bénéficiaires de ses « examens », les suivent attentivement; ils s'extasient à l'occasion. Ainsi de Paul de Saint-Victor, qui, après une analyse de *Cinna* dans la *Presse* (1852) ne résiste pas à pousser immé-

diatement « un cri d'admiration » : — « Votre feuilleton est une sixtine littéraire. Vous avez disséqué Corneille au jour de cette chandelle que Michel-Ange plantait dans le nombril de ses cadavres. Cela est écrasant de force et de beauté. Cela est écrit à la fresque sur une page haute comme un mur ! » Ainsi d'Eugène Delacroix, après le feuilleton sur la mort de Henri Heine : « Mon cher Gautier, votre oraison funèbre de Henri Heine est un vrai chef-d'œuvre. Son impression me suit toujours. Il va rejoindre ma collection d'*exceptae* célèbres. » Balzac, Sainte-Beuve, Hugo, Flaubert, trouvent, pour leurs œuvres, un critique digne d'elles; ils le proclament. Quel hommage plus éclatant que celui de Baudelaire, avec la célèbre dédicace des *Fleurs du Mal:* « Au poète impeccable, au parfait magicien ès lettres françaises... » Cependant, dans le privé, Gautier considère qu'il est un écrivain que l'on brime, que la maudite société a relégué au bagne de la copie. A sa fille Estelle, il se plaint (1867) de recommencer son métier de croque-mort, d'avoir « à faire une nécrologie de ce pauvre Baudelaire ! *Crénom,* comme il disait, c'est embêtant d'enterrer ainsi tous ses amis et *faire de la copie* sur un cadavre » !

De la copie ! Encore de la copie ! Toujours la même comédie ! De la copie ! Tarte à la crème de ce dépit prolongé; d'une autre vocation rentrée. Il paie cher, très cher, sa préface à *Mademoiselle de Maupin. Avant,* il a goûté d'une vie heureuse, indépendante, primesautière. *Après,* et à part une période relativement opulente (il aura un coupé capitonné de grenat et deux petits poneys ravissants : Jane et Blanche (1842-1848), il se sentira de plus en plus « accaparé et attelé » à des besognes, quasiment subalternes : — « Que de meules j'ai tournées, que de seaux j'ai puisés à ces *norias* hebdomadaires ou quotidiennes, pour verser de l'eau sans fin de la publicité ! » Très lourde, cette tâche que l'on croit si légère ! Les plus

vigoureux y succombent. Il y faut un corps d'athlète, une pensée ailée, infatigable, toujours en éveil !... s'occuper toujours de la gloire d'autrui et jamais de la sienne; joindre l'activité de l'homme du monde au travail de l'homme de cabinet !... « Rude travail qui nous écrase tous !... »

Martyre de la copie ! *La copie !* Le mot revient inlassablement, et sans cesse plus pesant, plus accablant. De la copie à jet continu. Nécessité impérieuse de la copie : il faut faire face à des charges toujours accrues. A Ernesta, sa compagne, la mère de Judith et d'Estelle, alors qu'elle est en tournée à Nice, il écrira le 30 décembre 1856 : — « Je suis occupé par mes deux journaux et mon roman (je le continue à travers tout), et je n'ai pas une minute à moi. Mon existence, comme personne est supprimée; je ne suis plus qu'une plume à trois becs. » Oui, l'exigeante et inflexible copie, il a « l'esprit bourrelé par toutes sortes d'inquiétudes ». Il confessera. — « Je ne vis que pour ceux que j'aime. » Tout le déçoit — arts, tableaux, théâtres, vers, livres — tout ce qu'il a aimé ! Pourtant, il faut le rédiger ce feuilleton d'où dépend « chose amère, la pâtée de bien des bouches petites et grandes ». N'a-t-il pas fallu le livrer, à l'heure dite, ce feuilleton, le dimanche même que sa chère mère est morte ! « Il a servi à la faire enterrer ! »

Son drame, il le révèle à ses sœurs. Devant les autres, il plastronne; il déguise la vérité. Il ruse avec le secret de Polichinelle. Mais ne faut-il pas savoir souffrir sans se déshonorer par des plaintes inutiles ! Il continuera à donner le change ! Dans le secret, il répétera à Émilie et à Zoé, *sœurs* plaintives : « Moi, je suis comme le sauvage attaché au poteau, chacun le pique pour lui arracher un frémissement, mais il reste immobile. Personne n'a la satisfaction de l'entendre geindre. » Cependant de vieux compagnons, comme Flaubert, son « Flaub », auront pénétré

cette peine de l'écrivain poète : « Le meilleur d'entre nous, » soupirera, à sa mort, le Maître de Croisset.

La copie ! Toujours la copie, comme une vérole inexorable, envahissante. Pour faire face aux dépenses de sa « smala », préserver une « insécurité » toute bourgeoise, il se résout à accepter toutes les besognes que comporte sa profession d' « écrivain public ». Il rédigera des discours pour des hommes politiques, des réclames de parfumeur, des prospectus genre « prière d'insérer ». De la copie sans fin. Et toujours de la copie... Et pourtant jamais deux liards en réserve dans la bourse de cet imprévoyant ! Que de charges ! La très discrète Eugénie Fort, à laquelle il a fait un enfant et qu'il fallait aider pour élever le jeune Toto, futur sous-préfet; la dolente Ernesta, compagne éberluée; les deux filles jacassantes, tourbillonnantes, Judith « l'Ouragan » et Estelle, le « Monstre vert »; ses deux sœurs vieilles filles rancies Émilie, dite Lili et Zoé; et encore, la bonne, la cuisinière. Sans oublier la chatte Éponine, qui avait sa place à table : — « Éponine, souvenez-vous que vous êtes une personne ! » Sans budget, sans comptabilité, il fut jusqu'à sa mort aux abois, harcelé par ses créanciers. Il quêtera des avances, des secours. A Hetzel : — « Je suis panné, très panné. » En voyage même, cette question de budget le talonne. A chaque étape, une échéance à laquelle il faut faire face. L'ancien bohême du Doyenné n'était point dépensier; imprévoyant, il n'entendait rien aux affaires; il ne professait pas le mépris de l'argent. Il méprisait les moyens d'en gagner. La copie livrée, il en touchait immédiatement le montant. Rentré chez lui, il faisait de ses louis autant de petits tas qu'il avait de charges à pourvoir. D'une ruine proche ou lointaine il avait une peur panique; il redoutait de tomber dans l'indigence. Sa gaieté l'emportait. Ce bon homme était de nature joyeuse. C'est ce qui le sauvait : — « Quand je serai vieux et que je ne pourrai plus travailler, je deman-

derai une place de chat dans la maison. » En attendant, il jouait les Saint-Bernard. Plus avant s'enfonçait-il dans des tâches mercenaires, davantage était-il tenté de s'évader dans le domaine du songe. Il y a, dans Gautier, toute une partie de vie rêvée. Il décrira dans *Le Roman de la momie* une Égypte qu'il ne découvrira réellement dans un voyage que douze ans après la publication du roman. Parfois, on dirait, à le lire, d'un somnambule qui aurait recherché volontairement cet état. Comme pour se revancher de l'exigeante, de l'impérieuse sujétion du journalisme poussé à si haute dose, on le verra surtout, dans les dernières années, écrire, comme dans *Fortunio*, des hymnes à la beauté, à la richesse, au bonheur. Pour sa satisfaction personnelle, il exécutera de véritables « numéros » de plume avec ses contes galants et fantaisistes. C'est le virtuose pris à sa propre virtuosité, comme s'il voulait se persuader qu'il n'est pas un génie impuissant, mais un génie contrarié. Plus exactement d'un génie stoppé. N'est-il pas venu, dans la prodigieuse vie purement littéraire de l'époque ou trop tôt ou trop tard? Pratiquement, il n'a jamais obtenu son « espace vital ». En dépit d'écrasantes besognes, il avait trouvé le temps de composer des vers et d'écrire des romans — et même un roman par lettres *La Croix de Berny* en collaboration avec Mme de Girardin, Méry et Jules Sandeau. Après la réédition d'*Emaux et Camées* et la publication du *Capitaine Fracasse*, il est incontestablement célèbre. Il a cinquante ans. Il en a douze encore à vivre. Il ne le sait pas. Il va tout gâcher, en demeurant « rivé à sa meule ». Il est célèbre, sans fortune. Il ne sortira pas du cercle infernal de la copie. Il souffrira de ce rabaissement. A Jules Claretie, peu avant 1870, il a bien défini sa position, une position en porte-à-faux : « Quand je débutai, tout l'espace était pris par Hugo, Lamartine et Béranger. Que faire contre cette trinité populaire? Casimir Delavigne venait

après; Vigny plus loin encore; puis Musset apparaît. Puis *nous !* Hugo grandit. Lamartine se tait, Delavigne s'enfonce, Béranger s'éclipse, Musset mûrit, Banville se montre. Baudelaire nous rejoint. Et nous faisons peu à peu *figure.* Le père Hugo dominant toujours tout ce monde ! » S'il fallait recourir à un terme sportif, on pourrait dire que Gautier est resté enfermé dans la mêlée, et qu'il n'a pu en sortir le ballon. En fait, il n'a pas le tempérament d'un lutteur. Il se laisse glisser insensiblement dans la facile somnolence du journaliste de « la suite à demain », faute d'un ressaut et par l'emprise d'une situation familiale et sociale qu'il s'est créée. Ses vrais amis ne le voient pas, sans chagrin, accepter une demi-défaite, accepter d'être, en somme, le *mal classé*, le *barré.* Brillant second seulement, ce grognard de la Grande Armée romantique, dans ce siècle de Maréchaux des Lettres ! Sa dévotion pour le poète de *La Légende des siècles* fera que, sur l'Arc de Triomphe imaginaire, son nom sera celui de l'éternel aide de camp, du Berthier frustré de Victor le Grand, de Hugo, le Père Suprême. Gautier le *mal classé* est aussi Gautier le *mal entendu.* Peu d'audience de prestige au-delà d'une mince équipe d'écrivains de qualité, c'est encore le *mal perçu* que la légende, qui veille aux portes de l'Histoire, travestira, dans une plaisante imagerie, en grandissime « poussah », bouffi, chevelu, artiste résolument hors du temps dans son modeste hôtel de la rue de Longchamp à Neuilly, banlieusard frileux, couvert de châles, assis à croupetons sur le tapis-moquette du salon-fumoir, au milieu de ses chats et de ses œuvres d'art. Faut-il détruire cette image? Non ! Pourquoi n'y aurait-il pas plusieurs Gautier, dont celui-là? D'autres clichés, il sortira humainement grandi. Les manuels enseignent son impassibilité : ils insistent sur ses deux facultés maîtresses, grâce auxquelles le poète surmonta les disgrâces affligeantes de son destin; une gaieté par

saccades; une disponibilité pour tout admirer. Il faut cependant savoir qu'il souffrira de n'avoir jamais pu être pris tout à fait au sérieux : — « J'ai porté trop longtemps les cheveux trop longs. » Il souffrira lorsque faisant allusion à son goût pour les courses de taureaux, *La Revue des deux mondes* le décrira comme étant « un être gras, jovial et sanguinaire ». Il souffrira lorsque à trois reprises, l'Académie française lui préférera en 1867, le Père Gratry; en 1868, Joseph Autran; et en 1869, Auguste Barbier. Inconcevables malentendus devant le jugement de la postérité ! Il faut bien convenir que toutes ces disgrâces viennent du poète lui-même. Publié en poésie à dix-neuf ans, connu comme romancier à vingt-quatre ans, c'est à vingt-cinq ans la plongée dans la presse. Il a été au plus facile et à l'époque non point nécessité impérieuse. Surtout, oui surtout, il ne sut pas demeurer fidèle au Gautier des débuts. Le nageur, le boxeur, l'escrimeur, le fier à bras, le gaillard à biceps qui d'un coup de poing, à la foire, amenait le 5 2 0 sur la tête de Turc, le fringant jeune premier, bien moulé dans son gilet rouge (ou rose) de *la bataille d'Hernani*, le pourfendeur de bourgeois, l'insulteur des genoux envoyés à la guillotine, le voyageur salace d'Espagne et d'Italie... toute cette première tranche du destin bien collée dans l'album de famille ne justifie pas l'évolution physique, intellectuelle et morale de ce petit bourgeois qui n'ose pas dire son nom, tout « pétochard » de se savoir à la merci d'une débâcle financière. La seconde partie de l'album de famille fait basculer, dans une manière de conformisme louis-philippard puis impérial, les séduisantes images de ce départ en flèche, et le voilà, finalement « nadarisé » par le photographe dans son fauteuil à roulettes : sorte de phénomène à la Barnum, un silène repu que Neptune aurait tiré des eaux, sorte de mage enrubanné de chevelures avec une barbe à la Moïse !

Le malentendu est devenu contraste. On dirait presque d'un canular « d'avant la lettre » pour braver on ne sait quelle galerie. Car le poète-journaliste-chroniqueur a pris finalement un rôle d' « officiel... officieux ». Il s'en défendit. Mais mal. Ce Jeune-France n'avait pas l'étoffe d'un « Jeune-Turc ». Ce peintre manqué, tout ébloui par le « soleil Hugo », s'avance un peu en aveugle dans un monde extérieur qu'il a imaginé et n'existe qu'au gré d'une série de démissions successives à peine camouflées. L'homme au gilet rouge a la maladie du « bleu », la nostalgie des voyages, des ciels inconnus. Plus de seyant pantalon nankin, plus de souliers bien taillés. Disparus ! Un pantalon de zouave bouffonnant et des babouches pour simuler une introuvable couleur locale. Les cheveux trop longs, il les a conservés, et même prolongés, comme s'il en avait rajoutés. Pour son opéra, il les coiffe d'une inimitable calotte. Toujours, un enfantin défi du vieux rapin, le prurit de l'épate. Ce n'est pas tout. Socialement, sentimentalement, il s'est empêtré dans les fils d'un double foyer avoué, d'intrigues passagères et d'amitiés amoureuses avec celles que Dumas père appelait « les grandes dames ». Tout, en lui, est contradiction. Place des Vosges, à dix-neuf ans, il courtise une jeune fille charmante, fine, spirituelle, accomplie, sa véritable muse : Eugénie Fort, dont il a un garçon. Est-ce le mariage? Non, il reconnaît l'enfant. Se présente, un peu plus tard, la tribu des sœurs Grisi. Il admirera la beauté sculpturale de Gibla, cantatrice du Théâtre Italien; il vouera à Carlotta, la danseuse (« on dirait d'une feuille de rose que la brise promène ») un gigantesque amour (jamais couronné), et finalement vivra maritalement avec Ernesta, cantatrice à la bonne voix de contralto, dont il aura deux filles. Il réussit ce miracle de conférer à la vie du foyer, des familles en pièces détachées. C'est la famille Tuyau-de-Poêle. Au mariage d'Estelle, tout le monde est là : Ernesta, Eugénie, Judith,

Toto... On ne fait pas le détail. C'est toujours, du moins, à Carlotta, « la libellule » qu'il en appellera nostalgiquement. A tous ces ravages sentimentaux, il y a l'autre kyrielle des amours impossibles : la princesse Mathilde, virago protectrice, dont il sera le bibliothécaire, et pour laquelle il aura un obséquieux attachement; la séduisante Mme de Girardin, confidente à éclipses; les petits et les grands « élans » : l'énigmatique Marie Mattéi qui le fait marcher, à la lettre, et jusqu'en Italie; Marie Kalergis, la femme-savante; les horizontales Ozy-la-tendre, et Païva-la-revêche, et l'inimitable Présidente, forte en gueule et en fesses. Il savait parler de l'amour mais il le faisait « trop mal » (Ozy) ou pas du tout (la Païva). Il passe à travers toutes ses épreuves avec gaieté et cordialité; il est vraiment parfait, honnête en tout, une vraie pâte d'homme.

Il est mieux que cela sans aucun doute, supérieur par l'esprit et par la qualité de son esprit à son destin formel et famélique, à cette « montre » ostentatoire, à ses plastronnades, à cette gaminerie forcée de rapin en rupture de palette. Du rez-de-chaussée de la *Presse*, du *Moniteur* ou d'ailleurs, il se fait des observatoires. A la manière d'un Chatterton, il aurait pu rêver d'une ascension à l'un des postes de vigie dans les vergues du vieux navire démantelé d'un romantisme, dont les tempêtes sont clapotantes vagues. Parfois une mouche le pique, mais c'est la mouche de son propre coche. Alors, las de tout, impuissant à redresser une chancelante et double vie de famille et sa carrière d'estrade, il n'aura que deux recours pour se débonder, pour redevenir, à ses yeux — et aux yeux de la Galerie — le Gautier, le vrai Gautier, le grand Gautier qu'il aurait pu être. Il brille encore pour quelques-uns qui s'en réjouissent : un Hugo, à distance; un Baudelaire, trop vite disparu, et ce cortège qui s'ouvre avec Gérard de Nerval et Célestin Nanteuil avec, en queue de cette farandole

des grands esprits, un Dumas fils, un Flaubert, et M. Edmond de Goncourt, qui lui a fait si large (et même si équitable) place dans son *Journal.*

De tout ce clinquant disparate, le bon homme a soustrait une élue, une amante secrète, et qui ne le déçut jamais; la langue française. Il l'a chérie comme une réalité vivante. De là, sa curiosité, sa recherche inlassable, son indulgence, son commerce avec de très vieux compagnons de ce Tour de France de langue, qui prend son départ aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles — ceux-là même qu'il n'hésite pas à qualifier de grotesques et qu'il a repérés naguère dans la bibliothèque de son oncle l'Abbé. Il avait de la sympathie pour ces auteurs « de troisième ordre », dédaignés ou tombés en désuétude. Beaucoup moins soucieux de la pureté classique que les écrivains « de premier ordre », n'accordaient-ils pas dans leur composition une bien plus large part à la fantaisie, au caprice régnant, à la mode du jour ou de la nuit; au jargon de la semaine : toutes choses qui vieillissent promptement ! Chez eux, il retrouvait « tout ce que les aristocrates de l'art ont dédaigné de mettre en œuvre » : le grotesque, le trivial, l'ignoble, la saillie hasardeuse, le mot forgé, le proverbe populaire, la métaphore hydropique, enfin tout le mauvais goût avec ses bonnes fortunes « avec son clinquant qui peut être de l'or, avec ses grains de verre qui risquent d'être des diamants ». C'est, là, sa saoulerie. Sa ribote quotidienne.

Tous les témoins valables de l'époque (les Feydeau, Hugo, Goncourt, Bergerat...) rappellent que le moindre prétexte suffisait à ranimer la verve rabelaisienne du bon Théo, verve entretenue, alimentée par un vocabulaire prodigieux, emprunté « aux lexiques » passés, présents et futurs. Il avait pénétré les moindres secrets de la langue française; il entretenait sa vertigineuse érudition en la parlant et en l'écrivant. Joutes oratoires, où il avait facilement le dessus;

se grisant de sa faconde, sachant « gazer » lorsque la princesse Mathilde manœuvrait ses noirs sourcils d'amazone velue. Prouesses dont on n'a que les échos d'alléchant échantillonnage. Il avait son « gueuloir »; mais non point solitaire comme le ténor de Croisset, soucieux d'une cadence équilibrée; lui, Théo, vocalise, en public, à pied, à cheval, en voiture; il fait ses gammes, joue le clown de Banville pour atterrir dans les étoiles. « Causeur très supérieur à l'écrivain », affirmera Feydeau, qui a ce correctif admiratif : « Si c'est possible ! » En tout cas impeccable dans le déroulement abondant, redondant, superflu, farfelu des phrases. Jamais une faute : jamais une défaillance de syntaxe. Sa voix est une « musique ». Il en joue en tzigane éperdu. En réalité, dès son réveil, il chante, il déclame dans la petite maison de Neuilly; il se parle à lui-même; puis à table, au salon, il redevient lyrique et bouffon. Et d'une folle gaieté. « Un bon rire d'enfant, » note Dumas fils, qui joue les moralistes. Avec cela coquet de sa personne, appelant Judith et Estelle pour le coiffer et les régalant de bouffonneries verbales, de comparaisons hyperboliques, de suggestions fantastiques. Il savait le prix et le mérite de sa parole colorée, d'une crudité superbe, « toujours armée d'un mot technique et fouettée par la contradiction » admiration des Sainte-Beuve, des Taine, des Berthelot, des Renan ! cette grasse et verveuse et cocasse éloquence charriait du Rabelais. Grandioses exaltations de paroles, jongleries de verbe et de verve d'un qui conserve l'art, dans l'improvisation la plus débridée, d'ouvrir des horizons à ses auditeurs par un mot magique. Ce goulu pouvait instantanément passer à la modération du délicat; la causerie à deux ou à trois l'enchantait. A ses filles : « Si personne ne veut m'écouter, je louerai un Auvergnat. » Du moins lui fallait-il un auditoire à cet étonnant défenseur de mots. Quel auditoire? N'importe lequel !... Il gagea un jour de tenir tête, sur

les berges de la Seine, à toutes les lavandières d'un bateau. Il leur « coupa le sifflet » : « Ah! disait-il à Bergerat, deux ans avant sa mort, quand j'irai mieux, nous irons tous deux aux Halles; je me camperai au pavillon de la marée et tu verras ce qu'est un beau combat de gueule quand on sait sa langue. » — « Faut-il donc, objectait Bergerat, savoir aussi celle de Vadé, le champion du langage des Halles? » Gautier répondait : « Il faut savoir toutes les langues : toutes, même le poissard, le porcheron, celle de Margot, la mal peignée, de la Descente de la Courtille, et les autres! » En secouant les cendres de son éternel cigare, il invectivait dans la truculente et abondante veine de *La Pipe cassée*. Puis, il reprenait *son* La Bruyère, s'enchantait de la langue du XVII^e^ siècle; il lui préférait celle du XVI^e^; il proclamait : « Hugo est le chanteur du vent, de la mer, de l'océan, c'est le poète des fluides. » Lui chantait l'éternité du verbe. Il dominait la mer immense des mots. Le même homme remplissait de son écriture, nette et fine, les innombrables feuillets de copie nourricière, tout gonflé, tout lesté de sa patiente et profitable quête de perfection du style.

Balzac n'avait-il pas dit : « Il n'y a que Gautier, Hugo et moi qui sachions notre langue »? Émile Faguet, qui fut cruel à l'égard de Gautier et dur à l'égard de Balzac, donnait ce commentaire malicieux : « Il y a peut-être un nom de trop dans cette liste, mais il est bien certain qu'après Hugo, Théophile Gautier est l'homme du XIX^e^ siècle qui a le mieux connu le style qu'on peut apprendre. Il n'a pas créé, mais il a su admirablement toutes les ressources de la langue et du style français. » Plus grand que celui de Hugo et servi par une magnifique mémoire, son vocabulaire était immense; il y fit entrer un grand nombre de mots techniques, qui parfois rebutent : termes d'architecture, d'archéologie, d'orfèvrerie, de blason qui donnaient des « rehauts » à son discours;

il savait appeler les mots charnus, tout imprégnés de vieille sève paysanne et de sagesse artisanale, des mots dodus, épais, appétissants, que cet intrépide convive semblait croquer à pleines dents comme poires du Doyenné. Il faut reconnaître que cet emploi à outrance du mot technique a le défaut de stopper l'attention et qu'il rend parfois indispensable l'usage du dictionnaire, même pour les lettrés. L'affectation y est visible; elle est l'héritage longtemps conservé du « Jeune-France » de 1830 : « Il faut à chaque page une dizaine de mots que le bourgeois ne comprend pas. » Pour lui, le procédé relève la saveur du morceau. Le bon Théo avait ainsi ses joies secrètes. Ce causeur étincelant redevenait naturel dans la conversation. Il abandonna progressivement ses fantaisies. Flaubert admirait sa souplesse d'écriture : et, de fait, son style était pénétrant, serrant de près l'objet décrit, toujours d'une propriété et d'une exactitude si prenantes procurant des effets de surprise révélateurs. Dès qu'il décrit, il a de l'ampleur. Vigueur nette dans le trait court, tel fut le patient travail d'où sortirent les *Émaux et Camées*. Les prouesses de son style impeccable sont celles d'un virtuose des raccourcis. Celles également d'un artiste qui a l'ambition de renouveler le langage, de mettre en circulation, pour leur bon usage, un certain nombre de mots, non encore contaminés ou corrompus par l'usure courante, et d'en faire adopter quelques-uns rendus clairs, évidents et utiles par leur contexte. Mots, à la fois simples et denses et qui ont tous besoin d'être définis, puisque « définir » est l'exercice le plus utile à tout âge, surtout à l'âge mûr : le sens véritable de la féminité ne s'acquiert que dans la deuxième partie de la vie. On verra donc Gautier sans cesse discutant le choix des mots, des mots acquis, expressifs par leur son, qu'il burinait ou ciselait pour sa symphonie en blanc majeur. Lui qui déclarait voir le monde matériel, entendait encore le son des mots. Les mots

lui parlaient et il parlait aux mots. Mystérieux et exaltant dialogue; et ces mots, il nous les a laissés à entendre.

On a eu beau jour de dire : « Voyons ! votre Gautier. Mais c'est une gageure ! Voyons ! voilà un homme dépourvu d'idées, de sensibilité, d'imagination et qui n'aime pas le lieu commun, qui se mêle d'écrire et écrit toute sa vie; cela n'est pas très rare, mais il y réussit; cela est extraordinaire, ne s'est produit peut-être qu'une fois dans l'histoire de l'art. C'est le cas de Théophile Gautier. » Il est entré dans la littérature sans avoir rien à nous dire. Le fond était nul. Pas une idée. Aucune vérité. Ses défauts : futilité, étourderie, fanfaronnade, incapacité de réfléchir, avec un goût vif pour les Beaux-Arts. Ce jugement hostile d'Émile Faguet, en trente-deux pages, figure dans les Études sur le XIX^e^ siècle, s'achève en forme de certain repentir : « C'était un homme admirablement doué pour le style et à qui il n'a manqué que le fond. Les raffinés du beau langage en raffolent. » Il y a chez Gautier une merveilleuse vocation manquée. « Il périra, je crois, dit Faguet, tout entier. Et cependant il répond, je ne dirai pas à un besoin, mais à une inclination qui ne me semble pas très près de disparaître : la manie, le goût si l'on veut, du bibelot. Non, dans cinquante ans, on ne le lira pas communément; mais il se trouvera bien çà et là, un antiquaire, un collectionneur très renseigné et de fort bon goût, qui aura un Gautier avec une jolie reliure du temps, entre un émail rare et un Wouwermans authentique et qui l'ouvrira avec complaisance. Il a été un curieux très avisé des choses de l'art : il deviendra, lui-même, une manière de curiosité très intéressante. » Non, cher Émile Faguet, les poètes ne meurent plus jeunes; quelques-uns sont immortels, les poètes meurent très vieux et parfois, comme Gautier, dans la misère. Non, mon bon maître, on lira longtemps des vers de Théophile Gautier quand

toute la prose d'Émile Faguet sera tombée dans l'oubli. Et puis pour beaucoup d'entre nous, le poète d'*Émaux et Camées*, le romancier du *Capitaine Fracasse* conserve par l'ensemble de son œuvre même une importance assez considérable dans l'histoire des Lettres de France. Ne serait-ce que par son influence, que nous voyons s'ordonner en trois directions; il est incontestable d'abord que son mépris ou si l'on veut sa haine du bourgeois a engagé un romantisme de hardiesse sage et raisonnée dans la voie d'un genre romantique infiniment plus excentrique, amoral, outrageant, provocant, et souvent pervers! En sortira Charles Baudelaire. Deuxième opération : son tempérament même, son exubérance de fier-à-bras, le font sortir du romantisme; il condamne et refoule tout sentiment pour copier très exactement l'objet. Du coup, il met en veilleuse certain lyrisme de facilité et de procédé. Enfin son sens esthétique indéniable (reconnu même par Faguet) l'amène à répudier le bric-à-brac romantique : il abomine Venise et les flots de la pâle Adriatique : il salue Athènes, exalte le Parthénon. Il se dresse sur la ligne de partage des flots mêlées d'une marée confuse, il est à la ligne du partage des eaux; il laisse prévoir, plus qu'il ne le prépare, le reflux du réalisme. Tel est le vrai Gautier, dépouillé de l'anecdote et préservé du commentaire savant des plus savantissimes.

Et puis, où trouver mieux encore que, dans sa correspondance — si correspondance il y a? — notre Gautier le pétulant, celui qui, à l'époque des fougues romantiques, jetait les vers par les fenêtres « pour voir comment ils se cassent quand ils arrivent dans la rue »?

Tantôt sentimental, tantôt puriste, la truculence rabelaisienne de Gautier (qui en faisait un éblouissant causeur) était bien en définitive l'expression d'une sensualité rentrée qui le travailla sans relâche. Ce défoulement peut être assimilé à un hymne à la

beauté. Il sentit bien lui-même que certaines pièces d'inspiration hardie (sur des thèmes qu'il « parlait » en virtuose) ne pouvaient pas, de son vivant être publiées. Ce fut son « Musée secret » ses « Fleurs du Très Mal » dont une plaquette imprimée à Bruxelles apporte quelques échantillons : « Car il faut des oublis antiques — Et des pudeurs d'un temps châtré, — Venger par des stances antiques, — Grande Vénus, ton Mont Sacré ! »

L'extraordinaire abondance de son œuvre ne laissait que peu de loisirs à Gautier : « Lui, qui écrivit tant et si bien, » comme le notait Anatole France, n'eut que rarement le temps d'écrire gratuitement. S'il fut épistolier, c'est sans le savoir, et sans le vouloir. Il écrit à tout le monde et à personne. Le correspondant du bon Théo, c'est Gautier. Il écrit certes, tartine, galope, et hop ! au trot de la plume, avec des virtuosités pour tout un chacun, des révérences à Monsieur le Mot et à Seigneur le Verbe, des ronds-de-jambes à Mademoiselle la Phrase. Dans ses innombrables chroniques, il interpelle le lecteur; chaque fois qu'il se met au travail, devant la page blanche, il est obligé de prendre un public. Pourquoi, dès lors, se confier à un seul, hormis quelques services à solliciter et quelques épanchements sentimentaux?

A l'encontre d'un Flaubert qui fignolait, lui, le moindre billet, Gautier dans sa « correspondance » se révèle pressé, hâtif, gêné, parcimonieux de ton, de forme et d'étendue dans ses lettres personnelles à ses amis les plus intimes. Encore que quelques-unes soient parfois amusantes et vivantes, il les traitait comme « de la copie qui n'est pas payée », qu'il devait prélever sur celle qu'un directeur honore — plus ou moins bien. Son excuse : il est trop accaparé par son travail de « forçat des lettres »... Si, par hasard, il fait l'effort de rédiger à l'adresse de Gérard de Nerval une longue missive, bien balancée, d'un style plus poussé et d'une inspiration plus relevée, il s'avise

qu'il a écrit une excellente chronique. Il la publiera, sans sourciller, dans son Courrier Dramatique; « les fidèles lecteurs » en auront la primeur avant que le destinataire en prenne directement connaissance. Ainsi son message passe-t-il directement dans le domaine public. Au fond, et c'est un scrupule tout à l'honneur d'un poète de dix-huit printemps, d'un romancier de vingt-trois ans; il n'est jamais satisfait de ses textes; il souffre de ce qu'il nomme ses « insuffisances de style ». La technique de la lettre, le jet d'une seule encre le rebutent. Si encore, on pouvait corriger les épreuves! Mais non, la missive expéditive et expédiée « brouillonne », cafouille, s'égare. Même quand la plume courra plus vite sur le papier, il aura la même paralysie en présence de la confidence intime, directe, privée. Le bon Théo a toujours besoin d'une galerie. Sinon, il s'engourdit, se guinde. Ses meilleures lettres, ce sont les impubliables, surtout celles qu'il adresse à la Présidente, à la très-belle et très-généreuse, et très-gaillarde Mme Sabatier, car il sait bien que la Présidente richement entretenue par le banquier Mosselman, protecteur indulgent — en donnera régal à sa tablée. Elle était pleine d'esprit et d'entrain; pas bégueule pour un liard; elle permettait aux hommes de lui faire la cour et, pour leur faire plaisir, là, une fois par ci, une fois par là, faisait offrande du splendide corps dont Clésinger s'était servilement inspiré pour sa célèbre *Femme piquée par un serpent.* Baudelaire, quémandeur et bénéficiaire d'une passade, la rata. Théo ne l'eut qu'en paroles, avec des propos d'une obscénité colossale et des énormités cyniques, avec ce qu'il qualifiait lui-même de « porqueries ». Dans ses lettres, il en rajoutait; l'une d'elles est signée « Le cochon imaginaire ou le salop sans le savoir ». Verbalement, la Présidente faisait front et répliquait avec une verdeur joyeuse; ce qui animait M. de Goncourt à la situer ainsi : « On pourrait la définir,

cette belle femme à l'antique, un peu canaille : « une vivandière de fauves » ! » Paresseux ou méfiant dans sa correspondance (et surtout sans cesse débordé), il soignait par contre quelques envois rimés dont il accompagnait les modestes présents envoyés à ses « grandes amies » et admiratrices : Mme de Girardin, Mme Walewska, Mme Dardenne de la Grangerie, Mme Clermont-Ganneau, la princesse Mathilde... Impromptus, madrigaux, sonnets dans la note et dans la forme d'un genre hautement prisé au XVIII^e^ siècle :

« Vous recevrez pour votre fête
« Si le chemin est diligent
« Un globe de rondeur parfaite
« Tout étamé de vif argent...
« Par malheur, la courbe polie
« Des gens déforme les reflets
« Mais vous saurez rester jolie
« Où les autres deviennent laids ! »

Ainsi le Gautier mondain régente-t-il ses remerciements quasiment officiels. Exercice de haute école, comme pour éprouver l'étendue et la solidité de son érudition.

Pas d'efforts de composition particulière quand il envoie des *billets* au bon « Flaub' », l'élu d'esprit; à George Sand, attirante matrone qui l'étonne, lui, qui voulut tant étonner; à Louis de Cormenin, si tôt disparu, gentil compagnon des voyages heureux; au remuant Feydeau, esbrouffeur trépidant; au lointain Hugo d'exil... Une volée d'encre; et le tour est joué. Les « plus belles » lettres — on entend celles où il a mis son cœur, son chagrin ou sa raison — ce sont celles d'un bon homme aux siens; à ses sœurs, confidentes occasionnelles de permanentes détresses d'argent; à Ernesta, la résignée, toute éberluée de son aventure; à ses filles, à Judith qu'il morigène, à Estelle, la dernière vestale du feu sacré d'un foyer

que les tourments ont fini par éteindre. Enfin et surtout, ses lettres à Carlotta Grisi, la ballerine, la créatrice du ballet de *Giselle*, la bien-aimée, l'inaccessible, « la danseuse aérienne que le poète voit descendre et monter l'escalier de cristal de la mélodie dans une vapeur de lumière sonore ». Amitié amoureuse poussée au paroxysme; passion idéale, passion qui, pour tout autre, eût été rebutante car ce fulgurant et durable amour, cette immense tendresse n'étaient point partagés. Accueillante hôtesse de la superbe propriété « de Saint-Jean » (dans les dentelures des Alpes, près de Genève), qu'elle avait reçue de son second mari, le prince Radziwill, elle était douce, plus indulgente que touchée. Carlotta pratiquait à ravir l'art de vieillir. Peut-être se sentait-elle vaguement honorée; ses réponses manquent de chaleur. Là encore, Gautier donna plus qu'il ne reçut. Carlotta (qui lui survécut près de trente ans) incarna la vie fantastique de ses songes. Pour elle, le poète pouvait penser que ses vers « étaient des cavaliers d'or qui galopent sur un pont d'airain ». Par elle, il était puni d'avoir écrit : « J'ai toujours préféré la statue à la femme, le marbre à la chair ! » Sa véritable nature cependant s'est trahie dans cette correspondance, qui oscille entre les truculences « hénaurmes » réservées à la Présidente et cette ferveur respectueusement sentimentale accordée à cette « fleur rare » qui toujours « rayonne et parfume », à Carlotta Grisi ! Elle fut son *Credo* d'amour. Tout change dans la légende d'un Gautier au cœur de pierre : « Je veux que le soleil entre partout et qu'il y ait le plus de lumière possible... » Vers cette lumière, il se tourna une dernière fois, quelques jours avant sa mort : « Je veux me remettre à écrire. » Sur la feuille apportée, il traça ces quelques mots d'une écriture tremblée : « Ma chère *Carolotta.* » Il avait écrit *Carolotta* au lieu de Carlotta. Il s'en aperçut, posa la plume et froissa le papier. « Je veux me remettre à écrire

lisiblement, à peu près dans la grosseur du « neuf » d'imprimerie. » Ce fut, d'après Émile Bergerat, ce mot *Imprimerie* le dernier qui sortit de sa plume. Étonnant réflexe de chroniqueur qui toute sa vie avait livré, à l'heure dite (et lisible pour les typos) la copie dont on « crève ». Carlotta Grisi n'a jamais reçu cette lettre d'amour — la plus belle — celle à laquelle un poète peut rêver toute une vie : « Ma chère Carolotta... » Ultime revanche du chroniqueur aux travaux forcés ! L'ébauche de l'ultime envoi du chevalier au gilet rouge est une pensée dédiée. Il n'était pas nécessaire qu'il écrivît autre chose. « Ma chère Carolotta. » Il s'était libéré, comme l'Antony du répertoire brâmant son droit absolu à l'amour. Cher Gautier, enfin retrouvé à la fin du voyage au bout de la nuit des hommes. Cher Gautier, amant éperdu des yeux de violette de la première danseuse d'Europe. Cher Gautier, enfin libéré... Il avait la terreur d'être laid dans l'éternité. De fait, il ne parut jamais si beau que lorsqu'on le vit sur sa couche funèbre : sa tête aux traits figés était celle d'un Jupiter antique en sommeil. Désormais, il pouvait attendre. C'est le destin des poètes. Tardive est leur suprême récompense. Il savait bien, désormais, que dans l'éternité plus personne ne lui disputerait sa chimère : « Ma chère Carolotta... »

Pierre DESCAVES.

A Renduel

24 mai 1833

Célèbre libraire de l'Europe littéraire pour la France !

M. Hugo désirerait vous voir vous-même, en personne naturelle et non représentée par ambassadeur, pour conférer avec vous de l'insertion de l'article sur *Han d'Islande* que je lui ai remis dernièrement, et comme j'ai eu la paresse de voiturer ma charogne de votre côté, je vous fais tenir cette épître scellée de mon simple sceau de cire rouge et vous souhaite cordialement le bonsoir.

A Renduel

Place Royale, 22 octobre 1833

Mon très cher,

J'ai été chez vous hier pour vous demander de l'argent, car je crois que vous m'en devez encore un peu, si cela vous est égal, et la chose m'a paru si indécente à dire que je ne l'ai pas dite, sentant que cela est tout à fait de mauvais goût et qu'il vaudrait autant faire l'éloge du roi-citoyen.

Mais le fait est qu'il y a marée basse dans mes poches et vous m'obligeriez de m'allonger quelque menue monnaie.

Votre très dévoué noircisseur de blanc qui ne fait guère son métier.

Je pense que le gaillard qui vous porte ma lettre n'est pas un voleur. Si vous avez du reste de l'argent, vous pourriez le lui donner et il est à peu près certain qu'il me le rapportera. Il répond au nom de Samuel et il est infiniment sérieux.

A Renduel

Ce 28 décembre (1833)

Mon cher Lovelace,

Voici une stalle d'orchestre, je prétends que vous m'en ayez la plus grande reconnaissance; je n'ai pas de billets pour ainsi dire et je mets dehors pour vous un de mes plus intimes amis, et une dame qui m'arracherait probablement les yeux si elle se doutait que j'ai la place que je lui refuse et que je la donne à un autre.

Vous devez cela à la belle conduite que vous avez tenue hier en m'envoyant de l'argent avec aisance et facilité. Je vous jure que j'aurais été sans cela furieux aujourd'hui contre vous et que je me serais plutôt empalé moi-même que de vous octroyer un billet, eût-ce été un billet de soixantième galerie.

A ce soir. Je vous aime de tout mon cœur.

A X...

1835

Vous me demandez ce que devient Paris. Les rues ont toujours des maisons de chaque côté, avec un ruisseau au milieu ; les journaux quotidiens paraissent tous les jours ; les femmes sont laides, les hommes sont bêtes ; Lassailly a le nez de travers et Gérard part pour l'Allemagne, pays qui a beaucoup de charmes pour lui à cause des quatre sauces avec lesquelles on sert le bouilli ; je ne vais pas en Perse parce que mes bottes sont percées, mais j'irai en Alger, comme dit Monsieur Racine, voir si les Arabes ont le pouce du pied plus séparé des autres doigts que les Européens. Je vous dirai bien qu'on va donner un nouvel Opéra, mais cela vous est parfaitement égal et à moi aussi ; nous avons les mêmes doctrines en musique comme en bien d'autres choses, quoique vous m'accusiez de plusieurs griefs plus ou moins monstrueux, dans la charmante petite lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire du fond de votre ermitage. — Je vous jure que je vous préfère au plus beau site du monde et que je vous aime mieux qu'un buffet sculpté ou qu'une assiette de Palissy. — Vous savez bien que je n'ai jamais fait grand cas du paysage et qu'un rayon de vos yeux, un mot de votre cœur m'ont toujours paru préférable à tout. Que diront donc nos ennemis si nos amis eux-mêmes nous calomnient? Vous qui êtes cependant bien indulgente pour moi, vous ne laissez pas de dire comme les autres que j'ai

le cœur sec ! Vous avez moins le droit de le dire que personne, car je l'ai, à votre endroit, plus fondant que beurre à la broche et toutes les fois que l'occasion de parler de vous se présente je le fais avec des admirations superlatives et des enthousiasmes merveilleux. — J'ai beaucoup de sensibilité parce que j'en ai peu dépensé jusqu'à présent, et que je l'ai réservée pour ceux qui en étaient dignes. Les philanthropies générales me déplaisent; je ne demande pas l'abolition de la traite des noirs mais je traite bien le mien, seulement je voudrais bien savoir où il est; voici trois jours que je ne l'ai aperçu. — Avez-vous vu la mer? Que vous en semble, poésie à part? C'est un élément assez ennuyeux, et j'espère que vous en aurez bientôt assez. La Place Royale vaut mieux, surtout quand vous y êtes.

J'embrasse avec dévotion le petit bout de votre pantoufle.

A Eugène de Nully

1835

Mon cher Eugène, que fais-tu là-bas dans ta boutique africaine? Les lettres que tu adresses à tes aïeux sont pleines de détails de cuisine fort intéressants, mais cela manque un peu de liberté et d'intimité. Y a-t-il des...? Chie-t-on le long des murs ou tout en haut des minarets, comme cela se pratique à Venise où le jeune Loubens nage dans des flots de m... et de poésie? Ecris-moi une petite pancarte particulière où tu m'éclairciras

sur tous ces points importants que les pudiques voyageurs laissent habituellement dans l'ombre. Parmi ces nobles insectes dont tu parles, punaises, puces, poux, cousins, tiques, moustiques, le morpion est-il indigène ou transplanté? Tu devrais bien puisque tu es en Afrique tâcher de c... quelque négresse; cela te ferait plaisir et à elle aussi. Je t'irai voir incessamment et pour ce, j'entasse liard sur liard. Je travaille à la *Chronique de Paris*, qui est maintenant dirigée par Balzac, qui est un bon gros porc très plein d'esprit et très agréable à vivre. Je fais le salon dans le *Cabinet de Lecture*, et je dirige conjointement avec cet honnête Lassailly un petit journal inédit intitulé l'*Ariel*. On voit que je suis dans l'ouvrage jusques au cou. Je gagne le plus d'argent que je peux afin de voler à ton perchoir mauresque et de faire connaissance avec ton odalisque A'hama, dont le nom me paraît tout à fait appétissant. Tâche de ne pas te faire couper le col par les Kabyles ou les Bédouins, ou du moins ne le fais qu'après ma visite. Il vient de paraître un sale poème de Quinet sur Napoléon; c'est une merdiana sur la plus grande échelle, et la confession d'un Enfant du siècle par de Musset, qui n'est pas aussi drôle qu'on aurait pu le croire d'abord. Ma pauvre Ninette-Ninon Cidalise est très malade, très malade et j'en suis très affligé, car j'ai eu beaucoup de plaisir avec elle, et je crains fort de ne plus en avoir, au contraire. Envoie-moi quelques pots de couleur locale, je ferai des nouvelles algériennes et turques pour la *Chronique*, et ce sera bouffon, des choses domestiques et familières, tu m'obligerais beaucoup. Si tu veux, en revanche, je t'enverrai des descrip-

tions de la rue Saint-Honoré et de la place Maubert. As-tu la foire, ô grand homme?

Tout à toi, et à bientôt.

A Barthélemy Hauréau

Lundi 25 janvier 1836

Mon cher Tribun, je te demande une faveur très précieuse, — c'est trois ou quatre heures du temps que tu emploies au bonheur de l'humanité — il s'agit de venir poser chez Louis Boulanger, dans le triomphe du poète inutile. — Cela ne servirait peut-être pas à la synthèse de l'histoire et au développement de l'idée présidentielle, mais cela servirait à Boulanger et me ferait le plus grand plaisir. Tu aurais la bonté d'ôter le bonnet rouge montagnard dont tu affubles ta blonde tête angélique, et l'on t'affûtera un clairon au bec comme un trompetteur du jugement dernier. Passe chez moi le plus tôt que tu pourras et je te mènerai dans l'antre du susdit Cacus.

Adieu cher mangeur de rois,
adieu adorable buveur de sang.

P.-S. — *L'orchestre jouera la Marseillaise, le Chant du départ, la Carmagnole et autres airs vertueux pendant la séance.*

A Nadar

1836

Cher Nadar, seul Nadar sans succursale opérant dans un jardin, ta dite photographie fantastique se trouve en tête de la « Couronne de bluets », avec une eau-forte de moi.

Tout cœur avec toi.

A Victor Hugo

Paris, 18 février 1836
(Mercredi des Cendres)

Poète souverain,

J'ai été hier chez vous tout expressément pour vous demander quelque chose, et avec vos diaboliques histoires de guillotine, dont j'ai encore le froid derrière le col, vous me l'avez fait oublier entièrement : j'en ai gardé toute la nuit une figure aussi effarée et morose que si j'avais eu la tête prise dans la fatale lunette et j'avais l'air si démesurément lugubre que toutes les « tinettes » de l'endroit m'ont demandé si j'étais amoureux. A quoi j'ai répondu : « Au contraire ».

La chose était donc de vous dire d'appuyer autant que possible ce pauvre diable de Préault, qui se meurt de crainte de n'être pas reçu, auprès

marche. Le volume est en bon chemin, il faut le mener à bout [.....]. Un succès ne se fait pas comme cela, que diable ! Vous devriez être dans les antichambres des journalistes.

Tout à vous, canaille, Adiusas.

P.-S. — *Il me faut douze exemplaires ou la mort.*

A Madame Victor Hugo

Novembre 1838

Madame, serait-ce pas trop abuser de votre charmante bonté que de vous demander encore deux billets de Ruy Blas — stalles de galerie ou de balcon.

Si vous faites cela Théophile Gautier
Qui professe pour vous un dévouement entier
En toute occasion ou secrète ou publique
S'engage à vous servir comme un bon domestique.

J'espère bientôt aller me prosterner devant vos splendeurs et vos rayonnements — Mettez pour moi mes adorations sur l'autel du maître.

A Honoré de Balzac

1839

Mon cher Ami,

D'abord, mille remerciements de votre charmante obligeance; puis mille excuses pour ne pouvoir aller aux Jardies. Le sacro-saint copie n'est pas achevé. Venez pâturer un matin. En tout cas, à demain, où vous savez.

A Victor Hugo

Paris, 15 janvier 1842

O Maître,

Le Rhin chevelu pourra-t-il envoyer une de ses branches jusqu'à moi? Il est vrai que c'est assez difficile aux fleuves de remonter sur les montagnes, et j'habite sur les hauts lieux, à mi-chemin du docteur Blanche!

Votre très humble disciple et ami.

Lettre à Hetzel

[sans date 1842]

Mon cher Hetzel,

Je suis venu te voir et naturellement je ne t'ai pas trouvé. A ta boutique on m'a dit que tu étais au Cardinal, au Cardinal on m'a dit que tu étais

à ta boutique : je reviens, tu sors à l'instant, même aimable chance ! — J'ai vu le Girardin, il consent à la chose ! — je ferai passer cela à la première occasion, seulement donne-moi les deux cents livres tout de suite, lundi ou mardi au plus tard, je suis pané et très pané. Je viens de payer à Gillet deux cent cinquante-cinq francs soixante-douze centimes pour les frais de ces horribles billets que Dieu confonde. Pour lors je n'ai pas le sol, ce qui ne veut pas dire que j'ai des louis : — à *la Presse* pas moyen de rien demander. On paye jeudi les douze cent cinquante francs du premier billet souscrit par le père Roux à Gillet pour me libérer. — Tu vois, mon vieux, que ce n'est pas drôle.

Tout à toi.

Que cette copie retombe sur la tête du vagabond.

A Eugène de Nully

1842

Mon cher Eugène,

Désespérant de te trouver, je t'assigne un rendez-vous pour lundi à 5 heures du soir, chez toi. J'ai été six fois à ton perchoir, mais tu étais déjà déjuché; ce matin je me suis mis en route avant l'aube; il y avait déjà une heure que tu étais parti, ô le plus fugitif de tous les gens qui savent l'arabe ! tu n'étais pas au café Desmares. Dis-moi les rues où tu passes et j'irai t'y attendre debout, sur une patte, comme un héron désillusionné. Au moins, quand tu étais en Afrique,

Prosper venait me dire si tu étais mort ou en vie; on a bien raison de dire que le vrai désert est Paris. J'ai plusieurs choses et beaucoup d'autres à te dire.

Adieu très cher ! à lundi, si cela ne te dérange pas.

A Gérard de Nerval

25 juillet 1843

J'aurais bien voulu, mon cher Gérard, t'aller rejoindre au Caire, comme je te l'avais promis; tu n'as pas de peine à le croire : j'aimerais mieux me promener en devisant avec toi au bord du Nil, dans les jardins de Schoubrah, ou gravir la montagne de Mokattam, d'où la vue est si belle, que de polir de la semelle de mes bottes les différentes espèces de bitume et d'asphalte qui s'étendent depuis la rue Grange-Batelière jusqu'à la rue du Mont-Blanc. Mais quel est l'homme qui fait ce qu'il veut, excepté toi peut-être? Comme don César de Bazan, tu vois des femmes jaunes, noires, bleues, vertes; tu vois des ibis et des rats de Pharaon, homme heureux ! Moi, je n'ai pas quitté Paris, mille soins m'ont empêché; on a toujours à la patte quelque fil invisible qui se fait sentir au moment où l'on va s'envoler; sans compter le feuilleton, tonneau des Danaïdes où il faut verser chaque semaine une urne de prose, et la page à finir, et la page à commencer, et l'espoir trompé chaque jour, et tous les chers ennuis dont la vie est faite. Enfin, je suis resté, et, ne pou-

vant te suivre, je me suis fait construire un Orient et un Caire, rue Lepelletier, à l'Académie royale de musique et de danse, à dix minutes de chemin de chez moi.

On n'est pas toujours du pays qui vous a vu naître, et, alors, on cherche à travers tout sa vraie patrie; ceux qui sont faits de la sorte se sentent exilés dans leur ville, étrangers dans leurs foyers, et tourmentés de nostalgies inverses. C'est une bizarre maladie : on est comme des oiseaux de passage encagés. Quand arrive le temps du départ, de grands désirs vous agitent, et vous êtes pris d'inquiétudes en voyant les nuages qui vont du côté de la lumière. — Si l'on voulait, il serait facile d'assigner à chaque célébrité d'aujourd'hui non seulement le pays, mais le siècle où aurait dû se passer son existence véritable : Lamartine et de Vigny sont Anglais modernes; Hugo est Espagnol-Flamand du temps de Charles Quint; Alfred de Musset, Napolitain du temps de la domination espagnole ; Decamps, Turc asiatique; Marilhat, Arabe; Delacroix, Marocain. On pourrait pousser fort loin ces remarques, justifiables jusque dans les moindres détails, et que viennent confirmer même les types de figure. — Toi, tu es Allemand; moi, je suis Turc, non de Constantinople, mais d'Egypte. Il me semble que j'ai vécu en Orient; et, lorsque, pendant le carnaval, je me déguise avec quelque cafetan et quelque tarbouch authentique, je crois reprendre mes vrais habits. J'ai toujours été surpris de ne pas entendre l'arabe couramment; il faut que je l'aie oublié. En Espagne, tout ce qui rappelait les Mores m'intéressait aussi vivement que si j'eusse été

un enfant de l'islam, et je prenais parti pour eux contre les chrétiens.

Dans cette préoccupation de l'Orient, un jour de pluie grise et de vent aigre, j'avais commencé, par réaction sans doute, je ne sais quoi, comme un petit poème turc ou persan; et j'en avais déjà écrit vingt vers, lorsque cette idée judicieuse me tomba du plafond, que, si j'en écrivais davantage, personne au monde ne les lirait sous aucun prétexte. Les vers sont la langue des dieux, et ne sont lus que par les dieux, au grand désespoir des éditeurs. Je jetai donc mes strophes dans le panier aux ébauches, et, prenant un carré de papier, je confiai mon sujet aux jolis petits pieds qui, de quatre lignes d'Henri Heine, ont fait le dernier acte de *Giselle*.

Voici à peu près quelle avait été ma fantaisie, à laquelle je n'attache, d'ailleurs, aucune importance; chaque bouffée d'opium, chaque cuillerée de hachich en fait éclore de plus belles et de plus merveilleuses.

Dans l'intérieur d'un harem aux colonnettes de marbre, aux pavés de mosaïque, aux murailles découpées comme des guipures, au milieu des parfums s'élevant en nuages, des jets d'eau retombant en rosée de perles, un jeune homme beau, riche comme un prince des *Mille et une Nuits*, rêve nonchalamment, le coude noyé dans la crinière d'un lion, le pied posé sur la gorge d'une de ces Abyssines dont la peau est toujours froide, même lorsque souffle le vent de feu du désert : — une espèce de don Juan oriental, arrivé au bout des voluptés et non pas des désirs ! [.....]

Chrétien, il eût été un grand peintre; mais,

dans une religion qui ne permet pas la reproduction de la figure humaine, de peur d'idolâtrie, il ne peut fixer ses rêves que par des tableaux réels. Dans ce sérail unique, se trouvent réunis tous les types de la perfection féminine : la Géorgienne aux formes royales, la Grecque au profil droit découpé en camée, l'Arabe pure et fauve comme un bronze, la Juive à la peau d'opale, inondée d'opulents cheveux roux, l'Espagnole fine et cambrée, la Française vive et jolie, cent chefs-d'œuvre vivants que signeraient Phidias, Raphaël, Titien. [.....]

Qu'est-ce que le corps sans l'âme, la lampe sans la lumière, la fleur sans le parfum? Qu'importe au triste Achmet que les plus belles odalisques se roulent de désespoir sur les peaux de tigre? que la cadine trouble de ses pleurs dans l'eau du bassin le reflet de son charmant visage? Il reste froid au milieu de l'amour qu'il inspire. [.....]

La matière le rebute et le fatigue. Comme tous les grands voluptueux, il est amoureux de l'impossible; il voudrait s'élancer, dans les régions idéales, à la recherche de la beauté sans défaut; l'ivresse ne lui suffit pas, il lui faut l'extase; à l'aide de l'opium, il tâche de dénouer les liens qui enchaînent l'âme au corps; il demande à l'hallucination ce que la réalité lui refuse. [.....]

La terre, symbolisée par Achmet, tend les bras vers le ciel, qui la regarde tendrement par les yeux d'azur de la Péri. — En effet, si les mortels ont, depuis les temps les plus reculés, rêvé des unions divines, le ciel, dans l'immortel ennui de ses félicités, a souvent cherché des distractions sur la terre. C'est une si belle chose d'aimer, de souffrir, de briller un instant et de disparaître

pour toujours, que les anges désertaient le paradis et descendaient ici-bas pour avoir commerce avec les filles des hommes; toutes les mythologies ne sont pleines que de cela. [.....]

La matière se plaint de la pesanteur de ses Chaînes, de la corruptibilité de ses formes, elle aspire à l'idéal, à l'infini, à l'éternel. — L'esprit, au contraire, dans sa mélancolie abstraite, désire la sensation, l'émotion, la douleur même; il s'ennuie de n'avoir point de corps, le besoin du sacrifice et de la passion le tourmente. [.....]

Achmet et la Péri, c'est-à-dire la matière et l'esprit, le désir et l'amour, se rencontrent dans l'extase d'un rêve, comme dans un champ neutre; ce n'est que lorsque les yeux du corps sont endormis que les yeux de l'âme s'éveillent. Les liens charnels sont dénoués, et le monde invisible se révèle, les esprits du ciel descendent, ceux de la terre montent, et des unions mystérieuses s'accomplissent dans un vague crépuscule où l'on pressent déjà l'aurore du jour éternel. [.....]

Il ne suffit pas d'avoir vu l'esprit vêtu de ce blanc de neige et de flamme qui caractérise les apparitions sur le Thabor symbolique; il faut encore le reconnaître dans ses incarnations, sous les humbles voiles de la chair, sous l'enveloppe fragile et périssable. Après l'avoir compris par le cerveau, il faut le comprendre par le cœur : le désir n'est rien sans l'amour; cette essence aérienne va emprunter un corps : celle que vous aurez aimée à l'état de péri, il faut l'aimer à l'état de femme, sans ailes, sans couronne, sans puissance. [.....]

Sacrifiez-vous pour l'esprit comme l'esprit se

sacrifie pour vous; quittez la terre comme il a quitté le ciel, et, de la réunion de ces deux dévouements naîtra l'ange complet, c'est-à-dire un être dont chaque moitié aura renoncé à son bonheur pour le bonheur de l'autre; l'égoïsme de l'âme et l'égoïsme de la matière sont vaincus, et de ce double anéantissement résulte la félicité suprême. — La terre est le rêve du ciel, le ciel le rêve de la terre, telle est l'idée fondamentale de ce poème tourné en ronds de jambe. [.....]

Je vais te donner quelques détails sur le ballet qu'on représente à l'Académie royale de musique, et cela, sans que ma modestie en souffre le moins du monde, car *la Péri* est l'œuvre de Corally et de Burgmuller, de Carlotta et de Petitpa, et je puis en parler avec éloge comme d'une chose qui m'est totalement étrangère.

Et d'abord, je te remercie beaucoup des détails locaux que tu m'as envoyés et qui ne me sont arrivés que lorsque mon siège était fait; mais comment diable aurais-je placé parmi les comparses de l'Opéra ces Anglais vêtus de caoutchouc, avec des chapeaux de coton piqué et des voiles verts pour se préserver de l'ophtalmie; ces Français étranges, portant fièrement et en guenilles les modes de 1816; ces Turcs ridicules, accoutrés de l'uniforme de Mahmoud en polonaises à brandebourgs et en tarbouch enfoncé jusqu'aux yeux? Le costume des femmes fellahs, que tu dis si gracieux, et qui consiste en une tunique fendue des deux côtés, depuis l'aisselle jusqu'au talon, n'aurait guère pu être réalisé qu'avec des modifications qui lui auraient ôté tout son caractère. Cependant je crois, lorsque tu reviendras, que tu

seras content de la décoration du premier acte, qui représente une salle du harem d'Achmet. [.....]

Si tu as été dans les cafés des fumeurs d'opium et que tu aies fait tomber la pâte enflammée sur le champignon de porcelaine, je doute que, devant tes yeux assoupis, il se soit développé un plus brillant mirage que l'oasis féerique exécutée par MM. Séchan, Diéterle et Despléchin, qui semblent avoir retrouvé la vaporeuse palette du vieux Breughel, le peintre du paradis. Ce sont des tons fabuleux, d'une tendresse et d'une fraîcheur idéales; un jour mystérieux, qui ne vient ni de la lune ni du soleil, baigne les vallées, effleure les lacs comme un léger brouillard d'argent, et pénètre dans les clairières des forêts magiques. [.....]

Au second acte, quand le rideau se lève, tu verras, du haut d'une terrasse, le Caire à vol d'oiseau, et tu ne voudras jamais croire que MM. Philastre et Cambon n'ont pas été en Egypte. La forteresse, la mosquée du sultan Hassan, les frêles minarets qui ressemblent à des hochets d'ivoire, les coupoles d'étain et de cuivre qui reluisent çà et là comme des casques de géant, les terrasses surmontées de cabinets de cèdre, puis, là-bas, tout au fond, le Nil débordé et les pyramides de Giseh perçant de leur angle de marbre le sable pâle du désert; rien n'y manque, c'est un panorama complet. Je ne sais trop ce que j'aurais vu de plus en allant là-bas moi-même. [.....]

Le principal dans un ballet, qu'il soit écossais, allemand ou turc, c'est la danse, et jamais ballet n'a été plus heureux sous ce rapport que celui de *la Péri:* le pas du songe a été, pour Carlotta, un véritable triomphe; lorsqu'elle paraît dans cette

auréole lumineuse avec son sourire d'enfant, son œil étonné et ravi, ses poses d'oiseau qui tâche de prendre terre et que ses ailes emportent comme malgré lui, des bravos unanimes éclatent dans tous les coins de la salle. Quelle danse merveilleuse ! Je voudrais bien y voir les péris et les fées véritables ! Comme elle rase le sol sans le toucher ! On dirait une feuille de rose que la brise promène : et pourtant, quels nerfs d'acier dans cette frêle jambe, quelle force dans ce pied, petit à rendre jalouse la Sévillane la mieux chaussée ; comme elle retombe sur le bout de ce mince orteil ainsi qu'une flèche sur sa pointe !

A la fois correcte et hardie, la danse de Carlotta Grisi a un cachet tout particulier ; elle ne ressemble ni à Taglioni, ni à Elsser ; chacune de ses poses, chacun de ses mouvements est marqué au sceau de l'originalité. — Etre neuf dans un art si borné ! — Il y a dans ce pas un certain saut qui sera bientôt aussi célèbre que le saut du Niagara. Le public l'attend avec une curiosité pleine de frémissement. Au moment où la vision va finir, la Péri se laisse tomber du haut d'un nuage dans les bras de son amant. Si ce n'était qu'un tour de force, nous n'en parlerions pas ; mais cet élan si périlleux forme un groupe plein de grâce et de charme ; on dirait plutôt une plume de colombe soutenue par l'air qu'un corps humain qui se lance d'un plancher ; et ici, comme en bien d'autres occasions, il faut rendre justice à Petitpa : comme il est dévoué à sa danseuse ! comme il s'en occupe ! comme il la soutient ! Il ne cherche pas à attirer l'attention sur lui, il ne danse pas pour lui tout seul ; aussi, malgré la défaveur qui s'attache aujour-

d'hui aux danseurs, est-il parfaitement accueilli du public. Il n'affecte pas cette fausse grâce, cette mignardise ambiguë et révoltante qui ont dégoûté le public de la danse masculine. Même plein d'intelligence, il remplit toujours la scène et ne dédaigne pas les plus minces détails; aussi son succès a-t-il été complet, et il peut s'attribuer une part des applaudissements soulevés par cet admirable pas de deux, qui, dès à présent, prend place à côté du pas de *la Favorite* et du pas de *Giselle*. [.....]

Si tu savais avec quel chaste embarras Carlotta se débarrasse de son long voile blanc; comme sa pose, alors qu'elle est agenouillée sous les plis transparents, rappelle la Vénus antique souriant dans sa conque de nacre; quel effroi enfantin la saisit lorsque l'abeille irritée sort du calice de la fleur! comme elle indique bien les espoirs, les angoisses, toutes les chances de la lutte! comme la veste et l'écharpe, et le jupon où l'abeille cherchait à pénétrer, s'envolent prestement à droite, à gauche, et disparaissent dans le tourbillon de la danse : comme elle tombe bien aux genoux d'Achmet, haletante, éperdue, souriant dans sa peur, plus désireuse d'un baiser que des sequins d'or que la main du maître va poser sur le front et sur le sein de l'esclave!

Si mon nom ne se trouvait pas sur l'affiche, quels éloges je te ferais de cette charmante Carlotta! J'ai vraiment regret d'avoir fourni quelques lignes de programme qui m'empêchent d'en parler à ma fantaisie; ma position est embarrassante. Si tu étais là, tu m'épargnerais cette peine; mais je ne peux pas aller prendre un feuilletoniste au coin pour faire cette besogne. Je suis obligé de me cri-

tiquer moi-même, et j'avoue que, si je me disais la moindre chose désagréable, je m'en demanderais raison sur-le-champ. Je suis très chatouilleux à cet endroit, et laisse à mes amis, qui s'en acquitteront parfaitement, le soin de relever les fautes de l'auteur. [.....]

A Ernesta Grisi

Paris, 11 avril 1844

Viens donc me voir. Le plus tôt sera le mieux. Pauvre chatte, ta lettre m'a troublé et touché plus que je ne saurai dire; elle est bonne, naïve et dévouée comme toi. Tu as un cœur charmant...

A Victor Hugo

Février 1845

Mon cher Maître,

On élève à Chartres une statue au général Marceau. Ce travail sera confié à notre ami Préault. Lamartine a souscrit ainsi que plusieurs personnages recommandables, votre nom ferait un merveilleux effet sur la liste. C'est M. Noël Parfait qui est chargé de la direction de la chose. Noël Parfait est mon camarade et collaborateur, accueillez-le amicalement. Il vous est tout dévoué.

Votre humble et fidèle.

A sa famille

Alger, 15 août 1845

Chers parents de tout sexe et de tout âge,

Je vous écris peu de mots, mais ils sont bons. Je pars pour la France, le 29 août, de Stora, après avoir visité Constantine et, à peu près tout ce qu'il est possible de voir dans ce pays sans se faire couper le col.

J'ai de quoi faire un bon volume qui ne sera pas inférieur, je crois, au *Voyage en Espagne*. Par un hasard singulier, j'ai rencontré ici des peintres de connaissance, de sorte que les illustrations du bouquin sont toutes faites.

Maman sera rétablie complètement quand je reviendrai : c'est le bouquet que j'attends d'elle pour l'anniversaire de ma naissance, que je passerai sur la mer, entre deux bleus.

O Lili ! Comme si ce n'était pas assez d'avoir un mulâtre pour père, tu vas avoir un Kabyle pour frère ; je n'ai plus d'autre blanc que le blanc des yeux.

O Zoé ! sois encore ébouriffée ; j'ai vu au bazar des gens qui faisaient de la passementerie, des tresses, du cordonnet, avec leurs pieds !

Sauf que je sue comme Eugène Sue lui-même qui n'a jamais sué, je me porte assez gaillardement à pied et à cheval. L'Algérie est un pays superbe où il n'y a que les Français de trop.

Un de mes admirateurs, maréchal des logis de

spahis, m'a donné à Oran une très belle peau de panthère. Ainsi voilà la peau arrivée. J'avais ce désir; il sera réalisé de la manière la plus inattendue et la plus invraisemblable, et doutez après cela de la force de projection de ma volonté !

La Croix de Berny est finie. Dieu soit loué ! Gérard m'a dit que mes morceaux avaient été remarqués; tant mieux, car le roman sentimental n'est guère dans mon genre; mais quand on a un état, il faut tout faire.

Je serai à Paris le 7 ou 8 septembre; réjouissez-vous à cette pensée délicate et triomphante. J'aurai le plaisir de dîner avec vous si vous n'avez pas de répugnance à vous mettre à table à côté d'un homme de couleur.

Je vous lèche le museau à tous.

A Victor Hugo

2 décembre 1845

Très cher Maître,

Buloz, sur quelques lignes de mon feuilleton où je parlais de Ruy Blas, s'est montré fort disposé à reprendre ce chef-d'œuvre au Théâtre-Français. Il m'a dit de vous parler à ce sujet. Je vous écris sauf à vous voir un de ces soirs pour ma volupté particulière. Ce serait une excellente chose sinon pour vous du moins pour les spectateurs.

Mettez-moi aux pieds de Madame.

A Hetzel

Mai 1846

Cher Hetzel,

Je suis pané et très pané. Fais-moi un billet de trois cents livres au 5 du mois prochain. Je le ferai escompter par mon père et je mettrai l'argent chez toi le 2 juin, jour où je touche mes capitaux à *la Presse.*

Je ne puis sortir; Dumas ayant manqué de parole, je suis obligé de boucher un trou de dix jours...

A Eugène de Nully

(Sans date) [1846?]

Mon cher Eugène,

Toi qui as toutes sortes de relations noires et cuivrées ne pourrais-tu pas trouver moyen de faire passer Francesco-Adolfo Fezalla Abdallah, mon ex-nègre, dans l'Algérie? Les divers jargons qu'il parle pourraient lui servir. Il ferait un guide-interprète très suffisant. Tu me rendrais service, car il ne veut pas s'en aller de la maison et y revient toujours, il me plairait beaucoup qu'il fût dans une autre partie du monde : si tu connais quelque officier qui ait besoin d'un domestique, recommande-le-lui; il n'a guère d'autres défauts que d'être ivrogne, paresseux et sale, ce qui est peu de chose.

Enfin contribue à ma délivrance, et je te serai reconnaissant en ce monde et dans l'autre.

Tout à toi.

A Eugène de Nully

(Sans date) [1846?]

Mon ami,

Ma fluxion s'étant augmentée au point de m'empêcher de sortir et même de parler librement à cause du gonflement de mes lèvres, il en résulte que je m'ennuie beaucoup et que je ne sais que faire. Tu m'as dit que tu avais les poésies de Sainte-Beuve; si tu pouvais me les prêter, tu me ferais le plus grand plaisir, cela m'aiderait à tuer le temps en attendant que je sois rétabli. Je compte sur ton obligeance.

Porte-toi mieux que moi. Adieu.

A Honoré de Balzac

29 juin 1847

Mon cher Maître,

Je suis tout à votre disposition pour samedi, et je ne doute pas que le coin où vous m'emmènerez ne soit un bon coin. J'irai à votre manoir vous prendre, sur les cinq heures, muni d'un appétit honnête et modéré, et nous causerons tant que vous voudrez de plusieurs choses et de beaucoup d'autres.

Tout à vous, et à bientôt.

Au rédacteur en chef du « Corsaire »

1847

Monsieur,

C'est une idée généralement reçue chez les directeurs de théâtre que les poètes n'ont point d'imagination et sont incapables de concevoir et d'ordonner le plan d'une pièce. Qui a pu faire naître cette étrange idée? Nous l'ignorons, mais elle existe. De là vient l'habitude d'adjoindre à l'homme de style un homme de charpente versé dans les trucs, les ficelles, et possédant à fond la science des planches. Le faiseur offre au littérateur une espèce d'armature en fil de fer, assez semblable à celle que les statuaires introduisent dans leur terre glaise pour la soutenir.

Il faut recouvrir ce squelette de scènes, de phrases, de mots jusqu'à ce qu'il prenne l'apparence d'un corps. Même à propos d'une œuvre aussi légère qu'une arlequinade, M. le Directeur du Vaudeville qui s'en rapportait complètement à moi pour l'exécution, tout hardi qu'il soit, ne crut pas devoir déroger à la coutume et jugea prudent d'aider mon inexpérience par l'habileté de M. Siraudin, jeune carcassier plein de mérite. J'ai exécuté le plus religieusement possible le plan tracé par cette main habituée aux difficultés de la scène, et je suis fâché de lire dans votre estimable journal qu'il est démontré *avec douleur*, à M. Paul Siraudin, *que* Pierrot posthume est une *œuvre froide, mal ordonnée, dont le haut style s'élève*

à peine au-dessus du répertoire des Funambules.

Sans m'arrêter à faire des chicanes de puriste sur cet *avec douleur*, qui appartient à la syntaxe de Bilboquet, je désirerais prouver que j'ai drapé de mon mieux le mannequin scénique de M. Paul Siraudin. Puisqu'il a parlé de gloire et de péril à propos de si peu de chose, il est bon que nos parts soient faites distinctement. Je vous envoie le scénario de M. Paul Siraudin, ainsi que la pièce versifiée par moi d'un bout à l'autre; j'aurais cru que cet homme de charpente aurait été content de son homme de style. En rémunération de son travail, M. Paul Siraudin touche la moitié des droits d'auteur, des billets et du prix de la pièce imprimée.

Quant à la question du nom et d'affiche, j'y suis resté totalement étranger. Pour moi, je me serais contenté très volontiers du plaisir de peindre anonymement d'après les cartons de M. Paul Siraudin comme un de ces obscurs élèves de Raphaël dont le labeur modeste se perd dans l'œuvre immense du maître.

Agréez, etc.

A Ernesta Grisi

Paris, 12 août 1849

Je ne sais pas si tu as bien fait de te baigner dans l'eau froide, je demanderai cela au Turgan, qui me tient bonne et fidèle compagnie. L'éreintement des feuilletons me sort un peu aujourd'hui;

mais j'irai me remettre au vert avec vous, mes bons amis, et m'étendre à côté de vous sur l'herbe, comme un lièvre forcé. Je suis content que ta voix revienne, puisque son absence est un chagrin pour toi; cher petit oiseau, tâche de rattraper ton ramage. Mais pas d'efforts surtout, laisse faire la nature.

Adieu, je te baise amoureusement sur toutes tes bouches et vais me remettre à mon feuilleton.

A Maxime du Camp

1849

Mon cher Maxime,

Je ne te trouve jamais et je te fais cette copie. — Voilà trois mois environ, peut-être bien quatre que j'ai promis au Marquis de Belloy l'insertion du petit poème suivant — Orpha — dont je te laisse le manuscrit. — J'aurais l'air d'un hideux blagueur s'il n'est pas inséré. — Je te laisse en même temps des vers de P. Blier. — Je voudrais bien te voir, te causer un peu de la revue.

A toi introuvable.

A Ernesta Grisi

Paris, octobre 1851

Chose adorée, il paraît que mes souhaits de bonheur pour toi ne sont pas exaucés, car jamais succès ne fut désiré plus ardemment que le tien. Mais si tu permets cette parole — livre-toi entièrement et ne crains pas de trop donner. Je mène une existence fort triste, je travaille et je m'ennuie. Tu me manques horriblement. Du Camp, Ozi, la Présidente sont charmants pour moi, ils m'invitent à dîner, viennent me voir et font tout ce qu'ils peuvent pour me distraire, mais tu sais que lorsque je suis dans mes mélancolies cela n'est pas facile.

A Maxime du Camp

Lundi, 13 décembre 1851

Mon cher Maxime,

Que puis-je vous écrire, sinon que je suis bassement jaloux de votre bonheur et que j'envie le sort de votre domestique? Je claque d'ennui et je me donne des coups de pieds au cul toute la journée pour ma lâcheté. Je devrais voler la Banque de France, assassiner quelque bourgeois, suriner un capitaliste et aller vous rejoindre, car on paye si peu les syllabes que ce serait le seul moyen.

Cliché B.N.

Théophile Gautier.
Autoportrait.

Cliché B.N.

MAGDELEINE DE MAUPIN.
Dessin par Théophile Gautier.

Louis a l'air de sa propre ombre sur les murs tant il s'embête, et sans les quatre mois d'Italie nous serions crevés comme des chiens, de rage, ou comme des Anglais, de spleen. On vit ici entre la double vase du ciel et de la terre, aussi crottés l'un que l'autre, avec des bourgeois étroniformes et plus laids encore en dedans qu'en dehors. — Il faudra décidément que je me fasse valet de chambre ou courrier d'un nabab ou d'un boyard, car le séjour d'un endroit quelconque m'est impossible et je ne peux plus vivre que sur les grands chemins. Je me sens mourir d'une nostalgie d'Asie Mineure et si je ne faisais quelques vers, je m'abandonnerais aux asticots, quoique je trouve la mort plus hideuse encore que le vie. Quand je songe que nous aurions pu nous trouver à Naples; quelle belle quadrinité cela aurait fait !

Mille compliments pour Flaubert. E... vous salue et le salue. Vous baiserez son pied à votre retour.

Adieu ou au diable à votre choix.

A Maxime du Camp

28 mars 1852

Cher Maxime,

Je te remercie non du service, mais de la grâce avec laquelle tu me l'as rendu et surtout de la dernière phrase de ton billet. Je l'ai mis dans mon coffre de laque comme une lettre d'amour, au tiroir des Italiennes, avec Carlotta, Ernesta et la

Mattéi, c'est-à-dire parmi ce que j'ai le plus aimé et ce que j'aime le mieux. — Tu es le seul homme admis dans cette boîte secrète.

A toi.

A Ernesta Grisi

Paris, 7 mai 1852

Gérard est parti pour Copenhague dans un état de cervelle assez peu rassurant, mais guéri physiquement, du moins en apparence. Un de mes bons amis de collège, Eugène de Nully, vient de mourir dans une maison de fous où il était enfermé depuis sept ou huit ans. Cela m'a fait beaucoup de peine, quoique la mort soit préférable à la folie. Quant à moi, ma cervelle tient bon et je crie un peu moins la nuit ma chanson de cauchemar. C'est heureux, puisque je ne t'ai plus là pour m'éveiller et me rassurer par de douces paroles; je diminue ma nourriture autant que je peux et je m'en trouve fort bien.

A Louis de Cormenin

1852

Mon cher Louis, je te remercie de ta bonne et charmante lettre quoiqu'elle contienne de mauvaises nouvelles; mais je n'ai pas plutôt relevé ma maison d'un côté qu'elle s'écroule de l'autre. Enfin, tout cela finira, il faut l'espérer. Tu as dû

recevoir deux feuilletons d'impressions de voyage, en voici deux autres. Le bateau du 5 en emportera six autres. Porte-les à Saint-Victor pour qu'il arrange la chose avec Dutacq, puisque le borgne Buloz intercepte la Presse. Il faut seulement qu'il garde ma copie sans faire paraître jusqu'à ce que je sois revenu et qu'il m'envoie l'argent de façon à ce qu'il m'arrive à Constantinople le 31 août. J'ai de quoi vivre abondamment jusque-là, mais il ne faut pas pourrir dans les pays étrangers. Il faut quinze jours pleins pour qu'une lettre arrive de Constantinople à Paris et réciproquement. Mon affaire est ainsi divisée sous le titre général de *Promenades d'été*... de Paris à Constantinople... Malte, Syra, Smyrne, la Troade, les Dardanelles, cinq feuilletons; Constantinople, dix feuilletons; le Bosphore comprenant les villages et les îles des environs, cinq feuilletons; en tout vingt que j'enverrai cinq par cinq à chaque départ, c'est-à-dire tous les dix jours. M'étant payé d'avance, on n'aura rien à voir là-dessus. La signora ne m'a écrit qu'une seule fois. C'est peu pour quelqu'un que j'aime tant et qui n'a pas de copie à faire. Mes parents ne m'ont pas écrit, ni Maxime non plus; toi seul m'es fidèle dans la nature entière. Quel triste voyage! D'abord, la signora n'est pas venue et elle reste à Paris où j'aurais pu la voir. Ensuite j'ai commencé à être malade en arrivant; puis c'est le tour d'E... qui est au lit, depuis une dizaine de jours et se lève aujourd'hui pour la première fois. Pour achever, l'on veut me couper les vivres. C'est dégoûtant, tu as bien dit le mot. Tu serais bien gentil de m'envoyer deux ou trois de mes volumes de vers par le prochain courrier. Il

faut que l'on m'envoie l'argent par le bateau qui part de Marseille le 21 août; il m'arrivera le 5 septembre et je partirai immédiatement pour la France. Tu vois que c'est grave. Mon quatrième envoi de copie arrivera à Paris le 18 ou le 19; le cinquième envoi, partant le 15 de Constantinople, le 31 août à Paris. Je joins à ceci un reçu de mille cinq cents francs.

Arrangez tout cela avec Saint-Victor que j'aime de tout mon cœur ainsi que toi. Tes feuilletons pétillent d'esprit. Pourquoi le nom d'Houssaye n'est-il plus sur la *Revue* comme fondateur-propriétaire?

Tout à toi.

A Aubryet

(Sans date) [1852]

Mon cher Aubryet,

Je ne puis aller à Saint-Quentin. La chose tombe un jour de feuilleton. Je vous envoie mon fils Théophile Gautier II que je vous prie d'accueillir amicalement. Il me rendra compte de la solennité. Je regrette de n'avoir pu faire les vers sur La Tour, mais je suis embourbé dans les besognes.

Tout à vous.

A Louis de Cormenin

Venise, 1852

Mon cher Louis,

Sois calme. Ta lettre chargée m'a suivi fort exactement à travers mes méandres et me rejoint heureusement à Venise.

Les cinq cents d'extraction si difficile me vont faire voler à tire d'aile vers la France, patrie des beaux-arts et des belles manières. Je te remercie *ex imo corde* de toutes les peines que tu prends pour moi. Je t'en sais un gré extrême, sachant ta pudeur et ta délicatesse enfantine dans les affaires de douille toujours si ennuyeuses et répugnantes. Ce que tu fais pour moi tu ne le ferais pas pour toi. Mais je ne pense pas comme Roqueplan que l'ingratitude est l'indépendance du cœur...

... Je serai à Paris dans la huitaine, sur le bienheureux boulevard de Gand, œil et nombril du monde. Je te serrerai la patte et tu me feras quatre-vingt mille questions à la minute...

Tout à toi.

Mille choses à Saint-Victor dont je reçois la lettre.

Aie la bonté de commander à Lemasquilier une redingote noire, un pantalon gris et un gilet montant boutonné droit. Je suis tellement en haillons qu'il me faudrait rester huit jours tout nu dans ma chambre pour attendre mes hardes.

A Ernesta Grisi

10 juillet 1854

Me voici arrivé à Munich à travers des flots de pluie qui n'ont cessé que pour reprendre de plus belle. Nous sommes installés, toute la bande, dans une maison particulière où nous payons chacun quarante sous par jour notre chambre et nous pâturons çà et là.

La ville est très curieuse et nous fournira beaucoup de copie; je t'enverrai le feuilleton que je commence demain pour *la Presse*, et bientôt l'autre pour *le Moniteur*. Cette lettre ne compte pas; elle te marque seulement que je suis en bon état et nullement mis en morceaux par les chemins de fer. Ecris-moi si tu as fait faire l'opération à Monstre vert, si elle a réussi, si tu as bien chanté, si tu vas avec Alice au Havre, etc., enfin tout ce que tu fais.

Moi, ma vie est simple : voir les tableaux et les églises et le soir au théâtre. Le directeur nous a très bien reçus. Le théâtre est très grand, plus grand que l'Opéra, mais un peu ennuyeux comme l'Odéon. Je regrette beaucoup que tu ne sois pas venue; tu me manques considérablement. Enfin, nous aurons peut-être plus tard assez de monnaie pour ne pas nous séparer. Je n'ai pas besoin de te dire que nous faisons très bon ménage avec le Saint-Victor. Quant aux Boissards, mâles et

femelles, tu les connais, nous allons bien ensemble.

Écris-moi à l'adresse suivante, à Munich :

M. Théophile Gautier, chez M. le Comte Poninsky, chambellan de Sa Majesté le roi de Bavière.

Cette adresse est farce, mais ce sont des Polonais râpés qui louent des chambres pour se faire un peu de douille...

A Ernesta Grisi

16 juillet 1854

Chère âme,

Je suis allé à la poste, mais l'âne allemand, la *boutta tedesca* ne m'avait pas compris et je n'avais pu avoir la lettre. Je t'envoie le reçu, s'il en est temps encore, et je te demande pardon de cette négligence involontaire. J'ai été bien touché de la façon héroïque dont ce brave petit Monstre vert a supporté son opération. Dis-lui que je vais à Nuremberg, une ville qui n'est qu'une grande fabrique de joujoux, et que je lui apporterai un village très joli; j'ai acheté un coucou de la Forêt-Noire, en bois sculpté, qui représente un chalet, c'est très gentil.

Je suis échiné à force de voir des tableaux, des galeries, des églises, des spectacles et de courir les rues... Mon succès à l'Odéon m'a rempli de joie. Dis-moi s'il y a eu assez pour le feuilleton de *la Presse*. On ne reçoit ici, en fait de journaux français, que *les Débats* et *le Moniteur*. [...]

A Mademoiselle Siona Lévy

1855

Mademoiselle,

J'ai vu Mme de Girardin lundi à l'Opéra, elle m'a dit qu'elle serait enchantée de vous entendre mercredi soir à 9 heures; transportez-vous donc, avec votre mère, dans ce temple grec, qui a l'air bâti tout exprès pour la Muse tragique. Il n'y aura que trois ou quatre intimes, ce sera la répétition de la grande soirée. Excusez-moi de ne vous avoir pas avertie plus tôt. Je voulais vous aller dire hier cette nouvelle moi-même, mais j'ai été retenu par mille fâcheux.

Agréez, Mademoiselle, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

Ce mercredi

P.-S. — Mercredi veut dire *aujourd'hui.*

Pour Siona Lévy,

Enfant, doublement applaudie,
Tu chantes et tu fais des vers,
Et ton masque de tragédie
Est couronné de lauriers verts.

A Nadar

Juin 1856

Mon cher Nadar,

Je t'abandonne ma tête pour en faire tout ce que tu voudras. Ma dignité ne sera nullement blessée de l'exposition de ma hure; seulement, fais-moi très hideux pour que ma charge n'ait pas l'air d'un portrait et que cette boule de carton ne soit pas prise pour mon buste.

Tout à toi.

A Ernesta Grisi

Paris, le 8 novembre 1856

A propos de *la Présidente*, elle a eu à la première représentation de Bouilhet, un succès de ridicule. Elle s'était grotesquement coiffée d'un dôme, affreux couvercle de cuvier, couleur chocolat avec plumes, rubans, et autres fanfreluches extravagantes. Je crois qu'elle avait réussi à se rendre laide, chose difficile pourtant...

A Gustave Flaubert

1856

Mon cher Flaub,

Fais recopier le fragment d'Appolonius de Thyane et envoie-le vivement à Ducessois, afin qu'on ait le temps de le composer et d'avoir ton

épreuve corrigée. Il est bon de faire écrouler d'énormes plâtras sur la tête des bourgeois stupides, et cela sans interruption. Jamais trop de cul, disait Robespierre, la margoulette fracassée. Jamais trop de métaphores ! Voilà ma devise. Tout à toi. Une poignée de main au Bouilhet.

A Ernesta Grisi

Paris, 19 novembre 1856

J'ai vu avec chagrin que tu avais été enrhumée. Ce ne m'étonne pas. Nice doit être le climat le plus malsain de la terre puisque tous les imbéciles, maniaques, poussifs et touristes, y font pousser l'affaire. Il n'y a pas de pays plus agréable que Paris, comme température, surtout dans la mauvaise saison. Soigne-toi bien, chère mignonne, ne gèle pas trop et achète des nattes. Pour l'argent, écris-moi comment il faut te le faire parvenir. Je t'enverrai deux cents francs aussitôt que tu m'auras indiqué la manière la plus sûre de l'adresser.

A Ernesta Grisi

30 décembre 1856

... Cela m'attriste un peu, je l'avoue, et il faut tout le respect que j'ai pour ta liberté pour te laisser ainsi loin de la maison. Mais tu as aussi ton idéal d'artiste et je comprends que tu veuilles

faire usage de ton talent. Maintenant mes affaires sont arrangées de façon à te rendre l'existence agréable et facile, sans ces laides préoccupations d'argent qui gâtent tout. Tu seras heureuse dans ton nid, aussitôt que tu voudras y revenir à côté de moi et de nos chères petites. J'approuve ton idée d'aller à Milan et je t'aiderai dans l'exécution de ce projet; en attendant, pour tes étrennes, permets-moi de t'offrir ce pauvre petit billet de cent francs; j'aurais voulu qu'il fût double ou triple, mais tu sais combien est lourde la maison, même avec la plus stricte économie, et d'ailleurs il n'y a que quinze jours que je suis à l'*Artiste* et que je touche la monnaie des deux caisses. Le Jour de l'An est une occasion de pillage sous prétexte de gratification à un tas de galapias, et le terme approche pour vous refaire. Mais n'aie aucune inquiétude, on suffira à tout.

Je suis si occupé par mes deux journaux et mon roman (je le continue à travers tout), que je n'ai plus une minute à moi. Mon existence, comme personne, est supprimée; je ne suis plus qu'une plume à trois becs...

A Maxime du Camp

Juillet 1858

Mon cher Max,

J'ai accepté hier ta gracieuse invitation, j'avais oublié que je dînais précisément chez la Présidente, avec Ernest pour aller ensuite à la répétition géné-

rale de Sacountalla. Contremande tes fricots et viens avec la belle Saba. Je t'annoncerai.

Tout à toi.

Pas plus tard que 5 h et demie, la chose commence de bonne heure.

A Ernest Feydeau

1858 (?)

Mon cher Ernest, colonel des métaphores, ne m'attends pas aujourd'hui. Je suis pris d'un tel rhume de cerveau, gorge et poitrine, que j'éternue, tousse et crache en même temps. Triplicité phénoménale peu réjouissante ! Je suis assis sur ma peau comme les Samyasis de l'Inde, non pas entre quatre réchauds, mais entre quatre mouchoirs, ahuri, abruti, larmoyant, l'œil et le nez rouge, versant des Niagaras de flegmes, pituites, glaires et autres mucosités. A peine si je puis fumer. Juge un peu !

Ton ami Théo, devenu temporaire le père Ducantal.

A ses sœurs

Saint-Pétersbourg, 17 décembre 1858

Mes chères sœurs,

Je reçois vos trois lettres à la fois. Elles étaient restées à la poste; leur adresse n'était pas assez claire pour des employés russes qui ne savent pas

le français. Enfin, je les ai et à la peine qu'elles me causent se joint le chagrin de ne pas leur avoir répondu plus tôt. Mais ce n'est pas ma faute.

Je n'ai pas besoin de dire que je ne suis pour rien dans la démarche de X... Tout mon regret est de n'être pas plus riche et de vous donner si peu. Je réponds de vous à nos chers parents morts, et, moi vivant, vous aurez toujours ce que je n'ai pas eu besoin de vous promettre, car vous saviez sans que j'aie dit un mot, que je le tiendrai jusqu'au dernier soupir. Si *** ne vous a donné que vingt francs, les derniers temps, c'est qu'il a fallu m'envoyer six cents francs. Carolus n'arrivait pas; mon compagnon n'avait emporté que l'argent du voyage, croyant qu'on toucherait des sommes en arrivant; j'ai donc épuisé toutes mes ressources pour le soutenir. Comme c'était lui qui avait avancé les fonds, je ne pouvais le laisser sur le pavé de Saint-Pétersbourg. Voilà la vérité. Carolus est arrivé et paie notre dépense comme il peut; il se démène comme un chat maigre. L'affaire est en bon train, mais tout cela est bien long quand on est loin de chez soi, qu'il faut soutenir une maison à huit cents lieues de distance, acheter, sous peine de mourir de froid, une pelisse de quatre cents francs et vivre dans une ville deux ou trois fois chère comme Paris. J'ai voulu tenter un coup de fortune et je crois que je réussirai. Mais on ne peut pas tourmenter outre mesure de hauts et puissants personnages, très bien disposés du reste. Figurez-vous la nécessité de faire de la copie l'esprit bourrelé par toutes ces inquiétudes; celle en outre d'être gracieux, amusant et gai avec une foule de gens, et vous jugerez si je passe mon

temps d'une manière agréable ! Vous savez dans quel dégoût et quel ennui je suis des hommes et des choses ; je ne vis que pour ceux que j'aime, car, personnellement, je n'ai plus aucun agrément sur la terre. L'art, les tableaux, le théâtre, les livres, les voyages mêmes ne m'amusent plus ; ce ne sont pour moi que des motifs d'un travail fastidieux, car il est toujours à recommencer. N'ajoutez pas à tous ces chagrins des phrases comme celles qui terminent une de vos lettres, ou je me coucherai par terre et me laisserai mourir le long d'un mur sans plus bouger.

Vous avez eu une bonne pensée, en allant rendre visite à nos chères tombes, de mettre des fleurs sur le marbre de Mme de Girardin. Celle-là m'aimait bien et je pleure toujours sa perte. J'ai été bien triste le 2 novembre, en pensant à tous ceux qui ne sont plus. Il faisait presque nuit à midi ; le ciel était jaune, la terre couverte de neige, et j'étais si loin de ma patrie, tout seul, dans une chambre d'auberge, essayant d'écrire un feuilleton qui ne venait pas, et d'où dépendait, chose amère, la pâtée de bien des bouches petites ou grandes. Je m'aiguillonnais, je m'enfonçais l'éperon dans les flancs, mais mon esprit était comme un cheval abattu qui aime mieux recevoir des coups et crever dans ses brancards que d'essayer de se relever. Je l'ai pourtant fait, ce feuilleton, il était très bien. J'en ai fait un le dimanche que notre mère est morte, et il a servi à la faire enterrer !

Pardonnez-moi de vous écrire des choses si tristes, mais votre lettre m'a navré. Je vous dis la vérité pour que vous compreniez bien et ne doutiez jamais de moi,de loin ou de près. Aux autres, je

suis obligé de déguiser les choses. Vous avez, comme moi, des cœurs éprouvés par l'adversité et vous savez souffrir sans vous déshonorer par des plaintes inutiles. Moi, je suis comme le sauvage attaché au poteau : chacun le pique pour arracher un cri, un frémissement; mais il reste immobile. Personne n'a la satisfaction de l'entendre geindre.

Ayez donc bon courage. J'ai tâché d'arranger les choses et je vais faire en sorte qu'on vous donne votre pauvre pension, hélas ! bien maigre. D'ici à peu de jours, il y aura une solution complète; ce sera manqué ou réussi. Dans les deux cas les embarras cesseront : j'aurai de l'argent et je vous en enverrai ou je reviendrai, et, dans huit jours, tout sera arrangé. La présence réelle opérera.

Écrivez-moi, non poste restante, où les lettres se perdent ou restent des mois entiers, mais à l'adresse suivante : Monsieur Théophile Gautier, chez Monsieur Varlet, dom Smouraft, nº 15, rue Mala-Morskaïa, à Saint-Pétersbourg (Russie). Ayez soin d'écrire bien lisiblement et bien gros. Mettez votre lettre sous enveloppe; cela est nécessaire.

A vous du fond de l'âme.

Votre frère.

A Ernest Feydeau

Saint-Pétersbourg,
(16 décembre 1858)

O Feydeau ! ô mon ami, ô grand nécrophore, ô colonel du régiment empanaché des métaphores [.....]

te dire le plaisir que ta lettre m'a fait est inutile puisque j'y réponds, tu le vois. Ce plaisir a été gâté, car rien ne peut être pur ici-bas, par le chagrin que m'a causé la nouvelle de la maladie si cruelle et si douloureuse de ta femme. Quand ce ne sont pas les sept glaives de la douleur morale qui nous lardent le cœur, il faut que ce soit les mille poignards du rhumatisme. Pourquoi infliger cette torture horrible à une créature si blanche, si douce et si belle?

J'aime beaucoup dona Inez, et j'ai cherché un remède pour elle en ce pays de douleurs arthritiques. On emploie avec beaucoup de succès l'huile chloroformée, appliquée sur compresse de linge recouverte de coton et de taffetas gommé. Cette huile ne laisse ni rougeurs, ni boutons, ni cloches, grave considération! car, même pour leur sauver la vie, il ne faut pas gâter le torse marmoréen des belles femmes. Il y en a si peu! La sensation est celle d'une flamme légère, voltigeant sur la peau comme une flamme de punch, mais plutôt voluptueuse que désagréable. Essaye; ce sera au moins un dérivatif puissant qui détournera la souffrance intérieure. En tout cas exprime-lui ma tendre et profonde sympathie. Je te remercie beaucoup des petits services que tu rends à ton homonyme. Ce que l'on fait pour elle est écrit sur mon livre de reconnaissance et sera payé au centuple. Il a couru ici un bruit qui m'aurait bien inquiété si une lettre d'un ami où il était question de toi ne m'eût rassuré fort à propos. L'on a conté, d'après je ne sais quelle feuille, qu'en faisant à Trouville des études pour le grand roman auquel tu travailles, tu avais fait une excursion en mer par un

Cliché B.N.

THÉOPHILE GAUTIER.
Dessin par Chassériau.

Cliché B.N.

Théophile Gautier en famille.
Photo Richebourg.

gros temps, que la barque avait chaviré et qu'on t'avait repêché longtemps après à demi mort, et même noyé tout à fait.

Je ne suis pas crédule aux bruits de journaux, étant moi-même journaliste; mais il y avait là-dedans une chose vraie qui me tarabustait l'esprit : c'était la circonstance de Trouville, où se passe en effet, la scène de ton roman, et où, je crois, tu as fait un voyage de quelques jours. Je te sais descripteur assez exact pour y être retourné, afin de t'assurer de quelques détails, et cela m'étonnait. Je ne pouvais décemment t'écrire pour te demander si tu étais mort. Ta lettre m'est parvenue à point pour me tirer de perplexité, car je ne pense pas que ce soit ton ombre qui m'écrive. Je ne te fais pas de littérature sur ce chiffon de papier. J'en envoie au Moniteur, c'est bien assez. On ne gèle pas trop ici. Grâce aux poêles et aux fourrures, on voit plutôt l'hiver qu'on ne le sent. Mais je ne te cache pas que je préfère Alger, Malte ou Smyrne comme température habituelle. Je suis un fils de soleil, et cependant j'aime la neige. On dirait du marbre de Paros en poudre. C'est peut-être la poussière des statues que racle là-haut avec la râpe et le papier de verre le grand plastique, fabricateur des mondes. — Je finis sur cette idée à la Cyrano de Bergerac, d'assez mauvais goût pour te plaire, et te prie de baiser pour moi la vieille moustache de Flaubert.

Tout à toi.

A Ernesta Grisi

Moscou, 1859

... Nous avons fait un voyage très curieux de Tver à Nijni-Novgorod sur la Volga en bateau à vapeur. Trois cents lieues de descente et autant de remonte. Cela m'a reposé. Mes sueurs ont disparu. Singulier repos cependant que ce voyage où nous sommes restés quinze jours sans nous déshabiller et nous coucher dans un lit. Il n'est pas besoin de te dire qu'il n'y avait pas de Chinois à Nijni, puisque c'était pour en voir que j'y étais allé. Il paraît qu'il en est venu deux il y a trois ans. On en attendait un cette année, mais la guerre de Chine lui a fait peur et il n'a pas osé se risquer chez les barbares d'Europe, de peur sans doute qu'on ne lui coupât la queue. Je n'ai pas vu de Chinois, mais d'autres choses fort curieuses et superbes dont personne ne parle comme de juste. Entre autres des commodités souterraines, babyloniennes et gigantesques, où mille hommes peuvent se satisfaire à la fois. Il y a des niches pour les mahométans, les adorateurs du feu les chrétiens, de diverses sectes qui ne s'accroupissent pas de la même manière. A chaque niche musulmane est suspendue une cruche pleine d'eau pour les ablutions. La nuit, on ouvre une écluse et tout le souterrain est inondé; le matin on lève la vanne opposée et le résidu s'en va dans la rivière hors la ville. Assez sur ce propos : soyons calme et inodore ! Des marchands de thé, — non chinois mais russes,

— ont été avec nous d'une amabilité extrême; ils nous ont donné, sans vouloir être payés, du thé exquis et une brique de thé baskir, chose très rare et très curieuse; il n'en existait que deux à la foire; l'autre a été donnée au grand-duc Constantin. Ce thé nous a été d'un grand secours à travers les cuisines plus ou moins sauvages que nous avons été forcés d'avaler. La petite bande vit dans la plus parfaite union et va toujours ensemble comme les canes aux champs : le premier va devant, le second suit le premier et le troisième va le dernier. Toto, comme le plus maigre, ouvre la marche, il est d'ailleurs chargé de porter la parole; Olivier vient ensuite et moi après à peu près comme ceci !

***

Telle est la forme habituelle de la constellation voyageuse quand elle est à pattes, ce qui arrive rarement, car la Russie est un pays de trimbalage perpétuel.

A Ernest Feydeau

Saint-Pétersbourg, 7 février 1859

Mon cher Ernest,

Je dispose de toi sans t'en demander permission. Il s'agit d'abréger d'un grand mois mon séjour en Russie, en acceptant d'être mon mandataire à Paris pour l'exécution de la première livraison de notre ouvrage. — Tu as l'expérience, par ton

fort bouquin solennel et nécrophorique, de ces beaux volumes à images, et tu peux la mettre à notre service : poète par un côté, tu es, chose admirable, homme d'affaires de l'autre; donc ce que tu concluras sera bien fait.

Le type de notre livre doit être l'œuvre photographiée de Paul Delaroche, éditée par Goupil. Nous voulons le même vélin, le même papier de Chine encadrant les épreuves, sauf le format, qui sera franchement in-folio.

La livraison des *Trésors d'Art de la Russie ancienne et moderne* contiendra douze planches de photographie et douze feuilles in-folio d'impression, soit vingt-quatre de texte pour douze images, en tout trente-six pages, si l'on chiffre les planches.

1° Combien coûteraient de composition, avec caractères neufs, aussi parfaits que possible, chez Claye, Ducessois, Plon, Didot ou tout autre imprimeur de ton choix, ces douze feuilles in-folio?

2° A combien reviendrait le papier grand-aigle vélin, de qualité supérieure nécessaire pour tirer à trois cents ou à cinq cents ces vingt-quatre pages de texte et coller les douze photographies?

3° Quel serait le prix du tirage et du satinage faits très soigneusement, comme il convient pour un ouvrage de luxe coûtant seize cents francs, tout cela calculé pour une livraison? Il y en aura seize.

Réponds-moi, informations prises, courrier par courrier, afin que nous sachions à quoi nous en tenir, mais n'attends pas notre assentiment pour marcher. Tu l'as. Les conventions que tu feras à Paris, nous les tiendrons exactement à Saint-Pétersbourg. L'imprimeur, le marchand de papier, n'auront qu'à tirer sur M. Carolus van Raaiy ou

indiquer le mode de payement qu'ils préféreront dès à présent, ou quand ils auront fini leur travail et livré leur matière avec prix débattu avec toi, prix que nous acceptons d'avance. Il s'agit d'aller vite; le retard du photographe Richebourg, empêtré par d'énormes bagages, retenu par de longs préparatifs, nous a fait perdre un temps précieux qu'il est urgent de rattraper, car l'Exposition arrive, et notre publication devrait être commencée déjà.

Dans huit jours je t'enverrai le texte de la première livraison, que j'aurai combiné avec les planches. Tu le feras composer sur-le-champ, le corrigeras de ta noble main et en feras tirer vingt-cinq exemplaires — épreuves, mais sur du papier réel, glacé, satiné, en tout semblable à des livraisons définitives. Tu y joindras les feuilles de vélin blanches sur lesquelles doivent s'appliquer les photographies. Il faut ici passer à la censure, et la censure ne lit pas les manuscrits. Les vingt-cinq premiers exemplaires sont destinés, en outre, à être soumis comme spécimen et comme preuve d'un commencement d'exécution aux très hauts, très illustres et très puissants personnages qui protègent l'entreprise. Si la censure ne trouve rien à reprendre, nous t'enverrons un télégramme ainsi conçu : Tirer trois cents, ou cinq cents, et diriger instantanément vers Saint-Pétersbourg. — Sinon je te retournerai l'épreuve avec les modifications et les corrections à faire.

Ces vingt-cinq exemplaires, fais-nous-les parvenir par les moyens les plus rapides, roulés gros ou pressés entre les plaques de carton, de façon à ce qu'ils gardent leur fraîcheur, par la poste, si

elle veut les accepter, ou par l'ambassade russe, si nous obtenons qu'elle veuille s'en charger. Nous commençons dès aujourd'hui les démarches nécessaires pour cela.

Tout ceci est bien compris, n'est-ce pas?

Dans la composition du titre, le nom de l'Empereur doit être un peu plus gros que celui de l'Impératrice, le mien différer par le caractère de celui de Richebourg et de Carolus van Raaiy, enfin être mis en vedette, comme on dit en style d'affiches, et toutefois rester plus petit que les noms officiels. Tâche de bien varier et disposer les caractères, et de donner au titre cette belle forme de vase que recherchent les bibliomanes et les typographes amoureux de leur art.

Voilà bien de l'embarras, mon cher colonel des métaphores; mais ce sera pour cette livraison seulement. Après, je retourne à Paris, avec les notes et les matériaux nécessaires pour l'ouvrage; mais il faut que je reste ici maintenant pour diriger Richebourg et lui indiquer sous l'angle choisi les sujets qu'il doit reproduire.

J'ai adopté ta méthode. Je me couche à huit heures et je me lève à quatre pour travailler; mais j'ai bien de la peine à éviter les invitations; c'est une vraie calamité. Les gens du monde, qui dorment toute la journée, et ne font rien, ne comprennent pas que leur vie ne peut cadrer avec la nôtre. Le peu que j'ai fait ici, je l'ai fait dans ces heures de solitude et de recueillement nocturnes. Si je n'ai pas beaucoup écrit, en revanche, j'ai beaucoup regardé avec mon œil de rat ou de myope, ce qui est synonyme (mus, rat; ops, œil).

La Revue étrangère de Saint-Pétersbourg a publié le commencement de *Daniel*. On va me le prêter, et j'avalerai la chose d'une gorgée, comme un breuvage délectable. Si Flaubert, à qui rien ne semble bon, trouve que c'est un chef-d'œuvre, ce doit être un morceau splendide et truculent. — Dis-moi si le neuvième article de mes esquisses de voyage a paru dans le Moniteur; j'en ai envoyé un dixième contenant des effets d'hiver pas mal réussi à mon idée; c'est glacé, mystérieux et boréal; j'espère que dona Inez, pour qui j'ai une affection dont tu ne peux être jaloux, vu les huit cents lieues qui nous séparent, se porte maintenant tout à fait bien, et que je la reverrai aux dîners du lundi aussi belle que jamais. Tu vois que j'abuse de toi en ami, et que je te traite comme Oreste traitait Pylade; mais l'on m'a fait ici un tel accueil, témoigné tant de confiance, que je suis engagé d'honneur à faire une merveille dans le plus bref délai possible. Il faut profiter de l'attention éveillée et des partisans que ma présence rallie à l'œuvre.

P.-S. — J'arrive de Moscou. C'est étrange, splendide, incroyable, chimérique. Je mets Moscou à côté de Constantinople, de Venise, de Grenade. Mon prompt retour est dans tes mains. Si la livraison, aussi belle que possible, est arrivée à Saint-Pétersbourg le 10 mars, terme de rigueur, je pars aussitôt pour ma belle patrie. Ne néglige rien, n'épargne rien; rien n'est plus cher que le retard. L'argent se dépense inutilement, et c'est encore une semaine de plus à rester loin de ses amis.

Tout à toi de cervelle et de cœur.

A Ernest Feydeau

Saint-Pétersbourg
(11 février 1859)

Mon cher Ernest,

Tu dois être surpris de ne pas voir arriver la copie après la lettre urgente que je t'ai écrite : mais Richebourg, par défaut de coïncidence avec les retards de la poste, a beaucoup tardé et nous a tenu en alarme. Il est arrivé enfin, précédant de quelques jours son bagage qu'il a fallu déballer; tout cela nous a inquiétés et distraits. Enfin, voilà un morceau de copie ! Le reste va suivre régulièrement, cinq par cinq. Ta réponse sans doute est en train de trimbaler dans les malles et les sacoches des courriers par wagon, télégue, kibitka, traîneau et autres véhicules sauvages. Tout ce que tu auras décidé sera bien. Tu es sage et malicieux connaissant les trucs des hommes et des libraires, et comprenant même la littérature de ton ami lorsqu'il parle affaires. Si la chose peut aller de la sorte, je gagne un grand mois et je reparais splendide sur le boulevard. Il fait aujourd'hui un temps superbe, et je me lève pour aller baisser le store; le soleil qui danse la sarabande sur mon pupitre, m'éblouit les yeux. C'est égal, quoique la neige étincelle comme du marbre de Carrare en poudre, je ne serais pas fâché de revoir un peu la boue de ma patrie. Je manque de métaphores et de hurlement, et j'ai peur, à la longue, de perdre le « la » du gueuloir. Cet étourdi de Poulet-Malassis

(pullus gallinaceus male sedens) a copié, pour Émaux et Camées, la première édition de telle façon qu'il a sauté deux pièces qui sont ajoutées à la seconde : les Accroche-cœur et les Néréides. C'est adroit pour un recueil complet ! Il n'a pas mis non plus la pièce intitulée l'Art à la place indiquée : elle devait venir après Bûchers et Tombeaux et clore le volume dont elle résume l'idée. Sauf cela, c'est parfait ! Comment va Daniel? As-tu toujours trois cents critiques vertueux après tes chausses? Revois mon fragment de saint Isaac avec soin, et si quelque terme d'architecture clochait, corrige. J'y ai mis tout le soin possible, mais on ne sait le véritable effet des choses que sur le papier.

Adieu donc. Mille choses affectueuses à dona Inez... et merci de ta bonne amitié pour ton homonyme.

Bien à toi.

A Ernesta Grisi

Saint-Pétersbourg,
18 février 1859 (6 février russe)

A toi de cœur et mille baisers. Je ne te fixe pas de jour pour mon arrivée mais ce sera bientôt...

C'est bien long et c'est bien court : long pour le cœur, court pour ce qu'il y a à faire. Crois, pauvre chatte, que ton absence m'est aussi douloureuse que la mienne peut l'être pour toi. Moi

qui suis si triste, même quand je te possède, songe combien je dois être gai à huit cents lieues, tout seul, car l'amabilité de mes compagnons ne te remplace pas et tu es le seul être que j'aime au monde.

A Ernest Feydeau

Saint-Pétersbourg, 18 mars 1859

Mon cher Ernest,

Je dois te paraître un singulier pistolet; mais un mot va tout t'expliquer. Je n'ai pas reçu ta lettre du 14 février contenant les détails que je t'avais demandés. Je n'ai pu par conséquent y répondre. Je vais arriver, apportant le reste de la copie, et tout s'arrangera. Quant au payement, nous avons un crédit ouvert à Paris sur un banquier en relation avec Saint-Pétersbourg, et la facture sera payée comptant dès que je saurai le prix. Apaise le Moniteur, qui paraît me croire à Pantin, dans la banlieue, et non sous le 60e degré de latitude; je serai à Paris dimanche soir; lundi je me présenterai au Moniteur; il faut remplir, avant de quitter la Russie, des formalités indispensables : publier trois fois son départ dans les journaux, pour que vos créanciers, si vous en avez, réclament; faire changer votre passe-port français contre un passe-port russe, et adresser à cet effet une supplique à qui de droit.

Tout cela exige un temps physique et moral; ensuite il faut avoir une place à la poste, qu'on

attend quelquefois six semaines en s'inscrivant d'avance, car il n'y a que quatre places par jour; j'ai obvié à cet inconvénient en prenant de moitié avec un compagnon de voyage, également pressé de partir, une kibitka, espèce de panier à salade posé sur des patins, auquel on accroche quatre ou cinq chevaux. Nous serons là emmaillotés de pelisses, couchés sur du foin comme des veaux, pendant quatre nuits et trois jours, par huit ou dix degrés de froid, et la voiture est ouverte! Juge s'il faut avoir envie d'arriver!

L'autre semaine, il y avait neuf pieds de neige à certains endroits du chemin, amoncelés par une tempête, et les voyageurs ont été obligés de rebrousser chemin. La route est à peu près possible maintenant pour ceux qui sont décidés à tout. Dis bien au Moniteur que, pour obéir à ses ordres et gagner quelques jours, je risque littéralement ma vie, et je ne suis certes pas un voyageur douillet; il le sait. — Ce voyage serait impossible sans mon compagnon, qui parle le russe parfaitement, et sans un ordre particulier nous autorisant à exiger des chevaux et même à faire dételer les autres voitures si les bidets manquent.

Le 27 mars au soir je serai donc à Paris. C'est sept jours de plus que le terme de rigueur; mais à moins d'employer le télégraphe électrique, qui ne transporte encore que des pensées et non les corps, il est mathématiquement impraticable d'être rendu plus tôt, même en ayant recours, comme je le fais, aux moyens désespérés et périlleux. Une semaine de plus ou de moins, ce n'est pas la mort d'un homme. J'arriverai à temps pour l'Exposition, et quand je serai moins occupé à empêcher la

congélation de mon nez, je produirai des masses de copie.

Je suis très satisfait du changement de l'Artiste, et cette combinaison m'évitera d'en chercher une pour me retirer de ce papier, où mes occupations futures ne m'auraient plus permis d'écrire. Quel bonheur j'éprouverai à te revoir, cher colonel des métaphores, à t'entendre déclamer, selon le ton et le rythme de Flaubert, des phrases horripilantes pour la bourgeoisie. La nostalgie commence à m'empoigner, et quoique je sois ici très accueilli, je sens que je tomberai malade en y restant plus longtemps; je ne serais pas impérieusement rappelé, que je reviendrais tout de même. Mon séjour prolongé à Saint-Pétersbourg a une excuse : il s'y est vendu quatorze mille exemplaires de *Fanny*. Tu vois donc que les Russes sont pleins d'intelligence; ils ne demandent qu'à se déformer le cœur et l'esprit. Mais je commence à penser trop souvent aux contraltos, aux monstres verts et jaunes (1), aux chats et aux rats blancs, et aussi à l'omnibus de Neuilly, véhicule plein de charme. J'ai même presque envie de voir un vaudeville, grand signe d'affaiblissement de crétinisme. Adieu et merci pour toutes les peines que je t'ai données. J'espère, puisque tu ne me parles plus de sa maladie, que Madame Inez est tout à fait bien, et que je la retrouverai en santé et en beauté. En attendant, pose mes expressions à ses pieds, si elle en a, selon la phrase espagnole.

Tout à toi *ex imo corde*.

(1) Ainsi désignait-il ses filles.

A Ernesta Grisi

Neuilly, 10 septembre 1859

Ici, c'est toujours la même chose : faire de la copie, aller chercher de l'argent; ma vie n'est pas variée. On a procédé à un nettoyage à fond de la baraque, et à ton retour tu trouveras tout propre comme l'œil. La nouvelle bonne est douce, lente, assez sale et un peu voleuse sur les achats. Quant aux petites, elles font leurs deux heures de piano et se conduisent passablement... Tu peux te fier à Lili pour tes animaux; ils n'ont jamais été mieux soignés... Le moment triste, c'est le repas. Cela me semble tout drôle de ne pas te voir à ta place, avec tes piles d'assiettes, distribuant la pâtée à la ménagerie; mais je me console en pensant que tu jouis de la tranquillité dont tu as besoin. Fais bien mes compliments à ta compagne de voyage et embrasse bien Toutou pour moi. Je regrette bien de n'avoir pu t'accompagner et lui faire une visite de quelques jours; mais là où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute...

A Maxime du Camp

1860 [?]

Mon cher Max,

Tu as disparu si vite, dimanche soir, par ta trappe anglaise que je n'ai pas eu le temps de te chanter « Oh ! viens avec moi dans la trappe »...

à Neuilly manger un risotto ou un macaroni quelconque en compagnie de la présidente et de Macaronille.

Tout à toi *ex imo corde.*

A Maxime du Camp

Ce lundi, janvier 1860

Mon cher Max,

Ta fuite à l'anglaise m'a empêché de te dire de venir dîner mardi à la maison. La présidente et Macaronille y seront. J'étais si écœuré dimanche soir d'avoir dégueulé dix colonnes de petit bleu et de haricots rouges que je n'ai pu jouir de toi. Je tombais dans les coins comme une bête surmenée. Dédommage-moi par ta chère présence.

Tout à toi.

A la Princesse Mathilde

22 mai 1861

Princesse,

Au risque de déprécier mes autographes par leur fréquence, j'ose joindre à la pétition pour l'Empereur, que vous voulez bien remettre et appuyer, cette lettre en vile prose qui me donne l'occasion de vous remercier du plus tendre de l'âme de la bienveillance charmante que vous daignez me témoigner, car je ne serais pas sûr, vu mon insurmontable timidité, d'arriver à vous exprimer ma

reconnaissance de vive voix et je n'aurai pas toujours Arago sous la main pour porter la parole à ma place.

Je suis de votre Altesse Impériale le très humble et très dévoué critique.

A sa fille Judith

Moscou, 22 août-3 septembre 1861

Ma chère Judith,

Je te rends le titre de « mon dernier espoir » que je t'avais ôté car je sais, par les lettres de ta maman, que tu tiens avec une loyauté parfaite la parole d'honneur donnée d'être sage et soumise.

Tu ne saurais croire, chère enfant, la satisfaction profonde que tu me causes, et la tranquillité qui en résulte pour mon esprit agité par tant de soucis de toute espèce. Continue ainsi, puisque tu m'aimes, et trouve dans ton affection pour moi la force de supporter tous ces petits ennuis dont la vie est faite, en quelque endroit qu'on se trouve. Ta sagesse va avoir tout de suite sa récompense : je n'ajouterai pas de morale. C'est délicat de la part d'un père.

Tu n'as pas, dis-tu, éprouvé sur le lac Léman la même impression que moi, et tu attribues malicieusement cette différence d'effet à ce que j'étais « loin de ma famille et avec de l'argent dans ma poche ». Cela est vrai, mais pas comme tu le crois; la disposition intérieure est tout; le paysage est dans nous-même autant qu'à l'extérieur, et

c'est notre pensée qui le colore, triste ou gaie, bienveillante ou haineuse. Si tu avais étouffé en toi certain petit levain rebelle ou rancunier, tu aurais joui pleinement de cette belle nature si calme, si douce et si sereine. Une goutte de fiel suffit pour verdir tout l'azur du lac de Genève et faire au soleil des taches plus grandes et plus noires que celles que tu vois avec ton télescope sur la terrasse de Neuilly. Sois contente de toi-même et tu le seras de l'horizon.

Mais voilà que je reprends mon rôle de magot et que je me remets à nasiller de la morale. J'avais promis tout à l'heure de ne t'en pas faire. J'espère que de toi-même tu comprendras bientôt la vérité de ce que je dis.

Les montagnes ne t'ont pas produit l'effet de nouveauté que tu attendais. Il t'a semblé les avoir déjà vues, comme la mer; elles t'ont paru « petites et maigres ». Cela provient de ce que la réalité remplit rarement les promesses de l'imagination, et peut-être aussi de ce que tu n'as vraiment pas vu les montagnes. Ces carrés de choux et de vignes que tu décris, ne viennent que sur les pentes des collines les plus basses; mais quand on est au pied de ces collines potagères, elles vous masquent les cimes neigeuses, les glaciers, les forêts de sapins et les torrents; de même que, dans la vie, les sots empêchent d'apercevoir un homme de talent. Je pense pouvoir revenir assez tôt pour te faire voir la nature alpestre dans toute sa beauté grandiose et virginale. Prends garde d'appliquer trop vite le sentiment critique aux choses sérieusement belles; pour un trait d'esprit, tu t'ôterais à la longue, la faculté d'en

jouir. Ne tue pas en toi l'admiration. L'enthousiasme va bien à la jeunesse. Tu auras tout le temps plus tard de trouver ridicule ou bête ce qui t'aura semblé sublime à quinze ou seize ans. Ne prends pas exemple sur moi. J'ai bientôt, hélas, un demi-siècle, et la nécessité d'analyser toute chose m'a rendu fatalement et irrémédiablement triste. Mais, à ton âge, je n'aurais pas plaisanté les Alpes.

Lis Walter Scott; je te permets et je te le recommande même; c'est une bonne, excellente et constructive occupation. J'apprends par ta bonne mère, qu'il te serait si facile de séduire, que tu as une voix de soprano très pure et très juste. Tu sais tout ce que ce mot a de flatteur dans la bouche d'une Italienne et d'une Grisi. J'en suis charmé; mais ce qui m'a surtout fait plaisir, c'est la bonne grâce parfaite avec laquelle tu as toi-même demandé à chanter, et l'attention docile que tu prêtes à tes leçons.

Continue à te laisser *manger le nez;* je t'en donnerai un autre à mon retour, en cire, en carton, en argent ou en or, à ton choix. Je tâcherai qu'il soit aussi grec et aussi pur que le tien.

Adieu, chère enfant de mon âme; persiste dans ces bonnes dispositions, et tu verras tout s'aplanir devant toi comme par enchantement.

Mille baisers,

ton père.

A Eugénie Fort

Saint-Pétersbourg (Décembre 1861)

Ma chère Ame,

Tu es aussi sobre de ta copie qu'un vieux journaliste sur ses boulets. — En six semaines une seule lettre ! Du moins nous n'en avons reçu qu'une. Les choses graves que tu nous annonces et qui m'inquiètent fort pour l'avenir méritaient, ce me semble, des nouvelles plus fréquentes. Je sais bien que ces tristes circonstances te prennent tout ton temps et ta liberté d'esprit, mais quelques lignes c'est bien vite écrit. — Assez de reproches comme ça et passons à des sujets plus agréables. De loin comme de près, je t'aime inaltérablement. — Tu le sais et n'en doutes pas, mais c'est une redite que tu me pardonneras aisément. — Je te baise de la façon la moins académique possible quoique je vienne d'être nommé Académicien. Toto est gentil et bien sage. — La chasteté et l'économie règnent dans l'établissement.

A Gustave Flaubert

Mai 1862

Mon cher Gustave,

Je te remercie de la peine que tu as prise de m'écrire à l'hôtel Sablonière à Panton Square. Tes deux lettres me sont arrivées très régulière-

ment et, si je ne t'ai pas répondu tout de suite, c'est par une paresse bien naturelle à un homme écrasé par ses visites à l'Exposition, les notes qu'il y faut prendre et la copie qui en résulte. Présente mes compliments respectueux à M. et Mme Cornu. Je ferai avec bonheur les articles sur les Etrusques, les tableaux et ce qui reste libre, si on veut bien avoir la patience d'attendre mon retour de Londres. J'espère que ton bouquin est fini, sans quoi je crierais comme le vieux Caton : Delenda est Carthago ! Tu ne te figures pas avec quelle impatience j'attends l'apparition de Salammbô. Ce que tu m'en as lu est si pur d'humanitairerie, que je désire vivement connaître le reste. Quel effet ont produit les quatre volumes de Hugo nouvellement parus? Donne une bonne poignée de main au Bouilhet, et embrasse la Dupin, si tu la rencontres.

Je baise ta vieille moustache grisonnante.

P.-S. — *Et le colonel des métaphores, alias Feydeau, que devient-il?*

Aux Goncourt

Octobre 1863

Mes très chers,

Je ne puis aller à Croissey [?] avec vous, à mon grand regret. Mme Grisi est partie pour Genève et me voilà maître de maison. Offrez toutes mes désolations à ma petite flambe en baguenaud vulgo Flaubert dont je baise amou-

reusement la grande Moustache. Le Capitaine Fracasse vient de paraître, vous trouverez votre exemplaire chez vous en revenant de là-bas.

Mille cordialités et sympathie.

A Gustave Flaubert

1863

Cher Maître,

La lecture de Salammbô me laisse à peine la lucidité d'esprit nécessaire pour vous envoyer mon Hurrah ! Cela repose et cela fatigue comme une femme brune qui serait jeune et aurait beaucoup de gorge, joint à un grand développement musculaire.

Je vous insinue sous ce pli une lettre du Cabinet du ministre de la Marine et des Colonies, qui vous indiquera où en est l'affaire de M. Godefroy. C'est sur la recommandation de votre nom que l'on s'en occupera, car elle n'est pas du ressort de la direction centrale.

Tout à vous et à bientôt;

A Monselet

1863

Mon cher Monselet,

Accepte ce *Fracasse* illustré, et parles-en dans les papiers où tu reluis comme une casserole de cuivre bien écurée dans une cuisine flamande.

Considère cet ouvrage au point de vue gastronomique; l'absence de nourriture y est déplorée amèrement, et, quand la bonne chance ramène les mets succulents, et les bons vins, ils sont célébrés avec non moins de soin que les charmes de l'héroïne.

Protège ces goinfres, ces ivrognes et ces canailles variées; saupoudre-les de quelques mots spirituels en guise de muscade râpée. A propos de muscade, si on en mettait partout au temps de Boileau, on n'en met plus nulle part aujourd'hui; le monde dégénère.

Adieu; soigne ton bedon et ne t'efforce pas de le contenir au majestueux, comme cet imbécile de Brillat-Savarin.

Aux Goncourt

1864

Mes très chers frères,

Que ce commencement de sermon ne vous effraie pas. Il ne tend pas à corriger vos péchés — puissiez-vous en commettre un grand nombre d'agréables! — mais à vous prier si vous n'avez rien de mieux à faire de venir dîner à la maison jeudi. J'espérais vous trouver hier chez la Princesse et vous inviter de vive voix, ce qui vous aurait épargné mon autographe — mais vous n'y étiez pas. A mercredi au Magny impérial chez la vraie mère des compagnons du devoir.

Bien à vous.

A Sainte-Beuve

30 avril 1865

Cher Oncle,

Je ne veux pas attendre au Magny prochain pour vous féliciter de votre nomination. Enfin, vous voilà sénateur !

Quel bonheur,
Quel bonheur,
Monsieur le Sénateur !

comme dit la chanson de Béranger. Cela n'ajoute rien à l'admiration que nous professons depuis longtemps pour le délicieux prosateur, le fin critique et le vrai et profond poète dont nous savons les vers par cœur; mais, pour me servir d'une locution de peintre, cela ne fait pas mal dans le paysage.

Croyez à la joie bien sincère et bien franche que me fait cette justice tardive.

A vous de plume, de cœur, et de tout.

A Ernesta Grisi

Vevay, 28 juillet 1865

... Mardi nous nous sommes mis en route pour nous rendre à la grande fête des Vignerons de Vevay. On nous avait retenu des chambres à un petit endroit près de Vevay, et c'est de là que je t'écris, hôtel du Cygne, comme tu le verras par le timbre du papier et la bizarre enveloppe jaune

d'un goût tout à fait suisse qui enferme ma missive. Le temps, qui non seulement est un grand maigre, mais encore un vieux contrariant, a eu l'ingénieuse idée, voyant beaucoup de bourgeois, de touristes et d'Anglais réunis sur le même point, de les arroser pour voir s'ils pousseraient. Ce qui est favorable aux légumes doit l'être pour l'homme, disait ce pauvre Gérard, qui se tenait tête nue à la pluie sentant qu'il avait besoin de douches. Si c'est vrai, nous devons être aujourd'hui bien grandis et bien raisonnables, car toutes les variétés imaginables de pluie nous ont été libéralement versées sur le crâne depuis 6 heures du matin jusqu'à 11 heures du soir : pluie fine, bruine, pluie intermittente, pluie continue, pluie battante, pluie perpendiculaire, pluie diagonale, pluie torrentielle, à seaux, à baignoires, diluviale, en herse comme celle du Paradis perdu. Ces pluies variées ont produit toutes les espèces de boues, crottes, fanges, ruisseaux, cloaques, flaques d'eau, bouillies, purées, marmelades, imitations de macadam en déliquescence, dans quoi Carlotta, Léontine (1), Mlle R..., et moi, fermant la marche, nous avons stoïquement pataugé sans murmurer (bis) avec une constance digne d'un meilleur sort. — A travers cela, la fête se continuait comme s'il faisait le plus beau temps du monde, et les divinités de l'Olympe du cortège recevaient le baptême bien malgré elles. Palès, Cérès et Bacchus à la fin de la journée devaient être bons chrétiens. Environ une vingtaine de mille spectateurs assis sur des estrades, prenaient gravement des bains de siège

(1) Léontine Grisi.

en écoutant des cantates en l'honneur des vignerons. Jamais fête bachique ne fut plus hydraulique. L'eau méprisée par les ivrognes se vengeait avec cruauté, et n'étant pas reçue dans leurs corps, se répandait à profusion sur leur peau. C'est égal, nous nous sommes amusés et la fête était fort belle, malgré les mauvaises farces du temps. Aujourd'hui, il est superflu de le dire, il fait une température la plus magnifiquement inutile du monde. Les costumes sont gâtés, les chars dédorés, les gazes fripées, les velours de coton déteints : le but est rempli. J'admire la constance des Suisses; malgré l'averse, ils ont rempli le programme jusqu'au bout. Il y a eu une fête vénitienne entre deux eaux, et le feu d'artifice qu'on rallumait à chaque instant avec des allumettes chimiques, comme un mauvais cigare qui ne veut pas aller. Ce n'est pas de sa faute à ce pauvre feu d'artifice qui recevait l'ondée sans parapluie depuis une vingtaine d'heures. Mais en voilà assez, le reste au feuilleton... Pensez au vieux Sachem qui tout en écrivant regarde par la fenêtre les bleus impossibles du lac. Herst (1) lui-même y perdrait sa cendre d'Égypte, son bleu minéral, son cobalt, son outremer, son indigo... Adieu, chère Smala, je vais tâcher de radouber ma vieille carcasse et de vous revenir plein de grâce et de sérénité !...

P.-S. — *Il y a aujourd'hui trente-cinq ans juste que j'ai débuté dans la littérature : fatal anniversaire !*

(1) Aquarelliste et professeur de peinture des filles de Théophile Gautier.

A Ernesta Grisi

Genève, août 1865

Ma chère Nini,

Je profite de ce bout de papier pour t'embrasser de tout mon cœur et te dire que tu recevras demain un bon de deux cents francs — Dalloz m'a demandé une pièce de vers pour l'Impératrice à l'occasion du 15 août; et il a fallu tout quitter pour cette fantaisie. Si cela ne suffit pas, un mot de toi et j'enverrai une seconde quittance de deux cents autres francs afin que vous ne sentiez mon absence que moralement. Sois prudente dans ta natation et prends toutes les précautions possibles avant de te lancer.

Ton vieux.

A sa fille Judith

Genève, août 1865

Ma chère Judith,

Je te remercie de ta réponse bonne tendre et raisonnable; en parlant à ton cœur je savais bien que je ne frapperais pas à une porte fermée. Nous autres insensibles en apparence nous sommes sérieux dans les choses sérieuses, et nous les sentons plus vivement que les gens dits expansifs. Tu sais que tu es le dernier espoir de ma pauvre

vie, si triste, si fatigante et si tourmentée. Le moindre mot équivoque sur toi me met dans des fureurs auxquelles il n'est pas sûr que je résiste toujours. Comprends ta haute valeur; un diamant de ton prix ne doit pas être terni même par un souffle. Ne t'expose donc pas à des interprétations malveillantes. Il ne suffit pas d'être irréprochable, il faut encore le paraître surtout pour une femme. Ne néglige pas pour des connaissances nouvelles, les anciens amis. Les anciens amis sont les ennemis les plus à craindre car ils vous savent par cœur, et l'on croit ce qu'ils disent. Ne laisse pas non plus en mon absence, ta maman trop de côté. Les grands-parents t'inspirent une salutaire terreur aux mauvaises intentions et ne découragent nullement les bonnes. Mais voilà que je fais de la morale. J'espère que tu la prendras en bonne part. Ce n'est pas un radotage sermonneur, tu dois sentir toi-même que c'est de la vérité vraie et que je te parle non en père, mais en frère aîné, en vieil ami, ou si tu l'aimes mieux en compagnon de ton âge pour le cœur. Mais en voilà assez là-dessus. Tu devrais bien clore ton salon dans l'*Entr'acte*, par un article sur la sculpture. Profite de la vénération de l'imprimeur. Qu'il te prête ses caractères, mais pour Dieu, corrige avec soin tes épreuves. Il y avait un *maternelle* pour *matérielle* qui n'était pas agréable. Je ne pense pas qu'il soit utile d'envoyer l'article à la princesse. Si j'eusse été à Paris je le lui aurais donné de la main à la main, avec une phrase aimablement explicative. Je suis bien peiné de l'état précaire de santé de Mme Robertson, pauvre enfant! Elle m'inspire de vraies inquiétudes. Spa ne me semble pas du tout un endroit qui

lui convienne. Pau, Bagnères ou quelque ville du Midi ferait mieux son affaire — Voilà, l'équivalent de ta copie et c'est de la copie à dix sols la ligne au moins. Je t'embrasse de toute mon âme.

Ton père.

A sa fille Estelle

1865 [?]

Cher petit monstre vert et rose,

Ta gentille petite lettre m'a fait un vif plaisir; elle est gaie, fine et spirituelle comme toi. Tu es charmante au possible, qualité qui manque beaucoup dans la maison, la seconde bien entendu car vous êtes toutes charmantes quand vous le voulez. Comme le déluge auquel j'ai été exposé n'était pas un déluge sec à l'instar du théâtre du Châtelet, j'ai attrapé une fluxion qui m'a fait souffrir beaucoup et m'a rendu abominable. Je commence à peine à reprendre ma vraie tête d'Holopherne suspendue à la main de Judith par une touffe de crin. Souffrir ce n'est rien mais être laid, horreur! J'espère que ta coquetterie féminine comprendra ce sentiment. J'ai déploré comme il convient la mort de Babylas « qui avait des ailes et n'a pas volé », épitaphe digne de l'Anthologie et qui semble être de Méléagre, le charmant petit poète grec. Enfin son tombeau n'a pas été l'estomac vorace d'Enjolras ou d'Eponine, chatte bien élevée mais très sur sa gueule. Judith avait juré de ne jamais quitter Babylas mais cela n'a servi à rien. Il n'a pas été mangé mais il est mort. « Ce n'est pas la

balle qui tue, c'est la destinée », disent mélancoliquement les Arabes fatalistes. Assez cahoté sur le trépas de ce pierrot modèle, passons à d'autres exercices. Voilà la classe de dessin dissoute, mais cela ne doit pas t'empêcher de travailler. Le maître est absent, mais la nature, le grand modèle, est toujours là. Je ne sais pas si tu deviendras un grand peintre, mais l'étude que tu fais, te révèle la beauté de l'univers et t'ouvre le monde immense des formes. — Occupez-vous sans vous fatiguer, amusez-vous bien gentiment et quand votre monnaie sera épuisée, écrivez-moi pour que je vous ravitaille car vous savez bien, petites pestes que vous êtes, que mon gousset vous est ouvert comme mon cœur.

Je te baise sur tes douces joues fouettées de rose ancien, monstre vert.

Ton papa.

P.-S. — *Personne ne me dit rien du Chinois. — Cet aimable magot est-il retourné au pays des paravents et des porcelaines?*

A Ernesta Grisi

1865

... En lisant attentivement ton petit compte, j'ai découvert que tu n'avais pas touché tout l'argent qui te revenait. Cela se trouve bien et grossira ton petit pécule pour venir à Saint-Jean. Voici les choses détaillées :

Article sur la *Fête de Vevay*, 200 francs; *Vers à l'Impératrice*, 400 francs; article sur les *Deux*

Sœurs, 200 francs; article trois de *Spirite*, 200 francs. Total : 1 200 francs. Là-dessus, je me suis fait envoyer 200 francs, croyant aller à Chamonix, mais le temps a toujours été incertain et abominable. Donc, c'est 1 000 francs que tu aurais pu toucher jusqu'à présent; tu n'en as pris que 400 francs, restent 600 francs à prendre, plus les 200 francs de l'*Entr'acte* dont je t'ai envoyé le reçu. Faites un peu d'économie jusqu'au 10 septembre qui est la date où vous pourrez venir... Puisque Dalloz veut bien que je reste à la condition de travailler, je travaillerai et, comme vous serez avec moi, j'aurai l'esprit tranquille et la dépense ne sera pas plus forte que si nous étions à Paris...

A Carlotta Grisi

Fin 1865

Je ne sais que faire de mon corps... Je le mène chaque jour au *Moniteur* pour corriger les épreuves de *Spirite* dont la publication a commencé ce matin. Lisez, ou plutôt relisez, car vous le connaissez déjà, ce pauvre roman qui n'a d'autre mérite que de refléter une image gracieuse, d'avoir été rêvé sous vos grands marronniers et peut-être écrit avec une plume qu'avait touchée votre main... L'idée que vos yeux charmants se fixeront quelque temps sur ces lignes où palpite sous le voile d'une fiction le vrai, le seul amour de mon cœur, sera la plus douce récompense de mon travail.

A Jules Tachereau

10 février 1866

Monsieur,

Je vous soumets avec l'espérance d'une réponse favorable, la demande d'une permission pour Mlle Judith Gautier, ma fille, qui fait des études sur la langue chinoise, d'emporter des manuscrits afin de pouvoir continuer chez moi des travaux qu'elle n'a pas le temps d'achever dans les courtes séances de la bibliothèque car ils exigent une longue application.

Daignez agréer, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

A Carlotta Grisi

1866

Je suis charmé que mes vers les « Marronniers de la Saint-Jean » vous aient fait plaisir, mais de grâce, que votre modestie ne conteste pas la dernière strophe. C'est pour cette fleur finale, comme vous l'appelez, que toute la pièce a été faite et l'idée m'en est venue lorsque vous me conduisiez au chemin de fer avec toute l'aimable smala. N'êtes-vous pas la grâce, le sourire, le parfum, la joie, la vraie fleur de Saint-Jean et je ne suis pas seul de cet avis, tout le monde partage cette opinion qu'il vous plaît de croire purement

poétique. Cette charmante fleur de l'âme plus fraîche que la fleur du pêcher, du pommier et de l'aubépine, n'a pas besoin du printemps pour s'ouvrir; elle fleurit par tous les temps, pluie, brume, neige même par cette vilaine bise noire qui fait grelotter les lilas et vous-même, comme vous le dites si gentiment dans votre lettre. Mais laissons-là cette poésie trop heureuse et trop récompensée de votre bienveillante approbation. Ma douleur au genou est descendue dans le pied, puis de là dans ma botte et enfin dans le sol; cette indisposition si gênante en ce moment où j'avais si besoin de la liberté de mes mouvements est disparue tout à fait et j'ai pu sortir depuis deux ou trois jours. Mais je me sens horriblement fatigué et dans cet état de courbature que l'ingénieux toqué attribuait si savamment à un rhumatisme capillaire sous-cutané général. Tous ces ennuis, tous ces chagrins, toutes ces rages m'ont bâtonné à l'intérieur. Je suis moulu, aplati, dissous, vidé, évanoui; j'ai l'air d'un pantalon qu'on a jeté dans un coin de chambre sans en retirer les bottes. Cela a encore une vague apparence humaine, mais ce n'est en réalité qu'un haillon sans consistance. Ne pouvant pas me tenir sur les chaises, fauteuils et canapés, je me suis fait étendre un petit matelas mince dans un angle obscur, avec un vieux couvre-pied en perse, quelques coussins et je reste là, des heures entières, comme un pauvre animal fourbu ou qui a les reins cassés, dans une stupeur et un abrutissement de lassitude, essayant de lire un Walter Scott quelconque, m'endormant, me réveillant, essayant de fumer et laissant tomber mon cigare au bout de cinq minutes. Au-dessus

de cette torpeur physique plane, comme un rêve, un délicieux sentiment de délivrance. Mes membres souffrent encore des meurtrissures de mes fers, mais les chaînes sont brisées et quoique je sois encore incapable de marcher, je sais que je puis courir. La prison qui devait être mon tombeau est ouverte et j'éprouve cette courbature du grand air et du plein soleil qu'éprouvent les prisonniers mis en liberté. A propos de Chine, Tinton-lin est venu me voir à Montrouge, il m'a embrassé avec une véritable joie et un sincère attendrissement; les larmes coulaient sur sa petite figure de ouistiti jaune et ridée et sa queue nattée lui frétillait le long du dos comme une queue de rat en belle humeur...

A sa sœur Lili

15 septembre 1866

Ma chère Lili,

Je suis arrivé à bon port, sans aucun désagrément si ce n'est que des Essarts m'a craché à la figure toute la nuit en me parlant. Sauf cela, c'est un charmant garçon. Il m'a quitté à Mâcon et j'ai pu dormir tout d'un morceau jusqu'à Genève où j'ai trouvé à la gare Carlotta et Ernestine qui m'attendaient. Il fait assez beau à la villa, un peu froid vu l'élévation du lieu et le voisinage des montagnes. Je me porte bien et je me porterai mieux encore lorsque je serai remis de la fatigue des derniers jours. Ici tout le monde va bien, et à côté de ces mines roses et fraîches, j'ai l'air d'un cadavre mais je suis né mort et, alors que

je ne peux pas avoir le teint fleuri, il faut y renoncer. — Vous baignez-vous beaucoup? Ne laissez pas le réservoir déborder. Comment vont les armoires? J'espère que vous êtes toutes en bonne santé et que ma petite Estelle chérie ne s'ennuie pas trop. Toute la colonie va bien et vous envoie ses meilleurs et plus sincères compliments. Je t'écris à toi parce que tu es l'ancienne des jours, l'aînée après moi. Observons les rites. De concession en concession, le serrurier Capet en est arrivé à la guillotine. — Je vous embrasse de tout cœur. Dis à Estelle qu'elle m'écrive et mette un petit mot aimable pour sa tante. Le tapissier est-il venu? Toto a-t-il apporté les sommes? Répondez catégoriquement.

Bien à toi, ton frère,

A sa fille Estelle

Genève, septembre 1866

Mon cher petit monstre vert,

Je t'écris à toi directement et tu ne te plaindras plus que je cherche dans l'observation des rites un prétexte pour cacher ma paresse. Je te remercie d'abord de ta gentille lettre qui n'a eu qu'un défaut, celui de se faire un peu attendre mais enfin elle est venue ce qui m'a fait voir que vous étiez tous en bonne santé. Le seigneur Choléra s'est-il enfin décidé à quitter cette bonne ville de Paris et sa banlieue? J'espère qu'il s'est en allé bleuir ailleurs la figure des personnes. Ici il n'a pas paru et Genève conserve glorieusement sa

réputation de cité inaccessible aux pestes variées qui déciment le pauvre genre humain. La température y est tout aussi détraquée que chez nous. Depuis mon arrivée il n'y a pas eu deux jours de beau temps de suite. Il ne fait que pleuvoir et quand il ne pleut pas, il fait un froid de chien. C'est à peine si l'on peut aller kilométrer dans le jardin. Cependant entre deux averses, nous avons profité dimanche dernier d'un beau jour unique pour aller faire une petite excursion en Savoie, je devrais dire en France puisque la Savoie est annexée — chez un cousin de Mme Rivoire, arpenteur-géomètre, qui habite dans la montagne une maisonnette solitaire au bord d'un torrent d'une eau limpide comme du cristal au milieu d'un jardinet extravagant peu cultivé où les roses, les volubilis, les capucines et les géraniums se mêlent sans le moindre orgueil, aux plus humbles légumes. Ce brave homme vit en anachorète avec un aide qui s'appelle en son nom Muffe, fait le ménage et la cuisine, me connaît parfaitement, lit la Floride de Méry, sait que Leverrier a découvert Neptune, et mille autres choses surprenantes pour l'endroit. Muffe possède une retraite de six cents francs sur laquelle il fait une pension de deux cents francs à un moutard qu'il a je ne sais où. Avec le reste, il vit comme un prince ou comme un sauvage. Voilà le rêve de Lili réalisé. C'est bien là *Alexis* ou la *Maisonnette dans les bois*, ce roman de Ducray-Duminil qui nous plaisait tant quand nous étions petits. Il y a la cabane, il y a le bois, il y a le ruisseau, plus un splendide horizon de Montagne, et Muffe pour faire des omelettes exquises et du veau aux pommes

de terre de première classe. Le bonheur doit être là, où il n'est nulle part. Hier nous avons fait une petite promenade, en voiture découverte, au bord du lac; au bout de dix minutes nous en avions assez. Carlotta était bleue de froid et moi vert, quoique nous fussions habillés comme pour un voyage en Laponie. Elle a eu des frissons toute la soirée, et se sentait de la glace dans la moelle des os. Le soleil s'use, le monde se refroidit, et la terre ne sera bientôt plus, comme la lune, qu'un vaste désert de neige éternelle. Je ne lis pas Walter Scott mais j'ai lu toutes les livraisons de la Revue des deux mondes parues depuis mon dernier voyage à la villa Grisi. De plus, j'ai avalé les Apôtres, de Renan, et l'Histoire de la Révolution, par Quinet, une belle chose bien au-dessus des rabâchages démagogiques ou aristocratiques. Toi, tu t'adonnes à Charles Nodier. Rien de plus pur, de plus suave, de plus tendu que ce charmant génie, si mystérieusement oublié maintenant et dont on ne prononce pas le nom deux fois par an, même parmi les lettrés. Ainsi va la gloire. C'est vraiment bien la peine de s'échiner à faire de la copie, car qui peut avoir la prétention de faire mieux que Trilby, la Fée aux miettes, Inès de las sierras, Smarra et la légende de Béatrix? A propos de copie, j'étais parti avec l'idée d'en faire beaucoup, et je n'ai fait que la nécrologie de ce pauvre Gozlan, que tu as pu voir dans le Moniteur. En vérité je deviens un littérateur de pompes funèbres. Je ne fais plus d'articles que sur des morts. Mais laissons-là ces idées pénibles et passons à autre chose. Ennuie-toi, il le faut bien; l'ennui est le fond de l'étoffe, mais on y peut broder quelques fleurs

d'imagination. Je n'ai pas l'amour propre de me dire que ma présence t'amuse beaucoup, cependant je dois te dire que je reviendrai à Paris à la fin du mois, sans faute car je veux être à la fête de Carlotta le 4 novembre. En attendant, joue de l'orgue et du piano, peinturlure, lis, traîne-toi de fauteuil en fauteuil, descends au jardin, ta queue sous le bras, le jour qu'il ne pleuvra pas à verse, et même arrange-toi quelque haillon avec l'aide de ta camériste. J'espère que ta chambre sera finie quand je reviendrai, et que mon cher petit oiseau, le dernier de la couvée et le seul qui me reste, aura un nid soyeux, duveté et bien chaud. Quand les armoires seront terminées et les tiroirs en place, commence sans te fatiguer, un premier débrouillement de dessins, de gravures, de livres illustrés et de bouquins. Baigne-toi, soigne-toi, dors bien, et prépare-moi pour mon retour une risette un peu plus gaie que ton mélancolique sourire de complaisance. Je t'aime beaucoup sans le dire, j'ai trop de pudeur pour parler de ces choses-là et rien ne me navre comme de te voir ou de te sentir triste. Carlotta, ta cousine, et tout le monde de Saint-Jean t'embrasse de tout cœur.

Mille caresses.

Ton père.

A ses sœurs Lili et Zoé

1866

Mlles Lili et Zoé sont priées de vouloir bien répondre un mot aux choses sérieuses qui suivent. Toto a dû vous remettre la semaine passée,

deux cents francs de ma biographie, et cette semaine cent quatre-vingts francs du feuilleton Léon Gozlan; avez-vous assez? Vos petites vies sont elles assurées? Il ne suffit pas en ce monde d'avoir de l'eau à pleines baignoires. C'est agréable, mais il faut l'utile. Où en sont les travaux? Les ouvriers ont-ils demandé de l'argent? J'espère que vous êtes en bonne santé. Faites travailler les autres et ne vous échinez pas trop. Nos vieilles peaux ont besoin d'être mises au porte-manteau de temps en temps. Bien à vous de tout cœur.

P.-S. — *Ernesta a-t-elle touché sa somme?*

A sa fille Estelle

Genève, 28 décembre 1866?

Ma chère Estelle,

Quoique je doive revenir à Paris mardi matin pour le jour de l'An, je t'écris ce petit bout de lettre afin de te montrer que je pense à toi de près comme de loin et que je n'oublie pas ma case et ses chers habitants. Quand je suis arrivé Rose venait d'avoir la rougeole et l'avait donnée à Ernestine qui gardait encore la chambre en sorte qu'on a remis la fête de Noël à dimanche prochain. L'on recule Noël et l'on avance le jour de l'An à cause de mon prochain départ. Les deux cérémonies se feront en même temps, et l'exposition des étrennes aura lieu dans le salon avec celle des bibelots de l'arbre. Ce sera splendide. Carlotta

qui travaille comme un galérien a fait quatre douzaines de noix dorées et argentées qui rendront, aux lueurs d'un tas de bougies roses le sapin suisse semblable à un oranger du jardin des Hespérides. Entre ces noix et ces lumières seront pendus une multitude de brimborions à l'usage de l'enfance. Moi je me suis donné la douceur de rester quatre jours entiers sans faire de copie, ce sont les étrennes que je me donne, mais je recommence aujourd'hui mon plâtras pour le feuilleton de lundi. Je n'ai pas la fatuité de croire que vous vous êtes ennuyés en mon absence mais je pense que vous me reverrez avec plaisir. Je juge d'après moi. Dis toutes sortes de choses cordiales et fraternelles à Lili et à Zo. Baignez-vous avec prudence et ne vous enrhumez pas. Il fait ici beaucoup de brouillard et passablement froid, dehors bien entendu. Ce n'est que hier à travers un déchirement de la brume que j'ai vu le soleil et le Jura; quelqu'un qui serait arrivé lundi et reparti jeudi aurait pu dire que les montagnes étaient des blagues et que Genève était situé en plaine. Tout le monde de la villa te regrette et se loue de la bonne grâce que tu as déployée à ton dernier voyage. Carlotta, Ernestine, Roseau, Fofo t'embrassent tendrement et moi je fais de même.

J'ai dit à Toto et à Olivier de venir déjeuner mardi. Communique ce détail au majordome de mon palais afin que les nourritures soient prêtes. Adieu ma chérie, ma fidèle.

A bientôt.

A Carlotta Grisi

Sans date (après 1866)

Contrairement à mes habitudes, je ne travaille plus qu'à la maison et j'envoie ma littérature à l'imprimerie. La neige, la gelée, le verglas, le brouillard ne rendent pas très agréable le voyage perpétuel de Neuilly à Paris et réciproquement. Le dégel nous a plongés dans un océan de crottes, et à moins d'une voiture qui vous prenne au seuil de la porte, on arrive où l'on va couvert de boue jusqu'aux oreilles. Mais le temps paraît se raccommoder et le plus fort de l'hiver est passé. Je ne quitte guère ma chambre rouge et j'écris près de la cheminée, sur une petite table de bois blanc plus facile à manier que la grande table de chêne à colonnes torses encombrées d'un ou deux quintaux de livres. Mon dictionnaire de Bouillet me sert de pupitre et j'ai pour compagne assidue de mon travail solitaire ma chatte noire Eponine qui dort sur mon bras gauche, tandis que mon bras droit couvre de pattes de mouches les petits carrés de papier que vous savez. Parfois, elle s'assoit au coin de la table et me regarde des heures entières, me présentant au fond de ses yeux jaunes deux portraits en miniature plus ressemblants encore que les émaux de Crosnier. On dirait qu'elle veut me communiquer une pensée qu'elle ne peut exprimer et me raconter des choses invisibles pour moi. C'est ainsi que s'écoulent les heures oh ! bien lentement, au bruit de son petit ronron et

du pétillement que fait le bois dans l'âtre. Je vous dirai aussi que j'ai diminué de beaucoup le nombre de cigares que je consommais. Je n'en fume plus que cinq ou six par jour, au lieu de douze ou quinze. C'est comme vous voyez une grande réduction. M'en trouvé-je mieux comme santé, je n'en sais rien encore; mais il me semble que cette privation me préoccupe vaguement et me rend plus triste qu'à l'ordinaire. Le cigare est le hochet de l'ennui, mais je persisterai car il est stupide de passer sa vie à faire de la fumée. Pendant que j'écris dans la chambre rouge, Estelle peint dans la chambre perse; Henriette coud dans la salle à manger et les deux sœurs vont et viennent, s'occupant du ménage. C'est ainsi que la vie s'écoule et que s'en vont ces jours inutiles où je ne vous vois pas.

A Carlotta Grisi

2 janvier 1867

En ouvrant ma fenêtre, car selon mon habitude je suis levé bien avant le jour et je vous écris à la lumière, j'aperçois la neige qui tombe et les arbres du jardin poudrés à frimas comme les marquis du temps de Louis XV. Rien de plus joli que cette forêt blanche qui s'étend de la maison à la rivière. Le grand lierre près de la fenêtre d'Estelle, ressemble à un manteau de velours vert pailleté et brodé d'argent. Voilà l'hiver qui se décide, cela n'est pas dommage, car nous aurions eu quelque peste l'été prochain. Si la neige s'étend jusqu'à vous, comme Saint-Jean doit être

beau en ce moment avec son panorama de montagnes enfarinées. A défaut du Jura, du Salève, du mont Blanc, du Môle et autres géants alpestres, je regarde une file de peupliers et d'arbres qui ont l'air de filigranes de Gênes. Il faut bien se contenter de ce qu'on a, et je vous quitte, bien à regret, pour m'habiller, déjeuner à la hâte, monter dans le coupé de banlieue du père Girault, mon loueur de carrosses de gala, et je m'en vais chez le maréchal Vaillant, ministre des Beaux-Arts et de la maison de l'empereur : ce à quoi l'étiquette m'oblige comme membre du Conseil supérieur de l'enseignement et vice-président du jury. Cela vous fera rire, mauvais républicains et radicaux de Genève, qui ne croyez ni à Dieu, ni à diable, ni à l'empereur, ni même à aucune étiquette.

A sa fille Estelle

1867

Ma chère Estelle,

Tu m'as fait un peu attendre ta lettre, mais elle est si gentille et si affectueuse que je lui pardonne de grand cœur d'être légèrement en retard. Tiens ta risette prête je serai mardi matin à Paris et cette fois ce ne sera pas comme à l'autre retour de Saint-Jean; je rentre à la maison bien charmé d'y revenir quoique je sois très bien et très heureux où je suis. Juste au moment de mon départ le temps se met à être insolemment superbe. Il fait chaud, il fait bleu, le raisin gonfle et mûrit,

les marronniers qui commençaient à perdre leurs feuilles font mine de refleurir et tout le temps de mon séjour ce n'a été que bise, pluie, orage, variétés de températures exécrables. C'est à peine si dans une journée on trouvait dix minutes pour kilométrer dans le jardin. Enfin jouissons de cette éclaircie de soleil sans grogner et prenons le temps comme il vient, puisqu'il est beau. Il aurait pu neiger et pleuvoir à verse. C'est heureux que la chaleur soit venue car une source s'est déclarée dans le calorifère de Saint-Jean qui est baigné par trois pieds d'eau venue on ne sait d'où et qu'on ne peut pas étancher. Je pense tous les matins à la baignoire et je me réjouis d'y plonger mon cadavre la semaine prochaine. Si Bœuf-en-Chambre (1) pouvait venir déjeuner mardi à Neuilly avec Toto cela me ferait plaisir de voir au débotté ces deux Auvergnats quoiqu'ils ne m'aient pas rapporté de St-Flour le chaudron en cuivre jaune qu'ils m'avaient promis. Le menuisier finira, le tapissier reviendra et nous sortirons à la longue du Capharnaüm comme dit Lili. Nous ferons cuire des viandes avec le tournebroche comme au temps de Charles X. Remercie Zo-Langue-de-Coq du mot qu'elle a mis pour moi dans ta lettre. Mille choses fraternelles à Lili. Toute la maison de St-Jean t'embrasse et Fofo qui t'adore particulièrement, me prie de la rappeler à ton bon souvenir.

Mille caresses.

L'auteur de tes jours.

(1) Bœuf-en-Chambre, surnom d'Olivier de Gourjault.

A la Princesse Mathilde

Samedi 17 août 1867

Madame,

Votre gracieuse offre de me donner l'hospitalité à St-Gratien une semaine *au moins*, me console un peu de ne pas vous voir demain comme je l'espérais. Je serais allé vous rendre mes devoirs et mettre mes hommages à vos pieds si je n'avais lu dans les feuilles que vous étiez à Biarritz. Admirez la bêtise et la naïveté d'un vieux journaliste qui croit encore à la lettre moulée, comme disent les paysans. Enfin vous deviez un jour ou l'autre prendre des bains de mer et la fausse nouvelle n'était qu'une vérité prématurée à laquelle je regrette d'avoir ajouté foi puisque ma crédulité m'a privé du bonheur de voir une fois de plus celle dont je fais profession d'être le plus dévoué

Serviteur et sujet.

A sa fille Estelle

1er septembre 1867

Ma chère Estelle,

Je te remercie bien tendrement de la façon charmante et discrète avec laquelle tu as fait allusion à ce jour néfaste qui est celui de ma naissance et dont le retour augmente d'un chiffre — un âge déjà suffisamment respectable. Hélas ! il faut donc à la longue devenir un roquentin et

renoncer sous peine d'être ridicule à dire des choses désagréables aux belles jeunes femmes qui sont par la ville, comme dit Hugo.

C'est donc à dire
Que je ne suis qu'un vieux dont les jeunes vont rire !
On se rira de moi, soldat de Zamora,
Et quand je passerai, tête blanche, on rira !
Ce n'est pas vous du moins qui rirez !

Sais-tu que je n'ai à présent que quatre ans de moins que cette ganache de Ruy Gomez de Silva, qui nous fait l'effet d'un ancêtre. Jamais je ne le croirai ! Pour mes vacances je travaille comme un nègre à ce fameux Rapport sur la Poésie dont j'envoie aujourd'hui même un gros paquet à T... ! Il va falloir demain recommencer mon métier de croquemort et faire une nécrologie de ce pauvre Baudelaire. Crénon ! comme il disait, c'est embêtant d'enterrer ainsi tous ses amis et de faire de la copie avec leur cadavre. La nature qui se soucie fort peu des crevés, a jugé à propos de mettre ses tentures bleues et il fait le plus beau temps du monde. Nous avons fait hier avec les Cherbuliers une partie très amusante à Saint-Cergues dans le Jura. — D'après les lettres de Toto je ne vois rien de nouveau à Paris et il est possible que je reste quelques jours de plus ici pour finir la scie patriotique sur la poésie.

J'espère que vous ne me regrettez pas beaucoup et que vous passez le temps à Neuilly dans une somnolence agréable. Remercie Zoé et Lili de leur bon souvenir et écris-moi. Tes petites pattes de mouche me font plaisir.

Ton vieux lascar de père.

A la Princesse Mathilde

18 octobre 1867

Princesse,

Je serai demain, c'est-à-dire samedi, à l'heure dite à la station de Sannois.

En rentrant d'une petite excursion au pays de Rabelais, j'ai trouvé, hier soir, à la maison, votre cher billet qui comble tous mes vœux. J'avais bien envie de retourner *sous votre toit*, qui abrite si convenablement ses hôtes mais je n'osais. De ce que le paradis est charmant, il ne s'ensuit pas que les mortels puissent selon leur bon plaisir importuner la divinité. J'irai donc faire provision pour mon affaire d'un rayon de soleil et d'un rayon de vos yeux. En attendant ce bonheur, laissez-moi baiser sur le papier le vingt-deuxième centimètre de votre pied adorable.

Votre dévoué et paradoxal serviteur.

A sa fille Estelle

novembre 1867

Ma chère Estelle,

Je t'écris officiellement sur un papier de préfecture à vignette impériale. — C'est assez flatteur, j'espère. Ce papier t'indique que je suis à Clermont-Ferrand chez le patron de Toto. — C'est un homme charmant, de quarante-trois ans, chauve avec des favoris blancs et des sourcils très noirs,

des yeux très vifs et l'air très jeune. C'est l'ancien préfet d'Emmanuel. Il a beaucoup d'esprit et c'est un très bon diable qui a mené la vie de bohême à Paris, et tiré la courroie avec ses dents, comme nous avons tous fait et le faisons encore. Il a une femme blonde, rose et grasse, douce et en adoration devant lui. Nous sommes là comme des coqs en pâte. J'ai ma soupe le matin, *très épaisse*, et tout mon souci est de ne pas trop manger, ni trop boire. J'ai une chambre superbe et un lit excellent. La préfecture est établie dans un ancien couvent dont l'église sert de salle d'archives, et où il y a un ou deux kilomètres de corridors. Il y aurait de quoi loger à l'aise cinquante personnes. Au reste le préfet a trois voitures et quatre ou cinq chevaux. C'est comme un petit roi de département. Toto est là-dedans comme l'enfant de la maison. Il a séduit le chien et le petit garçon; il ne peut faire l'apprentissage de son métier en de meilleures conditions. Mardi nous irons à Ambert, car Toto fait ses visites aux autorités, en habit noir et cravate blanche, avec un sérieux parfait, conduit par son patron. Nous avons fait hier une magnifique promenade à Royat et dans les montagnes. C'est très beau, d'un caractère tout autre que la Suisse, des rochers noirs brûlés par d'anciens volcans et que l'automne revêt en ce moment de superbes fourrures rousses, sauf les sapins toujours verts. — Aujourd'hui nous avons vu de belles églises romanes et une vieille ville Moyen Age, noire comme de l'encre, d'une saleté horrible, mais pleine d'architectures bizarres, d'ogives, de colonnettes, d'escaliers en spirales, de gargouilles et de mascarons à demi noyés dans des pierrailles

et des raccommodages d'Auvergnats. Cette ville s'appelle Ferrand tout court et méprise Clermont-Ferrand comme il convient. Le puy de Dôme n'est pas une farce, il existe et on l'aperçoit à chaque bout de rue. — Tu verras dans le Moniteur que j'ai été obligé de reprendre mon métier de nécrologue et de déplorer la mort de ce pauvre Philoxène Boyer. J'ai appris sa mort à Lyon en descendant du chemin de fer; c'était un sujet de feuilleton tout trouvé et je crois le morceau assez réussi. Toutefois je ne te cache pas que ce métier de croque-mort commence à m'ennuyer. — Je pense que nous serons à Paris jeudi soir ou vendredi matin au plus tard. Toto revient avec moi avant le grand départ définitif. Ainsi dans trois ou quatre jours, j'aurai le plaisir de t'embrasser et de voir ta petite mine de princesse chinoise qui s'ennuie derrière son treillage. En l'absence de Toto c'est Léon Michel qui reçoit le feuilleton. Va donc lundi avec une de tes tantes, au Moniteur et fais-toi délivrer les deux cents livres. — J'ai envoyé de Genève l'argent du billet; vous l'avez reçu sans aucun doute, quoique ma vie errante ne vous ait pas permis de m'accuser réception. Tu vois qu'en père généreux je ne te ménage pas la copie. Embrasse bien mes chères sœurs pour moi, ainsi que ton modèle blond dont je suis curieux de voir le portrait. Gratte la tête d'Eponine et le ventre de Zizi-pan-pan et dis mille choses à Olivier si tu le vois, car pendant son voyage ce gros porc doit avoir perdu l'habitude de venir. Serre aussi la griffe de Tin-ton-lin, ce mauvais mandarin de paravent.

A bientôt, chère mignonne.

A Sainte-Beuve

9 avril 1868

Mon oncle,

Je te réponds moi-même pour te certifier ma vie d'un façon plus authentique et te remercier directement de l'intérêt que tu me portes. Je ne conçois pas ce qui a pu donner lieu à cette nouvelle du *Figaro* qui m'a représenté comme à l'agonie. J'ai fait mon feuilleton comme à l'ordinaire, mais je n'ai pu aller lundi au *Roi Lear*. Ma qualité de vieux romantique a fait penser sans doute que mon absence d'une représentation de Shakespeare ne pouvait être motivée que par ma mort. Je suis très fatigué, grippé, courbaturé, mais nullement en danger, et j'irai te voir au premier rayon de soleil.

J'espère que tu te maintiens dans ton mieux relatif, et que tu pourras secouer, au Sénat, un paquet de foudres, d'un poignet vigoureux.

Ton neveu dévoué.

A ses sœurs Lili et Zoé

Genève, novembre 1868

Mes chères sœurs,

Ne m'attendez pas dimanche matin, mais bien mardi. J'attends des capitaux de vous ou du Monsieur. J'écris avant l'arrivée de la poste pour que ma lettre arrive dimanche. J'ai fait mon feuilleton ici. Ci-joint le reçu pour toucher.

Bien à vous. Votre frère.

A Monsieur le Secrétaire perpétuel de l'Académie française

30 mai 1869

Monsieur le Secrétaire perpétuel,

Des élections devant avoir lieu prochainement à l'Académie française, j'ai l'honneur de me présenter pour l'un des fauteuils vacants, et je vous prie de vouloir bien en informer vos illustres confrères. Honoré déjà d'un certain nombre de suffrages, et m'appuyant sur une vie consacrée tout entière aux lettres, j'ose de nouveau frapper aux portes de l'Institut.

Veuillez agréer, Monsieur le Secrétaire perpétuel, l'assurance de mes sentiments respectueux.

A sa fille Estelle

Le Caire, 22 octobre 1869
(Caire Hôtel Sheppeard, place de l'Esbekieh)

Ma chère Estelle,

C'est à toi que j'écris aujourd'hui pour te rassurer sur l'existence de ton papa par cet autographe. On dit qu'un courrier extraordinaire va partir et je ne veux pas manquer cette occasion de te donner de mes nouvelles ainsi qu'à Toto, et à mes sœurs qui doivent être bien inquiètes. Dis-leur bien

qu'elles ne s'exagèrent pas les choses. Je me porte parfaitement bien et j'ai une mine superbe. Il est vrai que c'est bien fâcheux d'avoir été blessé de la sorte au commencement d'un voyage depuis si longtemps rêvé et qui s'annonçait d'une manière si heureuse. Mais grâce aux soins exquis de Marc qui a renoncé au voyage de la haute Egypte pour rester avec moi au Caire, je ne me sens pas trop de ma catastrophe et je vois encore bien des choses curieuses. Les camarades Gérôme, Tournemine, Berchère, Chennevières, Berthelot, Isambert, Quatrefages et Tutti Quanti se sont embarqués cette nuit sur le bateau à vapeur qui remonte le Nil. J'aurais pu à la rigueur les suivre, mais il aurait fallu me priver des excursions à âne, cheval ou chameau pour aller voir les antiquités quelquefois éloignées du fleuve d'une lieue ou deux. Il était plus sage de cesser jusqu'à parfaite consolidation de mon bras. C'est ce que j'ai fait. Nous sommes très bien à l'hôtel Sheppeard, place de l'Esbekieh, et les visites ne nous manquent pas. Le médecin du Vice-Roi, autrement du Khédive s'est mis très gracieusement à ma disposition et remplace M. Broca parti pour la haute Egypte. Les soins se bornent du reste à fort peu de choses. J'ai visité hier Boulaq, le port du Caire sur le Nil, et le palais préparé pour l'Impératrice qui arrive aujourd'hui. Cela est d'un goût contestable, mais d'une somptuosité folle. Quant au Nil, ses eaux chargées de limon sont complètement rouges et coulent avec une grande impétuosité. J'ai aperçu les pyramides du haut de la citadelle, mais l'inondation ne permet pas d'y aller maintenant. Ne vous ennuyez pas trop de mon absence, je reviendrai à l'heure

dite, assez bien guéri de mon accident pour que vous ne vous en aperceviez pas. Dans deux ou trois jours, j'espère recevoir des lettres de vous; ce sera un grand plaisir pour moi, vous n'en doutez pas, de voir votre chère écriture. Dis bien des choses à Massol de ma part, ainsi qu'à son frère, embrasse bien Toto et les tantes pour moi. Quant à toi, je t'embrasse moi-même de tout mon cœur.

Ton père cassé, mais non Cassandre.

A sa fille Estelle

Le Caire, 18 novembre 1869

Ma chère Estelle,

Les camarades sont revenus hier de leur expédition dans la haute Egypte et avec eux le docteur Broca qui a examiné mon bras, l'a fait tourner en tout sens et l'a trouvé solide. Il m'a délivré de l'appareil, m'a fait passer cette manche de chemise qui depuis si longtemps pendait vide comme celle d'un vieux de la vieille et m'a suspendu au col une simple écharpe où pose ma main qui toute raide encore de cette longue compression, a l'air d'une main de bois mais reprendra bientôt sa souplesse, étant libre. Ainsi la guérison est parfaite. Plus d'inquiétude de ce côté. J'ai eu dans ce brave Marc une sœur de charité et un interne et si tout a marché régulièrement c'est bien à lui que je le dois. Aimez-le bien. Nous partons demain pour Ismaïlia afin d'assister à l'ouverture du canal de Suez qui se fera en grande pompe. Ce

sera un rare et magnifique spectacle que je vous raconterai à mon retour car il ne faut pas perdre, à faire de la copie, le temps qu'on peut employer à voir. Il y a ici naturellement beaucoup de détracteurs du canal — car toute grande chose excite la basse envie — et l'on prétend que les vaisseaux ne passeront pas, nous verrons bien. Je ne pense pas que de Lesseps ait convoqué des gens célèbres et des journalistes de tous les pays pour faire devant eux un fiasco gigantesque. Le truc doit avoir été soigneusement répété avant la première représentation. Je verrai la mer Rouge avec ses ondes, ce qui est toujours flatteur. On a parlé après l'inauguration de l'isthme d'arranger pour nous un voyage dans la haute Egypte. Si le projet n'a pas de suite je n'en serai pas au fond très fâché, car bien que je me porte parfaitement bien, une grande partie de ma réserve de force a été dépensée à supporter mon accident et je serai encore bien gêné un mois ou deux. Voyager dans ces conditions est extrêmement fatigant et puis il y a bien longtemps que je suis hors de chez moi et que je ne t'ai vue toi et les miens, cher monstre vert, et sans être sentimental plus qu'il ne faut, cela me ferait vraiment bien plaisir, tu peux le croire, de t'embrasser ainsi que Toto et les tantes. Je ne puis rien te dire de précis là-dessus car l'Egypte est le pays du vague et de la nonchalance. Une réponse nette est la chose du monde la plus difficile à obtenir. Si le voyage de la haute Egypte ne se fait pas, je reviendrai par Brindisi qui évite trois jours de mer, et les chemins de fer d'Italie. De la sorte je serai à Paris du 10 au 15 décembre et je te donnerai deux jolis

bracelets arabes anciens en argent massif doublé d'or qui te feront une gentille parure. Dis à Toto qu'il ne s'occupe pas de la 12e livraison de « la nature chez elle ». Je l'ai faite ici au Caire et envoyée à Paris, je devais bien cela à ce bon Marc et l'ouvrage sera tout de la même main. Le temps s'est un peu rafraîchi et tous ces bons Egyptiens grelottent. Il ne fait plus que 18 degrés Réaumur, soit 22 centigrades. J'avoue que je m'accommode parfaitement de cette température. Elle vous paraîtrait bien douce à vous qui vivez sous la pluie et la neige. Ecrivez-moi toujours au Caire poste restante, vos lettres me suivront. Je vous remercie de votre exactitude épistolaire car vingt-quatre heures de retard rejettent une lettre à dix jours. J'ai reçu de la princesse une lettre tout aimable et charmante et qui ne contient rien vous concernant; le jeune vicomte Primoli est ici et c'est pour moi une agréable société. Je m'arrête et finis en vous embrassant tous de tout mon cœur. Présente mes cordialités à Massol et serre-lui la main pour moi. Embrasse Eugénie et Alphonsine quand tu les verras. Gratte le dos d'Eponine à mon intention et tâchez de ne pas vous ennuyer.

Ton père.

A sa fille Estelle

9 septembre 1870

Ma chère Estelle,

Je me suis décidé à partir et je suis arrivé ce matin avec un train de mobiles; on craignait à chaque instant que le train ne fût intercepté mais nous avons passé librement à la gare de

Genève, quelques minutes avant que la cloche sonnât. Rosine essoufflée m'apporta un télégramme de Londres. Je l'ouvre et j'y lis cette phrase énigmatique : « Suis à Londres avec Elise depuis hier soir Meley Hotel. Théophile Gautier fils. » Je ne m'expliquais pas ce voyage en un tel moment, et j'en inférais au bout d'une minute de réflexion que le pauvre Toto devait être destitué. Un instant après, un facteur courant après moi, me remet un autre télégramme : c'était le tien, chère enfant, qui contenait en substance la lettre de Rodolfo — Paris est bien étrange en ce moment. Tout le long de la route, il y a des militaires, des soldats de ligne, mobiles et autres qui couchent sous la tente et font la cuisine en plein air. Il pleut à verse, ce qui retardera un peu les Prussiens qui seront à Paris dans le commencement de la semaine prochaine. Je n'ai pu savoir encore d'une façon précise si la bonne princesse avait été arrêtée ou non. Je vais à l'Hôtel m'informer moi-même. Quelle chose déplorable et désastreuse que cette guerre ! On abat les maisons et les arbres de la première zone. Ces décombres sous la pluie font un effet lugubre. Je t'écris cette lettre chez Marc, dont la fille Augustine est à Londres. Marc, sa femme et Lucien sont à Paris. Nous n'avons pas encore quitté Neuilly, où j'ai trouvé les tantes mieux portantes et plus sereines. N'aie aucune inquiétude sur notre sort; nous avons de quoi vivre au moins deux mois quand même il ne paraîtrait pas une ligne de copie. L'affaire de l'*Officiel* pourra peut-être s'arranger. J'ai vu Buloz que Cherbuliez avait prévenu; il n'était pas en Savoie comme je le croyais, mais bien à Paris. Les chemins de fer

vont sans doute être coupés demain ou après, et même si tu ne recevais pas de lettres régulièrement, ou même si tu n'en recevais pas du tout, il ne faudrait pas t'étonner pour cela.

Je regrette d'avoir quitté si brusquement la chère Carlotta et la gentille Ernestine, mais il le fallait absolument. Carlotta sait que je ne m'en vais pas volontiers d'un endroit où elle est. Je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que ta tante et Ernestine. Mille choses à Auguste à Racine et à Duchosal quand vous les verrez.

Mes hommages à Mme Blanche. Le fidèle Rodolfo te baise les mains et les tantes t'embrassent.

Ton père.

A sa fille Estelle

29 septembre 1870

Première lettre.

Ma chère Estelle,

Comme les voies terrestres sont coupées il faut bien avoir recours aux voies aériennes et je confie ma lettre au premier ballon qui part. Nous sommes enfermés séparés du reste du monde et cela est bien cruel de n'avoir aucune nouvelle de ceux qu'on aime. Je me porte bien; Lili et Zoé s'habituent à la situation et ne vont pas trop mal. Rien de grave encore n'est arrivé et l'on est dans une attente perpétuelle et fiévreuse. Silence parfait de Toto. Ou du moins son écriture a été interceptée.

Eugénie est à Versailles. Je passe la plus grande partie de mon temps à l'Officiel à lire les journaux qui paraissent la plupart sur des demi-feuilles faute de papier ou de copie. Cela m'ennuie bien de ne pas te voir, chère enfant, sans te souhaiter pourtant auprès de moi, car cette vie manque absolument de gaîté. Quel dommage d'être ainsi prisonnier, pendant qu'il fait un temps si admirable. Le ciel pour nous narguer semble s'être tendu de son velours bleu le plus ironiquement brillant. Que le lac doit être beau ! Profite de ton loisir pour faire une grande aquarelle bien soignée. Je voudrais bien aller souhaiter la St-Charles à Carlotta comme à mon habitude et te ramener à Paris après un petit séjour mais vraiment je n'ose guère l'espérer. L'avenir est indéchiffrable. En attendant embrasse bien tendrement pour moi ta chère tante et ta gentille cousine, et reçois pour ta part, deux bons baisers paternels à la vieille mode.

L'auteur de tes jours.

P.-S. — *J'ai mis un numéro à ma lettre. Si tu la reçois, prends-en note. Je chiffrerai les autres lettres que je t'écrirai et de cette façon tu verras s'il y en a de perdues. Fais bien mes amitiés à Auguste et aux amis de Genève quand ils viennent à Bonport. Présente mes hommages à Mademoiselle Blanche et dis à Carlotta que je lui écrirai par le prochain ballon.*

A sa fille Estelle

14 novembre 1870
(59e jour du siège)

Sixième lettre.

Ma chère petite Estelle,

J'ai bien peur que ma dernière lettre ne te soit pas parvenue. Le ballon « le Galilée » est tombé entre les mains des Prussiens et je crains que l'épître que je t'envoyais et celle adressée à Carlotta où je lui souhaitais sa fête ne soient restées au fond de la nacelle. Je recommence sur de nouveaux frais. Comme il y a longtemps que je ne t'ai vue, chère enfant ! Les journées de siège sont plus longues que les autres et peuvent compter pour des mois ! On ne saurait imaginer une existence plus morne et plus triste et malgré tout le désir que j'aurais de te voir je suis heureux de te savoir loin de nous. De danger il n'y en a pas, dans le vrai sens du mot ; la ville n'est pas attaquée sérieusement mais investie de façon à nous faire mourir de faim dans un temps donné. Dans ce cachot de plusieurs lieues de tour je n'ai pas comme Ugolin la ressource de manger mes enfants puisqu'ils sont en Suisse ou en Angleterre. Il n'y a plus de beurre depuis longtemps, l'huile commence à manquer, le fromage est un mythe et je t'avoue que le macaroni à l'eau et au sel est un mince régal. La ration de viande est descendue à quarante grammes par jour pour chaque personne et l'on n'obtient sa

portion qu'après des queues de trois heures. J'ai mangé du cheval, de l'âne, du mulet mais il n'y en aura bientôt plus. Il se forme des boucheries... où l'on vend du chien, du chat, et même des rats et des pierrots. Un chien un peu plus fort vaut 20 f. une moitié de chat 6 fr. les rats et les pierrots 50 centimes. Pardonne tous ces détails, mais la grande affaire est de se nourrir. Quand on se rencontre, la première question que l'on s'adresse c'est : avez-vous de la viande? Cela a remplacé le banal « comment vous portez-vous? ». Mais tout cela n'est rien, ce qui est navrant c'est d'être muré dans un tombeau séparé de la France et du monde, ne sachant rien de ce qui se passe au-delà de Châtillon ou de St-Denis, de ne jamais recevoir de réponses aux lettres qu'on écrit, d'ignorer même si elles arrivent, de ne pouvoir même au péril de sa vie retrouver ceux qu'on aime, de se sentir abandonné de tout l'univers, de ne pouvoir envoyer d'argent à ceux qui peut-être en manquent, de les rêver malades ou morts. Il n'y a pas de plus dure épreuve, de plus profond ennui. Pense un peu à nous qui t'aimons bien et embrasse bien tendrement pour moi Carlotta, Ernestine et Auguste. Dis aussi bien des choses à nos amis de Genève avec qui il serait bien doux de fumer un cigare en kilométrant sur l'avenue de St-Jean. Deux bons baisers de ton père assiégé.

Chère Carlotta je vous mets ce mot en marge de la lettre d'Estelle. Je vous écrirai un autre jour pour que la lettre parte par un autre ballon. Je vous aime toujours, je pense à vous toujours et suis toujours vostrissimo.

A Victor Hugo

Paris, 29 décembre 1870

Cher et Vénéré Maître,

Celui qui n'a aimé et adoré que vous dans toute sa vie, vient, les larmes aux yeux, vous prier de sauver par une de vos paroles toutes puissantes une pauvre et charmante bête qu'on veut mener à l'abattoir. Votre bonté, universelle comme la bonté divine, a pitié de la bête comme de l'homme.

Il s'agit de mon cheval, que j'ai préservé jusqu'à présent. Dites un mot pour lui à M. Magnin ou au général Le Flô, et vous obtiendrez sa grâce. Si je ne vais pas vous supplier moi-même, c'est que je suis retenu dans une chambre par un rhume qui frise la fluxion de poitrine. Vous qui avez l'âme aussi tendre que grande, et qui, terrible comme Jupiter foudroyant, avez sur la vie les scrupules d'un Brahme, faites qu'on épargne ce pauvre être innocent. Je suis sûr du moins que vous ne rirez pas de ma douleur. Il faut agir promptement, je n'ai qu'un répit de vingt-quatre heures.

La bête est chez M. Deligne, avenue Malakoff, n° 16, — inscrite sous mon nom.

Je suis honteux de déranger Olympio pour si peu de chose, mais il pardonnera cette hardiesse à son ancien Albertus, à son page romantique des jours d'Hernani.

A sa fille Estelle

9 janvier 1871
(113e jour du siège)

Onzième lettre.

Ma chère Estelle,

J'ai attendu sans grand espoir qu'elle arrivât la réponse à la carte postale que je vous avais envoyée et qui peut-être ne vous est pas parvenue. Mais comme un plus long silence pourrait vous inquiéter, je vous écris à tout hasard. Ma santé qui avait été excellente a été altérée vers la Noël où les froids ont commencé, par le plus abominable rhume qu'on puisse souhaiter à un ennemi. J'étais pris du nez, de la gorge, de la poitrine, mais j'ai été très bien soigné. Cela vaut mieux mais je garde encore la chambre où je m'amuse médiocrement comme tu peux bien le penser. Mes sœurs ont eu la grippe et c'était dans notre galetas de formidables chœurs de tousserie auxquels Rodolfo joignait sa voix. La situation est toujours la même et ce n'est pas une exagération que de l'appeler mélancolique. Les vivres deviennent de plus en plus rares et nous ne vivons que de chocolat, de riz et de crêpes, car la ration de cheval livrée par le gouvernement est absolument insignifiante. Le pain et le vin ne manqueront pas de longtemps, et avec cela on peut vivre à la rigueur. L'important pour nous est de gagner du temps. Pour nos étrennes messieurs les Prussiens ont

commencé le bombardement qui ne produit pas l'effet qu'ils en attendaient sans doute. Chacun va à ses affaires comme s'il n'y avait rien. Quelques obus sont arrivés jusqu'au Luxembourg. C'est la limite extrême. Si M. de Bismarck pensait effrayer les Parisiens par cette pyrotechnie, il s'est bien trompé. Loin de causer de la terreur, le bombardement excite la curiosité et l'on est obligé de poser des sentinelles aux endroits où les bombes arrivent pour chasser le public. Les gavroches ramassent les éclats d'obus et les vendent aux bourgeois, depuis 1 fr. jusqu'à 5 francs. Cependant il serait bien temps, que tout cela finît et que les armées de province tombent sur les derrières des Prussiens comme on dit en style statégique. Espérons qu'elles vont arriver bientôt et que le général Chanzy dont on dit merveille nous débloquera. Je pense que tu te portes bien, ainsi que ma chère Carlotta et ma gentille Ernestine, et mon brave Agostino. Pardonne-moi de ne pas t'avoir souhaité au jour dit la « bonne année » mais nous sommes murés dans notre prison et sans communication avec le reste du monde. 1870 a été horrible, 1871 ne promet rien de bien gai. Enfin, il faut subir sa destinée. Ce qu'il y a de plus douloureux est d'être sans nouvelles de ceux qu'on aime. Il vous semble qu'on vous oublie. Embrasse bien Carlotta et Ernestine pour moi et puisse bientôt arriver le jour où j'irai te chercher à St-Jean après une si longue et si douloureuse absence.

Je t'embrasse de toute mon âme.

Ton père

A sa fille Estelle

Paris, 12 février 1871

Chère Enfant,

J'étais à l'Officiel le 7 février, très mélancolique, n'ayant reçu depuis 5 mois aucune nouvelle des gens que j'aime, ne sachant pas si les miens étaient vivants ou morts quand on m'apporta un télégramme. — Tu sais quel effet me produisent les télégrammes en temps ordinaire; celui-ci manqua me faire trouver mal. Les mains me tremblaient en l'ouvrant. Un coup d'œil rapide me rassura. Tout allait bien et je savourais chaque mot, le relisant vingt fois. La correspondance électrique s'est singulièrement ralentie depuis les événements; ton télégramme déposé le 8 janvier a mis un mois juste à me parvenir, étant arrivé le 7 février. — Cette journée devait être heureuse. Deux heures après, on m'apporta deux lettres, une de toi contenant une d'Ernestine, une autre de Carlotta. Quelle joie, quelle félicité ! Je n'étais plus accoutumé à de telles fêtes. Une chose m'avait intrigué. C'était l'adresse quai du Mont-Blanc nº 3, la lettre de Carlotta m'a mis au fait. Elle a sagement agi et quoiqu'elle doive regretter St-Jean il fallait faire ce sacrifice dans les circonstances désastreuses où nous nous trouvons. Félicite Toto de la naissance d'un héritier, et aussi Elise. Je vais lui écrire de mon côté. Les lettres que je lui ai écrites ne semblent pas lui être parvenues. Je vous ai adressé par ballon quatorze missives dont

plusieurs doivent avoir été perdues. Je les avais numérotées pour que vous puissiez constater les égarées. Enfin, il faut espérer que « d'Altorff les chemins vont s'ouvrir » et que je pourrai t'aller embrasser à Genève, mais le voyage est encore bien difficile, bien barré d'obstacles ennuyeux et de formalités; le temps bien rigoureux pour un convalescent qui a subi pour se remettre deux mois de famine absolue, ne mangeant que de la panade (sans beurre) et des crêpes (sans lait) avec du pain ressemblant à du poussier de motte. Les vivres commencent à reparaître mais tout est encore d'une cherté horrible. Le gigot de mouton se vend 5 fr. la livre et le tout à l'avenant, tous les chevaux sont mangés. Il n'y a plus de voitures dans la ville, ou plutôt il n'y a que des voitures mais aucune bête pour les traîner. — Il faut trimballer soi-même sa valise au chemin de fer. Cela n'est pas commode, mais tous ces inconvénients n'arrêteraient pas un voyageur intrépide comme moi, surtout lorsqu'au bout du chemin se trouvent toi, Carlotta et Ernestine; mais la situation est si tendue, si inquiétante qu'il faut être là pour parer aux désastres inattendus. Ce qui régnera demain, nul ne le sait et l'avenir n'est pas couleur de rose. Dans une lettre ouverte on ne peut rien dire d'intime et tu comprendras ma réserve. Je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que Carlotta et Ernestine et les amis de Genève. Les tantes t'embrassent tendrement et Rodolfo te remercie de ton bon souvenir. Mille choses aux amis de Genève.

A bientôt,

Ton père.

Alphonsine a été bien malade mais elle va mieux; Henriette a eu la petite vérole, elle n'est pas trop marquée. Tin-ton-lin n'est pas mort de faim, il a vécu exclusivement de riz à la chinoise. Olivier magnifiquement approvisionné n'a pas souffert du siège. Il est gras comme un moine. Nous autres avons l'air de spectres. Eponine n'est plus qu'une ombre, une simple découpure en papier noir, mais nous allons nous remplumer. Les légumes arrivent lentement, mais ils arrivent. J'écris à Carlotta et à Ernestine.

A Carlotta Grisi

13 février 1871

Chère Carlotta,

Après cinq mois de cachot au secret, on entrebâille la porte de notre prison, on soulève le couvercle de notre cercueil et nous pouvons renouer avec les vivants nos relations si longtemps interrompues. Les télégrammes commencent à arriver avec des retards d'un mois ou deux. J'ai reçu hier seulement la réponse à la carte-postale, mais votre lettre du 3 février m'est parvenue, et une autre depuis. Avec quelle joie j'ai revu le petit chiffre bleu qui annonce une missive de Genève, il est inutile de le dire; vous l'imaginez aisément. On a beau savoir que la réponse est impossible, on s'attriste d'écrire des lettres qui semblent se perdre dans le vide, et l'on finit par croire qu'on vous oublie. Ce n'est pas la famine, ce n'est pas la pluie d'obus qui a été le plus pénible à Paris,

c'est cette séquestration, cet isolement horrible qui vous séparait de vos affections de famille, de vos amitiés, de tout ce qui vous tenait au cœur, qui vous laissait ignorer ce qui se passait à une lieue en dehors de la ville. Nous étions retranchés absolument du monde, ignorant ce que faisait la province, si l'on venait ou non à notre secours, abandonnés de l'univers, privés de tous témoignages de sympathie, manquant de consolation morale, réduits aux plus affreuses extrémités. Tout cela n'était rien à côté de cette angoisse, de cette attente toujours trompée. — Un pigeon revenait à moitié déplumé : pas de lettre encore ! On n'osait plus se dire : ce sera pour la prochaine fois. A votre fête, à la Noël, au jour de l'An, je me sentais des redoublements de mélancolie, des affaissements de tristesse, des élans de désir vers ce St-Jean que vous n'habitez plus, hélas ! et qui encadrait si bien dans mon souvenir, votre image chérie. Quelle soif de quitter Paris, de vous revoir, de vivre un peu à côté de vous, de la vie normale, me dévore depuis l'armistice ! Du jour où je vous ai dit adieu sur la route de Montreux, mon existence n'a été qu'un long cauchemar, un renversement de la réalité, une suite de catastrophes si monstrueusement en dehors du possible que mon esprit malgré l'évidence, se refuse encore à le croire. Jamais si noir ennui n'a pesé sur une ville. Comme j'ai pensé à vous, et à ma chère mignonne ! et avec cet amer sentiment de ne pouvoir sortir, de ne pas même avoir la faculté d'échanger un bout de lettre. Maintenant il semble qu'on pourrait partir, mais il y a un tel encombrement, de telles difficultés que ce serait une folie de tenter le voyage

avant quelques semaines, surtout dans l'état de faiblesse d'une convalescence opérée pendant les derniers jours d'une famine arrivée au dernier degré. Un peu de bonne nourriture me remettra bientôt, je l'espère, et je pourrai vous écrire de me chercher un logement à proximité du vôtre. Je ne vous réponds pas encore aujourd'hui sur votre maison, j'ai perdu un jour pour savoir le nº que j'avais oublié. J'ai l'adresse maintenant « faubourg-St-Denis nº 78 » et ma prochaine lettre contiendra tous les détails qui peuvent vous intéresser. Votre sœur vous a écrit et vous donnera sans doute son adresse « rue Richet nº 23 » à ce que je crois, mais sans en être sûr — j'écrirai demain à ma gentille nièce Ernestine de qui j'ai reçu une lettre charmante. Mes sœurs vous envoient toutes leurs tendresses, ainsi qu'à Estelle et à Ernestine. Je vous embrasse du plus tendre de mon cœur, et vous prie de me conserver un petit coin de votre cœur. En terminant ces lignes, j'apprends que désormais la correspondance peut être cachetée, et je ferme cette lettre qui devait rester ouverte. C'est pour cela qu'elle n'a pas d'enveloppe car les erreurs les plus bizarres avaient lieu, la lettre étant parfois remise dans une enveloppe indiquant l'adresse d'une autre personne.

Vostrissimo.

A sa fille Estelle

5 mars 1871

Ma chère Mignonne,

J'ai eu une fière peur en voyant arriver de Genève une lettre encadrée de noir. Tu comprendras tout ce qui a pu me passer de lugubre par la tête. J'ai pensé d'abord que tu étais morte, ce ne pouvait être Carlotta puisque j'avais reconnu son écriture. Ensuite j'ai pensé à Ernestine. — En lisant la lettre qui me parlait de Mme Daudin, du mobile que vous avez logé et qui vous amusait par sa gentillesse, de vos visites matinales au Musée où vous allez dessiner toutes les deux, je me suis rassuré un peu. J'ai cru que Carlotta avait voulu ainsi faire porter à sa lettre le deuil de la France et puis j'ai appris enfin la vérité par voie indirecte, on m'a dit que le père et la mère d'Antonin étaient morts, ainsi que ce pauvre Barni, ce qui ne justifiait que trop la lettre bordée de noir. Mais je n'en ai pas moins eu une fière peur. Quand il y a six mois qu'on ne s'est vu, on est craintif. Il a pu se passer tant de choses. Heureusement j'avais reçu une lettre de toi, deux ou trois jours avant celle de Carlotta. Je me rétablis lentement et j'ai eu une petite rechute qui a retardé ma convalescence. Je tousse toujours beaucoup et je n'ai pas grand'force. Pourtant je pense d'ici à quelques jours être en état de prendre le chemin de Genève et d'aller t'embrasser et te serrer sur mon cœur après une si longue absence.

Que de choses terribles se sont passées depuis le jour que je t'ai quittée sur le débarcadère de Chillon ! — Il me semble que dix ans se sont écoulés. Je me retire tout meurtri de dessous les décombres de ces écroulement et tâche de rajuster les morceaux de ma vie brisée. Ce n'est pas drôle, vers la fin de sa carrière après tant de fatigues et de travaux enfin — c'était écrit — comme disent les musulmans fatalistes. On ramène petit à petit les meubles dans la maisonnette de Neuilly et on la prépare à recevoir son Ange blanc du mieux qu'on peut. Seulement cela ne va pas vite. Il n'y a plus de chevaux à Paris on les a tous mangés ou peu s'en faut. Nous voilà enfin — à quel prix grands dieux ! — débarrassés des Prussiens. Ils ont fait une entrée peu brillante suivie d'une prompte sortie. Quand ils sont arrivés sur la place de la Concorde, ils se sont trouvés face à face avec les huit statues des villes de France, spectres de pierre masqués de noir qui les attendaient dans une solitude profonde. Ils n'ont pas osé lever les voiles de crêpe. Rien n'était plus lugubre et plus effrayant. La ville est encore exaspérée et frémissante mais le calme va se faire. J'ai reçu des nouvelles de Toto et de sa mère. Toute la famille va bien et se propose de passer quelques mois encore à Bruxelles. Nous avons eu la douleur de perdre ce pauvre Victor Giraud, le peintre du Marchand d'Esclave et du Charmeur. J'ai fait sa nécrologie, comme j'ai fait celle de tant d'autres, hélas ! — Celui-là ce n'est pas une balle qui l'a tué, mais une nuit d'avant-poste, par un froid de quinze degrés. Il n'avait pas encore trente ans, était beau comme le Lucius Verus, adoré de ses parents, et le mieux

doué des jeunes artistes après Regnault. Mais laissons là toutes ces idées tristes et ne songeons qu'au bonheur de nous revoir bientôt. Embrasse tendrement Carlotta et Ernestine de ma part, donne une poignée de main à Léon s'il est là, au farouche Agostino, dis mille choses aux amis et reçois les baisers de ton père et de tes tantes.

L'auteur de tes jours.

A sa fille Estelle

Versailles, 26 mars 1871

Chère Mignonne,

L'homme propose et l'émeute dispose, et voilà comment la malle faite pour Genève a pris le chemin de Versailles où se fait maintenant le véritable Officiel, car il s'en fabrique un autre à Paris où messieurs les assassins règnent sans opposition. Tu as su par les journaux les détails de cette insurrection inexplicable qu'il était si facile d'arrêter dès le début et à laquelle on a laissé le temps de se développer, de s'organiser et de s'emparer de la ville sans coup férir. L'Assemblée nationale perd son temps en discussions vagues au lieu de prendre des résolutions énergiques et ne donne aucun appui à la portion saine de Paris terrorisé par quelques forçats en rupture de ban. Ce que nous deviendrons nul ne peut le savoir. En tout cas il faut que cela finisse bien vite d'une manière ou de l'autre. La vie de la France est suspendue et toute la circulation de ce grand

corps est arrêtée. Si cela continue un mois nous mourrons tous de faim : l'argent se cache; les vivres renchérissent. Chacun s'accroupit sur son petit tas de provisions et attend qu'on l'assomme, avec une indolence stupide. Enfin cela ne peut pas aller plus mal et le moyen de salut va peut-être sa manifester. Pour que moi, chère fillette, je te parle politique, il faut que la situation soit bien grave car ce n'est pas mon habitude. Je te parle ainsi pour te faire comprendre comment et pourquoi je ne suis pas encore allé te rejoindre à Genève et te ramener, après avoir passé quelque temps près de la bonne Carlotta, dans ta petite maison de Neuilly que je n'ai habitée qu'un jour car le lendemain de mon installation il m'a fallu partir. Cinq mois de siège, de misère, de famine et de maladie, c'était pourtant bien assez. Chose bizarre, je vais mieux à travers toutes ces catastrophes, je rentre peu à peu dans ma peau d'où j'ai bien manqué sortir d'une façon définitive. Si je ne t'ai pas envoyé d'argent ce n'est pas négligence, tu le sais bien, et tu en devineras aisément le motif. Je gardais pour le voyage tout ce que je pouvais épargner et je n'attendais que la levée du siège pour courir t'embrasser, mais ma santé était encore si mauvaise que j'aurais au dire du médecin, risqué une troisième et fatale rechute. Je t'embrasse de toute mon âme et désirerais bien ardemment être près de toi, loin de toutes ces horreurs. Embrasse bien tendrement Ernestine et Carlotta pour moi.

Ton père.

A sa fille Estelle

Versailles, 6 avril 1871

Chère Mignonne,

Les journaux de Genève te mettent sans doute au courant des choses étranges et terribles qui se passent en France et dont il ne serait pas prudent de te marquer le détail dans une lettre peu assurée d'arriver à sa destination. Voilà la guerre civile engagée et nous allons faire le siège de Paris. Vraiment il y a sur notre malheureux pays un esprit de vertige. Les sages même sont forcés par les fous à des actes extravagants. En attendant c'est la vie la plus intolérable qu'on puisse imaginer. On est toute la journée aux aguets, on écoute le canon, la fusillade plus ou moins rapprochée, on commente les rares nouvelles qui arrivent de Paris et franchissent les lignes, on arrache les journaux aux mains des vendeurs et l'on se promène de long en large devant l'hôtel des Réservoirs et la porte de l'Assemblée nationale où l'on guette l'entrée et la sortie des députés pour attraper au vol quelques renseignements. Rien de plus énervant. Les postes avec Paris et la banlieue ne marchent plus et l'on ignore absolument le destin des amis qui n'ont pu s'échapper ou qui ne croyaient pas à la possibilité de pareils désordres. Les lettres pour Genève sont portées par des courriers à la station de Fontainebleau et c'est ainsi que nous pouvons correspondre. Il en est de même

pour les autres directions. On s'est battu à Courbevoie et au pont de Neuilly. Une balle a traversé la salle de billard de M. Achard et d'autres projectiles ont coupé des branches dans le jardin. Personne n'a été blessé. A propos de M. Achard, ce brave homme, la perle des propriétaires, est mort dans les derniers jours du siège. Notre maison n'a rien eu. Nous étions tous les trois à Versailles et Lili venue à pied de Neuilly — les chemins de fer ni les voitures ne marchant plus — a passé sur le pont une heure avant sans se douter qu'il allait devenir quelques instants après un champ de bataille. — Nous sommes à regretter le temps du siège ou du moins il y avait une espérance. Jusqu'à présent le parti de l'ordre domine hors Paris bien entendu où règne l'anarchie la plus complète. La troupe n'a pas levé la crosse en l'air comme les Emeutiers l'espéraient et on se bat de part et d'autre avec un acharnement qu'on eût mieux fait d'employer contre les Prussiens. Les tentatives des Rouges pour enlever Versailles ont échoué. Ils ont été battus et on leur a fait deux à trois mille prisonniers. Mais il faut entrer dans Paris. C'est là le difficile quand on ne veut pas tout mettre à feu et à sang. Voilà, pauvre mignonne, la vie que mène loin de toi, ton pauvre père. Toujours retenu au moment de partir, je crève d'ennui et de rage. Je ne désespère cependant pas d'aller occuper un jour ou l'autre la petite chambrette à 40 fr par mois que tu m'as trouvée et de me réunir à votre charmant groupe pour passer avec vous trois semaines ou un mois de bon temps. J'en ai besoin après les rudes épreuves. Tu me demandes dans ta dernière lettre le nom de la maladie que

j'ai dit dans une lettre que tu n'as probablement pas reçue. C'est une pneumonie aiguë compliquée de famine dont j'ai failli mourir sans trop m'en apercevoir tant j'étais affaibli. Mais je vais bien maintenant. Un peu de chaleur et il n'y paraîtrait plus. Je suis désolé d'être si longtemps séparé de toi, mais crois bien, chère enfant, qu'il était impossible de t'aller chercher et de te faire revenir plus tôt. En attendant que j'arrive, remercie tendrement Carlotta des bons soins qu'elle a eus de toi et dont je lui aurai une éternelle reconnaissance et dis-lui que sa sœur est en sûreté chez Judith. Aucune inquiétude de ce côté. Je t'embrasse mille fois ainsi que Carlotta et Ernestine. Les tantes m'imitent. Bien des choses à Agostino et aux amis. Dis à... que je suppose toujours à Genève que plusieurs personnes m'ont demandé de ses nouvelles sur le boulevard des italiens de Versailles.

Ton père.

A sa fille Judith

1871

Chère Enfant,

J'ai été bien touché de ta lettre. Eh ! quoi, tu penses au vieux Sachem abandonné et tu as assez d'âme pour imaginer que ton père pourrait bien manquer d'argent et crever un peu de faim dans ses exodes. Cette idée, toi seule l'as eue et je t'en remercie; tout le monde, c'est plus commode, fait semblant de croire que je regorge d'or et que je

me porte comme le Pont-Neuf. Toi, créature originale, tu t'inquiètes de mon sort. Il est vrai, tu t'en souviens, que dans mes ennuis je t'ai longtemps appelée mon dernier espoir. Garde ton argent, cher cœur, garde-le pour toi, j'ai trouvé une veine de copie qui convient à la situation — des articles sur le Versailles de Louis XIV — restituant l'ancien état du palais; et, dans quelque temps, je serai remis à flot; seulement donne la pâtée à la maman pour quelques jours, jusqu'à ce que je puisse lui refaire sa pension, cela ne tardera pas. Paris va bientôt, il faut l'espérer, rentrer dans l'ordre, et nous pourrons reprendre la vie humaine, car nous menons une existence de sauvages. N'essayez aucune sortie, le mieux est de se tenir coi encore quelque temps, ce ne sera pas long. Remercie Ernesta des chaussettes qui me sont parfaitement arrivées et qui vont comme des gants. L'héroïque Lili est toujours en cave : elle n'a pas voulu quitter la maison, qui, déserte, serait impartialement pillée par les ennemis ou les amis imbus des mêmes doctrines en fait de butin. Dans quelques jours nous irons la délivrer. Nous recevons des nouvelles de Neuilly de temps en temps, et Zoé accompagnée d'un sergent de ville, y a fait une visite des plus périlleuses avec une bravoure que n'auraient pas eue bien des hommes : voilà Zoé transformée en Bradamante et en Marphise avec l'armure de moins et les bombes en plus. Qui l'eût dit ! rien de tout cela n'a l'air vraisemblable et le siège de Paris par les Français a l'air aussi chimérique que le siège de Pékin par les Chinois du Dragon Impérial. A propos du Dragon Impérial, il y a ici une petite

société de mandarins et de raffinés qui voudraient bien le lire, rassasiés qu'ils sont des bulletins de guerre du « Gaulois ». Si tu pouvais m'envoyer ce bouquin, tu me et leur ferais plaisir. Où des chaussettes passent, passera bien ce livre.

Je t'embrasse de tout cœur,
Ton père.

P.-S. — *Zoé t'embrasse mêmement; les chats et les chiens vont bien. Zizi est à Versailles où il fait l'admiration des douairières.*

A sa fille Estelle

Versailles, 19 avril 1871

Chère Mignonne,

Il s'est passé des choses terribles depuis ma dernière lettre. Courbevoie et le pont de Neuilly sont devenus le théâtre de luttes acharnées. L'avenue est balayée perpétuellement par les canons, les obusiers et les mitrailleuses des combattants. Lili voyant après quelques jours le calme revenu, a eu l'idée malheureuse de retourner à la maison où elle s'est trouvée bloquée et vit à la cave comme toute la population de Neuilly. Nous avons été, comme tu le penses, dans une inquiétude affreuse. Impossible d'aller la rejoindre ou de la faire replier sur Versailles. Toutes les lignes sont coupées et qui essayerait de les franchir serait exposé aux feux des assiégés et des assiégeants. Pendant toute une semaine, nous avons ignoré

si elle était vivante ou morte, ensevelie sous les débris de la maison. Elle a enfin trouvé moyen sans doute par des soldats revenant à Versailles de nous faire passer quelques lettres qui nous ont rassurés sur son compte. La dernière est arrivée hier 18 avril. Lili va très bien, la maison n'a pas été atteinte sérieusement du moins car pour quelques balles perdues dans les murs je n'en répondrais pas. — Cette vie d'anxiété et de dispersion est insupportable. On s'ennuie mortellement à Versailles; la copie ne passe pas à cause des chambres qui remplissent tout le papier. L'argent baisse et l'on ne sait comment le remplacer. C'est fort triste. Les Communeux ne sont pas si gentils que vous l'imaginez en Suisse. La République est sans doute une très belle chose tant qu'elle reste à l'état de théorie, mais chez nous, quand on veut la mettre en pratique, elle tourne tout de suite en guerre civile. Le rôle de prophète de malheur ne me séduit pas, mais tu dois te rappeler que dans mes lettres, depuis plus de deux mois, je prédisais des journées pires que les journées de Juin après la révolution de février en 1848. Il règne à Paris une véritable terreur comme en 93. On a brûlé la guillotine, c'est vrai, mais le chassepot la remplace avec avantage. Six cent mille personnes ont quitté Paris, les rues sont désertes, les boutiques fermées ou seulement entr'ouvertes. On se sauve en se laissant glisser du haut des remparts le long d'une corde à nœuds, mais tu dois voir tout cela dans les journaux. Tu me demandes ce que devient Rodolfo. Il est resté avec nous jusqu'au 18 mars, jour de notre réinstallation à Neuilly. Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis. Les lettres de Paris à Ver-

sailles ne passent pas. Et Rodolfo se trouve ayant 36 ans ou 38 ans dans la catégorie de la levée en masse — 19 à 40. — J'ai laissé à sa disposition le petit logement de la rue de Beaune. Peut-être s'y cache-t-il ou est-il avec son ami Yon — celui qu'il appelait le ballonneux. A-t-il eu l'esprit de s'échapper à temps? Je l'ignore. Du reste on ne sait rien sur quoi que ce soit; c'est comme pendant le siège. Ta lettre a mis trois jours à me parvenir en prenant le chemin bizarre du Mont-Cenis et de Marseille dont elle porte les timbres. Elle a passé au Mont-Cenis le 11 avril, à Marseille le 12 et est arrivée à Versailles le 13. Singulier itinéraire que je ne m'explique pas. Ta lettre était charmante et je t'en fais compliment. Rien ne serait plus raisonnable que ta petite politique si malheureusement les hommes n'étaient pas des idiots, des fous, des scélérats et surtout des lâches. Tu m'annonces une lettre de cette bonne et paresseuse Carlotta, qui n'a pas paru encore à l'horizon. Je n'y mettrai pas d'amour-propre et je lui répondrai tout de même quoi qu'elle ne m'ait pas écrit. J'embrasse la colonie genevoise de toute mon âme et sois sûre que dès que je pourrai m'échapper j'irai vous embrasser toutes sur place.

Ton père.

P.-S. — *As-tu des nouvelles de Toto? J'en ai d'indirectes, mais pas un mot.*

742-62. Imp. N., 53, quai de la Seine. — N° 9101. — Dépôt légal 4e trim. 1962